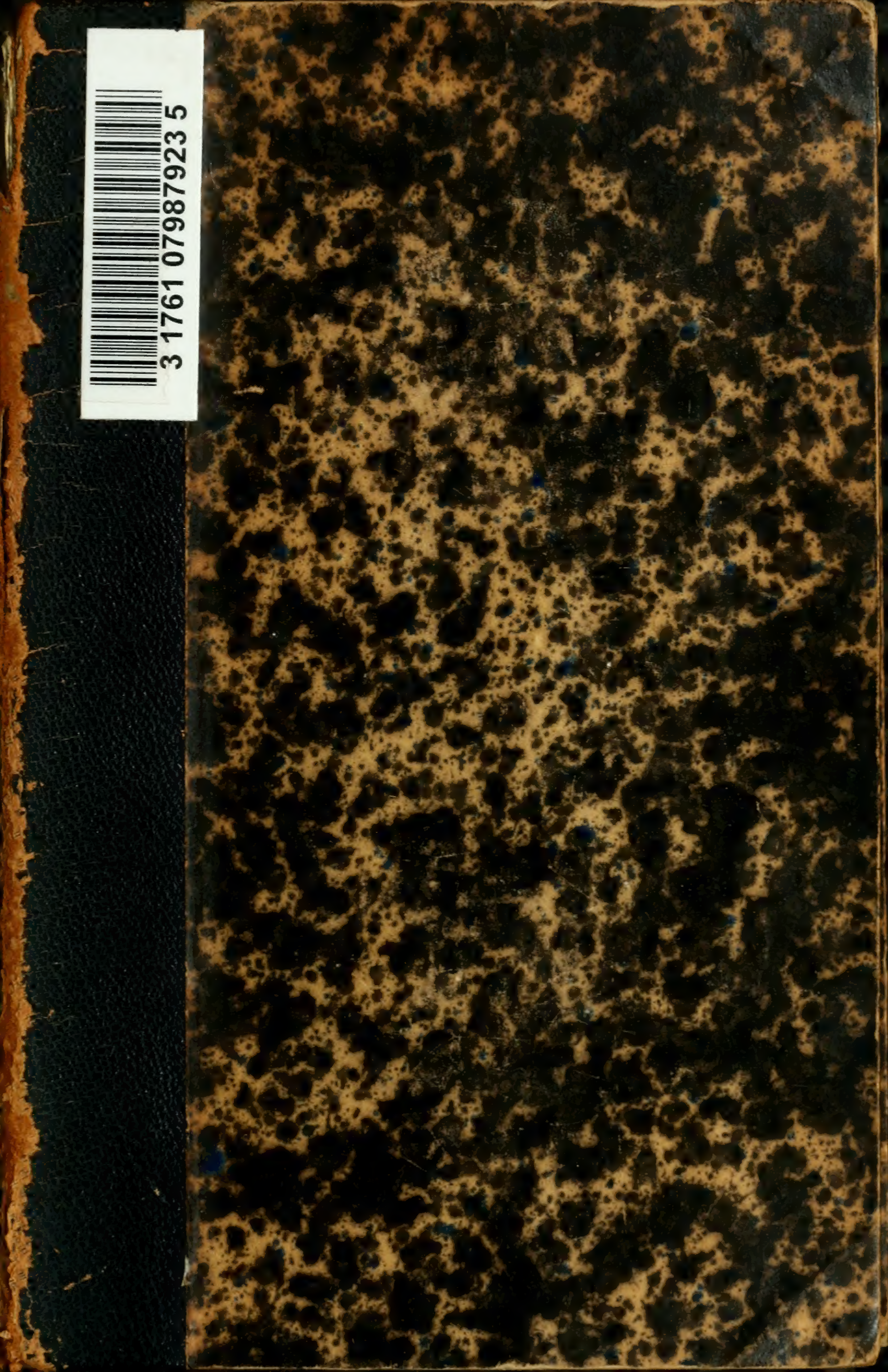
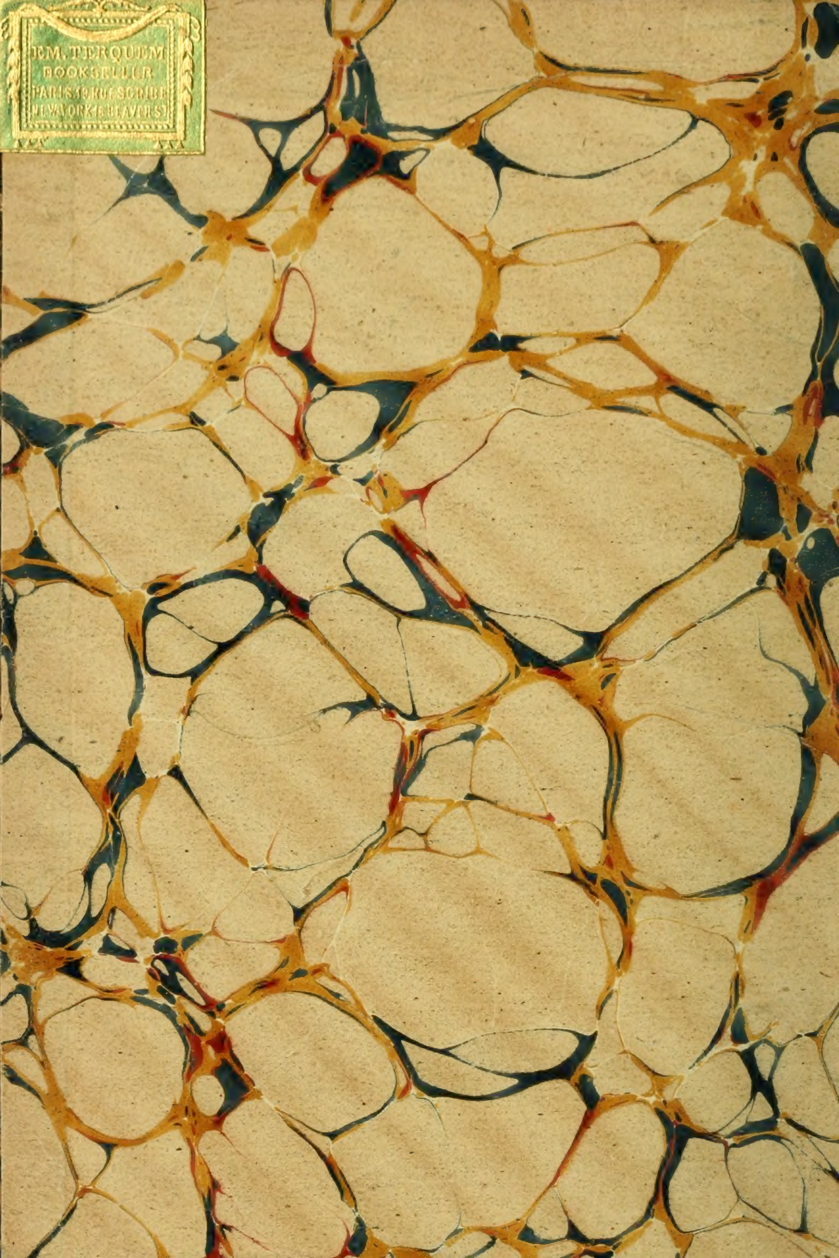

3 1761 07987923 5


EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 19 RUE SCRIBE



PIERRE CORRARD

Les Chercheurs d'Idéals

« ... *Nous n'avons plus ni religion, ni art, ni morale : nous sommes, tous, plus ou moins, des neurasthéniques.*

« ... *Si vous saviez tout le bonheur dont nous sommes capables !* »



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

LES
CHERCHEURS D'IDÉALS

DU MÊME AUTEUR

I. — ROMANS ROMANESQUES

Un Cœur de Courtisane, 1901. (1905, nouvelle édition remaniée.)
Par les Femmes, 1902. (1905, nouvelle édition remaniée.)
Le Journal d'une Femme du Monde, 1902.

II. — ROMANS LÉGERS

L'École des Maîtresses, 1903. (1910, nouvelle édition illustrée par Lubin de Beauvais.)
L'École des Amants, 1904.

III. — SATIRE

La Nuit du Gnome, 1905.

IV. — POÉSIES

Les Glanes, 1906.
Les Opalines, 1908.
A volets clos, 1910. (Ce volume n'est pas dans le commerce.)

V. — PROPOS, GESTES, AVATARS ET AVENTURES DU BOHÈME PHILODORE

La Nuit de Philodore, 1906. (Illustrations de Grün, Albert Guillaume, Léandre, Mirande, Préjelan, Redon, Steinlen, Wely, Widhopff.)
Les Facéties d'un Sage, 1907. (Illustrations de Barcet.)

VI. — ESSAI DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

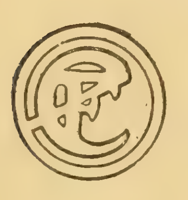
L'homme qui a découvert son Moi, 1907. (*Épuisé*; réédité dans « Les Opalines ».)

PIERRE CORRARD

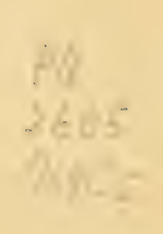
LES

CHERCHEURS D'IDÉALS

« ... *Nous n'avons plus ni religion, ni art, ni morale : nous sommes, tous, plus ou moins, des neurasthéniques.*
« ... *Si vous saviez tout le bonheur dont nous sommes capables !...* »



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26



LES CHERCHEURS D'IDÉALS

I

— Je m'ennuie !

Elle s'exprima toute en cette exclamation.

Le ciel était bleu, intolérablement : les lilas sombraient sous leur perruque violette ; au milieu du jardin s'arrondissait une pièce d'eau béate.

Et la jeune femme, abandonnée à son roking-chair, sous l'ombre d'un marronnier, répéta, les yeux noyés dans la lumière insolente du jour :

— Je m'ennuie !

La lassitude de vivre lui montait aux lèvres comme un rot amer et désagréable, lassitude d'autant plus cruelle et désastreuse, qu'elle était sans cause, apparente du moins.

Med Merti avait trente-deux ans : elle était très riche et veuve, c'est-à-dire doublement libre, et elle avait un bon estomac. En ces conditions on est heureux « sur le papier », c'est-à-dire qu'on a aux yeux des gens de bon sens tout ce qu'il faut pour l'être. Mais que d'entreprises industrielles ont ainsi sur « le papier » tout ce qu'il faut pour réussir et ne réussissent pas ! Il y a, dans la vie des hommes comme dans celles des affaires, une part d'inconnu, d'insaisissable, d'où dépend le succès.

Entre les affaires et la vie un autre rapprochement s'impose : les éléments dont l'une et les autres sont faits n'ont point tant d'importance que la manière dont on les administre.

Il faut savoir *administrer* sa vie : c'est une industrie.

Faute d'avoir su le faire, Med Merti souffrait, par cette orgueilleuse après-midi de mai, de ce mal stupide et noir qu'on nomme la neurasthénie.

Et elle avait, assis près d'elle, son flirt, l'homme en qui elle avait mis son dernier espoir, de qui elle attendait son salut : et il venait de la désespérer irrévocablement par une conduite insupportable à son égard, un manque de tact inouï en la circonstance : un empressement à lui plaire qu'elle ne pouvait lui pardonner.

Il y a des heures où les femmes lasses veulent trouver de la résistance pour se reposer : en ces heures-là vous les irritez de ne leur offrir que le vide de vos complaisances.

Quand donc, l'ayant entendu dire par deux fois : « Je m'ennuie ! », il répliqua : « Vous êtes aimable ! » elle lui mit en pleine figure :

— Que vous êtes donc bête, mon pauvre ami !

L'homme le plus spirituel du monde est incapable de riposter à cette constatation par quelqu'autre chose qu'une ineptie. Le mieux est encore de se taire. Jacques Briannes s'y résolut, et il employa ce silence à une méditation douloureuse, dont le thème était à peu près celui-ci :

— Avoir vingt-huit ans, être un homme du monde dont sont réputés l'élégance sobre et les entretiens à volonté spirituels ou érudits, pratiquer tous les sports au profit d'un corps souple et vigoureux, être un lettré délicat, un amateur d'art éclairé, bref le plus accompli dilettante, jouissant de la vie dans toutes ses expressions, jusqu'en ce qu'elle a de plus subtil, de plus clos à la vulgarité, être cela, et concentrer pendant huit jours toutes les richesses de sa séduction à la conquête d'une femme qu'il vous plairait d'avoir une fois, par coquetterie vis-à-vis de soi, et, cela fait, entendre tom-

ber de la bouche dont on attendait mieux ou autre chose, cette constatation dénuée de ménagement : « Que vous êtes donc bête, mon pauvre ami ! » c'est ennuyeux.

Jacques Briannes tenait à la main une grappe de glycine. Il l'approcha de son nez, tenta d'évanouir à son parfum le désagrément qui lui venait de choir et lui mordillait l'amour-propre. Peut-être y serait-il parvenu. Par malheur, Med se mit à chanter, et cela lui déplut à ce point qu'il se leva, siffla le bull qui sommeillait au soleil, et s'en alla les mains dans les poches voir ce que faisaient les poissons rouges dans le bassin.

Les yeux vagues sur le bout d'une branche de tilleul où un hanneton, qui avait perdu l'équilibre, s'épuisait en merveilles d'acrobatie, à rétablir sur la branche son derrière égaré dans le vide, Med continuait à chanter.

Elle chantait un refrain qui, cette saison-là, courait les rues, un de ces refrains d'une

stupidité ravissante qui atteint à la sublimité.

Mon cœur a pris ton cœur
En un jour de folie...

Le hanneton, pris de malaise, ou charmé par cette chanson, tomba. C'en fut assez pour que Med, le regard détraqué par ce minuscule incident, se tût.

Elle bâilla, s'étira les bras, et elle plissa les yeux, si étroitement qu'ils ne furent plus qu'une imperceptible ligne noire et brillante dans la coloration luxueuse de son visage.

Et puis elle croisa les mains sur sa tête.

D'un pas rapide, que rythmaient ses pensées, Briannes tournait tout autour du bassin suivi du chien.

Elle les regarda faire un tour, puis deux, puis trois. Au quatrième elle s'esclaffa.

Il s'arrêta net, ce qui fit que le chien qui n'avait pas été prévenu, buta en hurlant sur ses talons. En raison de quoi il le gratifia

d'un coup de pied. Eperdue, la bête qui manquait décidément d'à-propos s'alla réfugier dans une corbeille de géraniums.

Med riait de plus en plus fort :

— Ah çà, mon cher, vous êtes complètement fou !

Briannes préférait de beaucoup qu'on le traitât de fou que d'imbécile.

— Ma chère, dit-il, quoi que je fasse, je ne saurais faire rien de plus idiot que ce que je faisais tout à l'heure.

— Vraiment?

— C'est vous qui me l'avez dit. Quand un homme comme moi n'est même plus capable de plaire à une femme comme vous, le mieux serait pour lui qu'il se jetât à l'eau.

— Vous, vous tournez autour.

Elle lui jeta cela, moqueuse à tout hasard : elle n'était pas très sûre en effet qu'il n'y eût dans ce qu'il avait dit quelque chose de rosse à son intention. Elle s'en tirait par de l'esprit.

Il était revenu s'asseoir à côté d'elle.

— Med, dit-il gravement, en lui prenant la main, dont il allongea soigneusement les doigts d'une élégante nudité, sur la paume de la sienne, Med, écoutez-moi. Vous m'intéressez énormément.

Elle se méprit :

— Ha bah ! fit-elle.

Il secoua la tête :

— Vous ne m'entendez pas : je ne vous aime plus.

— Au moins vous êtes franc.

— Depuis un instant vous vous êtes révélée à moi beaucoup plus intéressante que vous ne m'étiez jusqu'alors apparue.

— Charmant !

— Et c'est parce que vous m'intéressez énormément, vous dis-je, que je n'ai plus le loisir de vous aimer. Fini, ça.

— Mais pourrais-je au moins savoir *en quoi* je vous intéresse ?

Il lui caressait activement les doigts : il les sentait qui s'impatientaient. Et comme

il s'attardait à ne rien dire, elle les lui arracha brusquement, et impérieusement elle ordonna :

— Dites !

Il releva les yeux jusqu'aux siens.

— Oui, vous ètes, personnifiée, notre époque.

— Rien que ça. Et quelle est, d'après vous, la caractéristique de notre époque ?

— C'est de s'ennuyer. Elle s'ennuie affreusement, notre époque, et savez-vous pourquoi ?

— Je n'y ai jamais songé.

— Parce qu'elle manque d'idéal. Oh ! ne riez pas, ma chère amie, à ce mot sottement vulgarisé. L'idéal, entendu convenablement, ce n'est ni ceci ni cela, rien de conventionnel ni d'absolu, mais ce quelque chose d'essentiellement individuel, de par conséquent très nombreux, très divers, qu'on appelle une raison de vivre. On me blague, je le sais : on me blague sur la minutie de ma toilette, sur mes fantaisies intellec-

tuelles et autres, sur mes joies inintelligibles. N'empèche que j'ai, moi, ce qui vous manque, à vous tous les désorientés de cette aurore de siècle, ma raison de vivre. Je dois, pour être sincère, vous avouer que je la trouve en partie dans les autres. Je regarde vivre tout autour de moi, j'ai la curiosité de la vie. J'en ai la compréhension. Ceux-là qui me flanquent à la figure, comme un outrage, mon inutilité, ne comprennent pas que tout serait inutile, s'il n'y avait pas quelques êtres comme moi ; que je suis, moi, mieux qu'utile, nécessaire, la conscience d'une quantité de choses et d'une quantité de gens qu'y s'ignorent.

— Quelle belle profession de foi !

— A ne pas faire dans une réunion publique où elle risquerait fort de n'être pas comprise. — Tenez, j'ai parfois cette pensée étrange, cette certitude — car c'est alors une certitude — que moi seul j'existe, que je suis le seul centre conscient de l'univers : rien n'existe hors de moi, si ce n'est

le destin — illusion lui aussi peut-être — à quoi je me heurte parfois. Ce jardin, ce bassin, ce chien, vous, rien de tout cela n'existe. Il n'existe que la sensation de bonheur que me donnent ces imaginations.

— C'est charmant pour les autres.

— Et l'avantage de ce rêve-hypothèse, c'est que jamais personne ne me convaincra qu'il n'est pas la vérité. Et le plus beau c'est que nous pourrions être cent mille à le faire en même temps, ce rêve qui ne supporte qu'un individu, sans nous gêner le moindrement les uns les autres. — Mais soyez tranquille, il n'y a pas cent mille hommes qui soient capables de le faire.

— Et c'est cet idéal que vous me proposez!

— Vous ne m'avez pas écouté : vos doigts sont trop attentifs à la fleur qu'ils caressent en ce moment pour que vous ayez le loisir de me prêter votre esprit. Je vous ai dit que l'idéal d'un individu est ce qu'il a de plus personnel, la seule expression dont

il soit capable et faute de quoi il ne peut vivre.

— Je serais curieuse d'apprendre le mien.

— Je ne le connais pas, mais vous pouvez le connaître.

— Comment?

Briannes sourit :

— Savez-vous bien que j'ai été, jusqu'à vingt-quatre ans, l'homme le plus tourmenté, le plus malheureux qui puisse être!

— Ce n'est pas possible.

— J'ai toujours eu un penchant pour les arts : j'ai voulu faire de la peinture. Nettement convaincu qu'un artiste ne vaut que par son originalité et que d'autre part chaque époque a son expression d'art, je me suis détaché vigoureusement des formules employées, par conséquent mortes. J'ai tenté de m'épanouir en originalité. J'ai fait des œuvres curieuses, je crois, mais qui, inutilement audacieuses, ne répondaient pas à une nécessité. Or une véritable œuvre d'art, qui est belle et qui vient à son

heure, est nécessaire : c'est d'ailleurs un critérium. Elle peut devancer d'un peu la mentalité du grand nombre : elle est vite comprise puisqu'elle est, fixée, l'émotion de l'époque qui est ou qui vient. — Désespéré de n'avoir pas été cet artiste que je croyais être, atrocement ulcéré, j'ai tout lâché pour faire des sports, rien que des sports.

C'était la réaction naturelle. Au reste, la culture du corps m'avait, elle aussi, de tout temps séduit. Mais je n'y trouvai pas la sérénité espérée. C'était une joie incomplète, que ternissait un vague regret, le regret de laisser en friche toute une partie de moi-même, de n'être pas totalement en valeur, « de m'être inférieur ». J'en étais, dégoûté, à cet endroit de ma vie, quand je rencontrai l'homme à qui je dois de vous parler aujourd'hui aussi fièrement que je le fais : Salomon Bigle.

— Qui est cet homme?

— Un révélateur d'idéal.

— C'est sa profession?

— C'est sa profession. Il n'en tire d'ailleurs aucun profit.

— Un bien drôle de Monsieur!

— En effet. Ce guérisseur d'âmes pour l'amour de l'art ne doit pas avoir grande concurrence.

— Et alors il vous a guéri?

— Absolument. Il établit d'abord mon diagnostic : je ne vivais pas « selon moi » : j'avais, si vous préférez, déraillé, et il paraît que la plupart des hommes sont ainsi déraillés. Au bout de quelques semaines d'un examen auquel je me livrai aussi sincèrement, aussi complètement qu'il me fût possible, Salomon Bigle acquit la certitude que ma sensibilité était de beaucoup supérieure à ma volonté, d'où il conclut que je ne devais pas « agir » : « Vous n'êtes point celui qui *fait*, me dit-il, vous êtes celui qui *recueille*, et — pardonnez-moi, madame, le propos qu'il me tint — celui-ci est de beaucoup supérieur à l'autre, en dépit des apparences et des préjugés, s'il sait donner à ses facultés

l'ampleur et la perfection dont elles sont susceptibles. » — Dès lors je commençai d'être le dilettante que je m'évertue à perfectionner sans cesse, cet homme incohérent et fantasque, le plus logique du monde, qu'enthousiasme une page de saint Augustin, que ravit une polissonnerie de Fragonard, que transporte une tragédie de Racine, qu'émerveille une poésie de la comtesse de Noailles, qu'intrigue un Cézanne, qu'amuse la défense d'un cheval de sang énervé par l'obstacle, que passionne un combat de boxe, que trouble le parfum du soir dans un jardin, que ravit la société d'une jolie femme!

— Tous mes compliments. Je ne ferai, mon ami, qu'une critique à votre idéal, c'est qu'il exige cent mille francs de rentes.

— A peu de chose près. Quel inconvénient y voyez-vous?

— Vous êtes admirable! Dans la circonstance aucun, puisqu'il se trouve fort à pro-

pos que vous êtes riche. Mais imaginez que vous ne le soyez pas.

— Ma chère Med, je vous avouerais que cette hypothèse inutile m'est indifférente : elle ne m'est d'ailleurs jamais venue à l'esprit. Au surplus Salomon vous dirait à cette occasion des choses fort intéressantes qui se résumeraient ainsi : l'état actuel de la société est déplorable; vous y voyez des gens affligés de cent mille livres de rentes et qui en souffrent sans savoir pourquoi. Ceux-là eussent été heureux d'avoir à gagner leur vie, d'économiser; ils souffrent, sans vouloir s'en rendre compte, de n'avoir pas à le faire. Ce sont des déraillés de naissance. Parmi les laborieux, il en est à qui l'on devrait donner ces cent mille francs de rentes, car ils leur sont nécessaires. Bref il n'y a rien à changer dans la société que les gens de place : la répartition de la richesse d'après le tempérament de chacun et la faculté qu'il a d'en tirer profit, voilà une solution à laquelle on n'a pas encore songé.

— Mais le moyen de la réaliser?

— Je ne le conçois pas, tout le temps du moins qu'un préjugé stupide obsédera les hommes, à savoir que l'argent c'est le bonheur, tandis qu'il n'est qu'un moyen pour certains de se le procurer. C'est là l'erreur initiale qui nous aveugle et qu'il serait profitable de combattre : le travail, la pauvreté même sont des facteurs tout aussi puissants de félicité que l'argent : cela dépend des individus.

Briannes se leva :

— Mais je vous rase et j'empiète sur ce que vous dira Salomon Bigle.

— Vous voulez donc que j'aille le consulter.

— J'y tiens : il y va de votre bonheur.

— Laissez-moi réfléchir.

— Non : j'y ai réfléchi pour vous.

— Vous êtes épatant!

— Nous irons demain à Paris, ensemble : je vous conduirai chez lui.

— Tout de même...

Il ne la laissa pas achever : il l'avait regardée, magnifique dans la splendeur dorée du jour :

— Oh! Med, s'écria-t-il, si vous saviez tout le bonheur dont nous sommes capable!

II

Ce soir-là dînaient chez Med des voisins de campagne, les Duferblé et leur fille. Quand elle en eut avisé Briannes, il protesta :

— Je viens passer vingt-quatre heures chez vous, et le soir il faut que vous ayez du monde à dîner. Vous êtes impitoyable.

Il ajouta :

— Et quelles gens que ces Duferblé! d'ineptes bourgeois dont la société est insipide.

— Je le reconnais.

— Alors?

— Mais, mon cher ami, je fais toute la journée des choses qui me sont insipides. Tout m'est insipide, jusqu'à mes désirs, Briannes, j'ai envie de me tuer.

Briannes réfléchit un instant.

— Quand une chose vous ennuie, le mieux est évidemment de s'en débarrasser : la vie vous déplaît, vous me parlez de vous la supprimer, c'est très rationnel. Peut-être même vous approuverais-je si j'étais certain qu'elle vous ennuyât, la vie. Mais je crois plutôt que vous ne la connaissez pas.

— Je la connais trop.

— Ne souillez pas vos lèvres, je vous prie, de banalités pareilles. Tout être dégouté prétend connaître la vie : c'est un peu comme si un malade disait : « J'en ai assez d'être en bonne santé! » C'est idiot, dites-vous au contraire : « Je ne connais pas la vie, c'est-à-dire ma vie, je souffre de ne pas la connaître. Je vais essayer de la connaître et de la vivre. Et après seulement, s'il est à mon épanouissement un empêchement quel-

conque — c'est possible — je songerai aux remèdes ultimes.

— Vous avez raison : je veux voir votre homme et j'attendrai jusqu'à demain soir pour recourir à çà.

Elle avait, d'on ne savait où, tiré le petit argument nickelé.

— Intéressant, songea Briannes. Je ne la croyais pas si près de la porte. Ha! ha! nous allons voir cette fois si Salomon Bigle est à la hauteur.

Il prit une pierre et la lança devant le bull qui se rua dessus; et il sourit de voir le jeu souple des reins de l'animal qu'emportait un galop ramassé.

III

Med, assise devant sa coiffeuse, lissait ses cheveux. La fenêtre ouverte s'extasiait sur le jardin que baignait la sérénité de la journée finissant. Des moineaux piaillaient dans l'opulente chevelure des arbres. Sur la pelouse, plus loin, près de sapins dont les premières branches venaient, condescendantes, flirter avec l'herbe, un écureuil se multipliait en cabrioles : la volute rousse de sa queue bondissait, émergée du gazon.

On entendait, tout près, le bruit familier d'un râteau sur le sable de la terrasse.

Et Med avait en cet instant la notion

nette, de tout le bonheur possible à une femme comme elle, de tout le bonheur qu'elle n'avait pas.

Trente-deux ans, c'est une étape! Mille souvenirs surgissaient de son passé : de petits faits, à quoi, sur le moment, elle avait à peine pris garde, et qu'elle enfilait à cette heure les uns au bout des autres en un chapelet de joies défuntes : il lui semblait bien que le pouvoir de « faire du bonheur » n'était plus en elle.

— A quoi bon vivre! murmura-t-elle.

Elle se leva, s'approcha de la fenêtre : enfant, sur ces mêmes pelouses elle s'était bien des fois roulée, ivre d'un bonheur défendu. Le bassin, on le vidait chaque année, vers cette époque, et quand il n'y avait presque plus d'eau, elle y entrait pour ramasser les poissons rouges qui se débattaient dans la vase. A gauche de la pelouse, on apercevait dans un rond de sable une table, un banc, des chaises : c'était là qu'elle apprenait ses leçons, et il y avait alors un

acacia, un très gros acacia, aujourd'hui disparu : il avait une longue branche sèche, où venait parfois se percher une tourterelle, qui se mettait à crouler douloureusement. Et c'était parmi ces verdures, ces fleurs, qu'elle avait connu les toutes premières émotions de la jeune fille, qu'elle avait senti s'éveiller en elle cet immense désir de possession, d'enivrement, de bonheur, cet immense désir de vie dont elle portait aujourd'hui le cadavre en elle.

Plus tard, un soir tout pareil à celui-ci, tout pareil à beaucoup d'autres, mais qui demeurait dans sa pensée distinct de tous les soirs possibles, elle était assise sur la terrasse avec son père et sa mère, alors vivants, et son frère. Elle regardait le ciel tout uni, quand son père la surprit par ces paroles :

— Écoute-moi, Med. Nous avons, ta mère et moi, à te parler.

Elle s'était sentie soudain prise d'une grande terreur. Son frère souriait en faisant

sauter des graviers qu'il recevait sur ses mains, comme des osselets.

Elle demanda :

— Qu'y a-t-il donc?

Et alors, de loin, de très loin, elle entendit qu'on lui parlait de mariage. Prise au dépourvu, d'ailleurs drôlement étrangère à la question, elle avait acquiescé à tout ce qu'on lui demandait.

Et son père et sa mère l'avaient embrassée, et son frère aussi, et il avait dit — pourquoi se souvenait-elle ainsi de ces mots :

— La frangine va nous quitter.

Alors, subitement angoissée, elle s'était levée, et elle était allée, dans un coin de la basse-cour qui lui était réservé et où elle élevait des lapins, elle était allée les embrasser tous, les uns après les autres, sur le museau.

Et comme ce soir-là, Med se prit la tête dans ses mains et elle pleura.

Un merle passa rapide, devant la fenêtre, en rigolant.

Elle secoua la tête, comme honteuse d'avoir été surprise par l'oiseau railleur. Pour se donner une contenance elle prit un livre sur une table, l'ouvrit : c'était l' « Ecce Homo » de Nietzsche.

— Le surhomme, quelle blague!

Elle jeta loin d'elle le volume, et s'affaissa dans un fauteuil.

— Je souffre! Je souffre atrocement!

Indifférente à cette détresse, la nature s'endormait, joyeuse, dans une promesse de lendemain magnifique.

IV

Pendant ce temps, Briannes se promenait sur la route : il allait, recueillant au passage mille sensations dont s'enrichissait sa sensibilité en éveil. Le battement d'aile d'un canard dans une cour de ferme lui rappelait quelque nuit d'affût, à la hutte, sur le bord d'un étang ; le chant d'une alouette perdue dans de la clarté une page lumineuse de Mallarmé ; une voix de chien dans la campagne, toutes les émotions d'une journée de chasse à cheval, et, par contraste, la sérénité du paysage lui évoquait ces soupers parisiens où l'on s'attarde parmi la splen-

deur artificielle des propos et des femmes.

Il marchait d'un pas solide : il sentait avec joie ses reins pris en l'étroitesse élégante d'une jaquette de chasse kaki ; il avait une culotte anglaise, ample et plate aux cuisses, lui moulant les genoux; des bas tabac lui épousant la jambe, un chapeau mou de même couleur et une très mince cravate verte, l'imperceptible note audacieuse qui fait chanter le reste.

Et il sourit :

Il pensait à tous ces gens sempiternellement vulgaires, qui se lamentent sur les modes de notre époque.

— Parce qu'ils ne savent pas s'habiller, ils regrettent des vêtements désuets où ils seraient plus ridicules encore. La vérité c'est que la plupart des hommes, que vous les vêtiez d'un haubert, d'un pourpoint ou d'un habit, seront toujours aussi grotesques. Au reste ce qui fait la perfection d'un vêtement, c'est sa conformité aux mœurs, aux exigences, à l'ambiance !

Il s'arrêta, surpris soudain par une fâcheuse pensée :

— Cette pauvre Med !... sa neurasthénie me paraît grave : elle y sombre. Quel dommage !... Une femme si agréable, d'esprit assez délié. — Ce Salomon Bigle est un bonhomme prodigieux : si elle veut bien s'abandonner à lui, il la repêchera. — Seulement consentira-t-elle jamais à se soumettre à une hygiène si étrange, si hors de toutes conventions !... Et puis, que lui ordonnera Bigle ?

Une barrière s'intercalait dans une haie, séparant la route d'un enclos d'herbe : il la franchit d'un bond.

— Le muscle est bon ! fit-il.

Avec des cris de frayeur, deux pies, la queue pendante, s'échappèrent de l'enclos.

V

Les Duferblé arrivèrent en grande pompe à huit heures. Ils étaient en auto. La famille comprenait Mme Duferblé, femme d'un exhubérant automne, vêtue de mousseline et sur qui se déshonoraient, par monceaux, des perles ; Mlle Duferblé qui était à marier et travaillait en ce sens, et M. Duferblé qui savait passer partout inaperçu.

Quand l'auto se fut arrêtée devant la maison, ces dames s'en échappèrent. Leur élégance éclatait dans le calme du soir. Elles s'abattirent sur Med qui s'empressait à leur rencontre, et ce fut, un instant, une explosion violente de mots.

Med aimait ce tapage des lèvres, qu'elle écoutait comme un bruit d'ailes et comme un chant d'oiseau, c'est-à-dire sans y chercher de sens. Cela l'étourdissait agréablement, une minute ou deux, et puis sa neurasthénie la repossédait, augmentée d'un dégoût amer pour cette joie passagère et vide qu'elle avait eue.

— Tiens, voilà ce bon monsieur Briannes ! s'écria Mme Duferblé, en apercevant le jeune homme qui apparaissait à l'instant, en smoking d'un violet très foncé, le noir cru offusquant le plein air.

Elle s'époumonnait à le couvrir d'épithètes aimables.

— Toujours aussi impeccable, aussi élégant, aussi chic !

Il les salua toutes deux, sans trouver de mots assez vains pour la situation et l'on alla s'asseoir en cercle sur la terrasse.

— Exquise, cette campagne, exquise ! s'extasiait Mme Duferblé.

— Exquis ! répétait docilement son mari d'une petite voix mièvre et précieuse.

La fille, par habitude de courtiser tous les hommes en qui elle soupçonnait un mari possible, s'était emparée de Briannes, qu'elle savait un parti magnifique et très coté sur la place. Elle s'évertuait à lui plaire. Mme Duferblé, ardente par nature à précipiter les événements, lui jetait de temps à autre, à la dérobée, des coups d'œil souriants et maladroits.

Le jeune homme, pour se divertir, se prêtait à ce jeu : il abondait en plaisanteries qui, ne signifiant rien, autorisent tous les sous-entendus possibles et permettent à une jeune fille bien élevée de laisser voir qu'elle ignore peu de choses.

Ils se levèrent et entreprirent tous les deux le tour de la pelouse.

— Vous aimez la campagne? s'informait Briannes.

— Beaucoup. Et vous ?

Il s'amusait à la dérouter.

— Ça dépend de ce que j'y trouve : si ce ne sont que des arbres, des prés, des champs : non. Si ce sont de jolies femmes comme vous : oui.

— Vous êtes trop aimable.

— C'est de votre faute.

Il avait juré de la tant presser de galanteries qu'elle devrait se dérober. C'est en effet ce qui advint.

Elle coupa court.

— N'est-ce pas que Mme Merti est charmante ?

Quand une femme est acculée par l'excessive amabilité d'un homme et qu'elle juge utile une diversion, neuf fois sur dix elle fait un éloge aussi outré qu'inopiné, d'ailleurs rarement sincère, de la maîtresse du lieu où elle se trouve en difficulté.

— Charmante ! acquiesça Briannes.

Or Mlle Jane Duferblé prit goût au sujet où elle s'était réfugiée par nécessité.

— Mais comme elle est bizarre, vous ne trouvez pas ?

— Bizarre ?... Non. — Au fait qu'appelez-vous bizarre ?

— Je ne sais pas, moi !... Mais enfin elle n'est pas comme tout le monde, vous ne trouvez pas ?

Il sourit :

— Je ne la crois pas très gaie, poursuivit la jeune fille.

— Ah !

A plaisir il laissait tomber la conversation.

Mais ayant rencontré les yeux de Mlle Duferblé, ils l'étonnèrent. C'étaient des yeux d'un gris trouble, où semblaient dormir, comme pas encore écloses, d'inconnues pensées. Ils s'étaient, en ces dernières secondes, aggravés d'une tristesse soudaine. Et Briannes, subitement interdit, se demanda si cette jeune fille n'était pas en ce moment, entre les mains de sa mère, un petit être d'artifice et d'abnégation, s'il ne se cachait pas sous ses apparences frivoles quelque originale personnalité.

Et il s'en voulut de l'avoir taquinée.

Gênant pour tous les deux, le silence demeurait, inviolable maintenant.

La cloche du dîner fut la diversion salutaire.

Ils regagnèrent la terrasse, d'un pas pressé qu'ils mirent sur le compte de la politesse et de leur appétit.

Mme Duferblé s'extasiait en ce moment sur tout à la fois, sur la nature, sur Med, sur elle.

On se mit à table.

Med s'étonna : une place était inoccupée. Avait-on mis un couvert de trop? On se compta.

Briannes observa le premier que M. Duferblé manquait.

On rit beaucoup, Mme Duferblé surtout, et on envoya un domestique le chercher.

Il finit par le découvrir dans le jardin, très occupé à ranger sur un banc des colimaçons qu'il avait récoltés.

— On attend monsieur à table ! dit le

domestique, les joues gonflées d'un éclat de rire étouffé.

— Oh ! pardon ! fit M. Duferblé en se levant précipitamment.

Docilement il suivit le domestique, devant qui il s'excusa de passer.

VI

Le repas finissait. Med, toute à la tristesse d'un effort fait en vain pour se dissiper, agacée par ces gens dont toutes les attitudes, dont tous les sentiments la heurtaient, ne disait plus rien.

Briannes avait lâché Jane Duferblé pour la mère, qui s'en était emparée. C'était d'ailleurs son habitude, habitude déplorable à quoi Mlle Duferblé devait de rater tous les mariages amorcés.

Invariablement, Mme Duferblé s'adjugeait, tôt ou tard, comme amant, le fiancé éventuel de sa fille.

Mlle Duferblé, les yeux de nouveau troubles, faisait de petites boulettes de pain qu'elle avalait coup sur coup.

M. Duferblé mangeait attentivement.

VII

L'auto frémit : il y eut des paroles jetées qu'on n'entendit pas, et la machine, comme un gros bourdon aux yeux de lumière, démarra sur le sable, gagna la porte, s'engouffra dans lanuit.

Briannes et Med demeurèrent un instant silencieux, l'un en face de l'autre.

— Oh ! mon pauvre ami, fit enfin Med, ce que je me suis rasée !

— Et moi donc !

— Je vous plains par exemple !... Vous vous êtes amusé avec la fille d'abord, avec la mère ensuite !... Les hommes sont bien heureux !

Après une seconde de réflexion :

— Drôle de petit être que cette jeune fille, pensa Briannes tout haut.

— Une écervelée !... Elle sera pareille à sa mère.

Le jeune homme secoua la tête :

— Je ne suis pas de votre avis. Je la trouve, moi, très intéressante.

— Vous n'êtes pas difficile !... Même, ça m'étonne de votre part, vous qui aimez ce qui n'est pas banal.

— C'est qu'en effet c'est l'être le plus curieux que j'aie jamais vu.

— Allons donc !

— Un cas psychologique fort intéressant.

— Expliquez-le-moi, vous me ferez plaisir.

— C'est une « suggestionnée ». Elle se prend pour une autre, ou plus précisément on lui a persuadé qu'elle était une autre. Vous comprenez ?

— Pas du tout. Ça tient probablement à ce que je meurs de sommeil. Vous me raconterez ça demain, Briannes. Bonsoir.

Elle lui tendit la main et s'en alla.

Briannes quelques instants marcha de long en large sur la terrasse. Il pensait :

— Que la vie est drôle !... Cette fille, évidemment d'un tempérament frêle, est sous la domination absorbante de sa mère : elle vit d'une vie factice, qui est celle ambiante. Elle fait des gestes, dit des mots, qui ne sont pas à elle, qu'elle s'est assimilés.

Il s'assit et alluma une cigarette :

La nuit était animée de mille bruits tranquilles : du chant familier des crapauds, de l'incessante et anodine chanson des cricris. Une chaleur lourde pesait sur le jardin.

Le lieu, l'heure, tout était propice aux généralisations : Briannes y atteignait en ce moment. Il songeait que la plupart des gens vivent sans soupçonner que vivre est une science. On apprend bien des choses, dont la plupart inutiles, on n'apprend pas à vivre. Il semble pourtant que cela prime le reste.

De grosses gouttes se mirent à tomber. Elles étaient si grosses, si rares, qu'il parut

à Briannes qu'elles avaient chacune une personnalité. Et il les aima de tomber ainsi, une à une, et il leur offrit ses mains, son visage, son cou.

La sensation s'accompagnait d'un rythme surgi soudain :

Les pluies d'été me sont infiniment chères.
Je les aime pour le calme bienfaisant
Que, dans les jours chauds comme du sang,
Elles donnent aux chairs,
Aux inquiétudes amoureuses
Fatiguées et fiévreuses.

Elles tombent à grosses gouttes
Que le cœur en ivresse écoute.
Et elles font
Parmi la poussière
De petits ronds
Comme des cratères.

Elles donnent un coup de pinceau frais
Aux verdures fanées qui s'évanouissaient ;
Elles mettent dans l'air qu'elles arrosent
Un parfum mouillé et de fraîcheur dispose.

Les femmes tendent leurs mignons petits museaux
A la caresse de cette eau,

Et s'abandonnent à la volupté aimée
D'être soudainement calmées.

Car les pluies d'été ont des pouvoirs charmants :
Délicates, imprévues, subites et brèves,
Elles calment les désirs, éteignent les rêves.
Car les pluies d'été ont des pouvoirs d'amants.

Et alors, par une série d'associations d'idées, il se rappela sa première émotion sensuelle, date considérable que peu de gens ont enregistrée. C'était en Suisse, dans une chambre d'hôtel. Il avait quatorze ans : il faisait chaud, il avait fermé les persiennes pour se défendre du soleil et pour faire une version latine. Dehors on entendait par instants comme une averse de fruits tombant d'un arbre qu'on secoue, le frémissement des grelots qu'agitaient, rangés devant la porte, les chevaux impatientés par les mouches. On entendait aussi les coups de marteau d'ouvriers édifiant un échafaudage. Et alors, sans dessein, il s'était levé, et il s'était mis nu, tout nu. Et il avait ouvert les bras, tout grands, et il avait étreint le vide,

l'inconnu, et il l'avait pressé sur sa poitrine, et toute sa chair éclose avait vibré.

Ce n'était plus maintenant des gouttes qui tombaient, mais une averse. Et Briannes, ivre d'un souvenir évoqué, ivre de vie, la laissait voluptueusement le pénétrer.

VIII

La matinée était toute pleine de cette fraîcheur lumineuse dont est faite la première caresse du soleil.

Briannes et Med s'acheminaient vers la gare. Ils allaient à Paris voir Salomon Bigle. Briannes avait convaincu la jeune femme qu'il valait mieux que d'aller en voiture, prendre à pied le petit raccourci qui dégringole à flanc de colline, partie sous bois, partie à découvert dans l'herbe, d'où la vue s'étend sur la vallée de la Seine, et qui vous dépose à la gare.

Ils descendaient le sentier caillouteux :

Briannes espérait beaucoup, pour Med, de cette promenade matinale. Il lui semblait que chez n'importe qui cela dût provoquer de la joie d'être ainsi humé par la lumière avec la rosée, dont s'alourdissaient glorieusement les feuilles et les herbes.

Le loriot sifflait. Encore peu ardentes, les mouches commençaient de s'agiter, car la chaleur pesait déjà. Et dans la vallée la Seine s'amusait en méandres, ainsi qu'une grande fille, ivre d'espace, qui court dans un pré.

Sur l'eau s'allongeaient des îles, d'où se dressaient, tout à leur idée fixe de monter plus haut, de grands peupliers criblés de corbeaux, dont la rumeur lointaine ne discontinuait pas.

Briannes marchait dans l'allégresse de vivre.

— Voyons, ma petite Med, n'êtes-vous pas heureuse, un peu, ce matin ?

Elle secoua la tête.

— Mon pauvre cher ami, que vous êtes enfant !... Vous n'entendez rien à mon mal.

Le prenez-vous pour une vapeur que dissipe un rayon de soleil?... Mais bien au contraire il se décuple au bonheur que je soupçonne près de moi. Cette joie glorieuse de la nature m'irrite. Je la sens, comprenez-moi bien, je la sens, je suis parfois sur le point de m'y abandonner, de la goûter, moi aussi, et puis, tout de suite surgit, sentinelle attentive de mon mal, cette désolante interrogation : « A quoi bon?... Et puis après?... » Ah! mon ami, si vous saviez le vide, le néant que creuse une pareille question!...
— Les neurasthéniques ont une obsédante préoccupation de « l'après ».

— Les neurasthéniques sont des êtres supérieurs.

— Ne plaisantez pas.

— Je ne plaisante pas. Ce sont des intellectuels pour qui le bonheur limité, dans sa durée ou sa qualité — c'est-à-dire tout bonheur humain — n'est pas digne d'être goûté. Tout ce dont se grise le plus volontiers notre esprit, la gloire même, suprême

et magnifique chimère, leur apparaît dénué de réalité, par conséquent sans valeur. « A quoi bon, puisque rien n'est ». — La mathématique rigoureuse de la vie les exaspère : ils voudraient pouvoir vivre d'une vie dont ils ne pourraient rien prévoir. La vie les étrique : ils ont, pauvres êtres situés dans le temps et l'espace, limités par le prévu, des aspirations étouffées de dieux !

— Peut-être !

— Leur mal, qu'on dit sans causes, en a une formidable : l'horreur du relatif et l'impossibilité d'atteindre à de l'absolu.

Parmi l'herbe de la colline, ils descendaient, maintenant silencieux, le cerveau lourd de pensées pesantes.

IX

Une gare, une petite gare de campagne, c'est, minuscule, quelque chose de grand. C'est comme un petit être alerte, sans cesse carillonnant, que bouscule, en plein midi comme en pleine nuit, la vertigineuse ruée des rapides, surgis d'on ne sait où, et qui vont là-bas, tout là-bas, vers d'autres horizons, vers de grandes cités.

Mais c'est aussi là que s'arrêtent les trains plus calmes, ceux dont le parcours est semé d'arrêts familiers, où l'on fait halte pour bavarder, qui vont par la campagne comme de grosses chenilles bien lentes, attentives aux charmes de la route.

Med et Briannes venaient d'atteindre la gare. Ils secouèrent la poussière dont les avait saupoudrés la route, prirent leurs billets pour Paris et pénétrèrent sur le quai.

Il y avait là deux ou trois voyageurs, et des canards dans une caisse à claire-voie.

Les voyageurs attendaient patiemment : les canards s'impatientaient.

Une sonnerie annonça le train : on l'entendait qui faisait grand bruit dans la vallée rétrécie, le long des roches qui bordent la Seine. On l'entendit très longtemps, et tout d'un coup on cessa de l'entendre. Et alors on le vit apparaître. Il s'insinua entre les quais de la gare avec esbroufle.

Med et Briannes avisèrent un compartiment de première.

Le train repartit, cheminant vers Paris.

X

Salomon Bigle habitait, à Auteuil, une sorte de petit pavillon dans un jardin.

Quand Med et Briannes y parvinrent, il était onze heures. Un domestique leur apprit que M. Bigle était si occupé qu'il ne lui serait point loisible de les recevoir.

— Demandez à M. Bigle, dit Briannes, à quelle heure nous pourrons revenir.

Il ajouta :

— Vous direz que M. Briannes veut le voir absolument.

Le domestique se retira.

Il revint au bout de quelque temps, appor-

tant une réponse : Bigle serait libre, tout à fait libre à trois heures ; il priait M. Briannes de bien vouloir revenir à cette heure.

Tandis qu'ils regagnaient la rue, Briannes s'excusait auprès de Med.

— Ne m'en voulez pas de vous avoir fait faire une course inutile. J'aurais dû prévoir que Salomon, cet homme prodigieusement occupé par une clientèle sans cesse croissant, ne pourrait nous recevoir ainsi, sans rendez-vous.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— J'aurais dû téléphoner. Mais voilà, avec mon sacré tempérament, j'ai toutes les peines du monde à prévoir les contrariétés.

Tout joyeux, il s'écria :

— Med, vous n'êtes jamais venue chez moi : c'est une occasion.

XI

Un très minutieux éclectisme de goût avait présidé à l'organisation de ce que Briannes appelait, par élégance, son gîte.

L'appartement, de proportions modestes, comprenait une pièce assez vaste, que défendaient contre les violences du soleil de très sombres vitraux. Dans cette pénombre jalousement entretenue, il y avait, évoquées, à peu près toutes les civilisations défuntes.

Une cheminée en bois sculpté dorée, des tapisseries de haute lice, des bahuts rappelaient la Renaissance italienne et française, des bois et des émaux les époques de foi,

des sièges somptueux aux velours d'Utrecht le grand règne, d'autres plus élégants, d'origine hollandaise, celui de Louis XV.

Et comme dans l'intention qu'on ne s'y méprît pas, et qu'on sût tout de suite, en y pénétrant, que cette pièce magnifique était une pièce de mort, s'allongeait au milieu, inévitable à l'œil, un sarcophage égyptien ouvert, en pierre noire, avec, étendu dedans — anachronisme! — vêtu d'habits d'or sacerdotaux, mitre en tête, crosse en main, le squelette d'un évêque dont on voyait l'index droit décharné enrichi de l'améthyste, et la face desséchée le long de laquelle coulaient quelques cheveux raides.

Il riait dans sa boîte.

— Quelle horreur! s'écria Med, quand, ayant buté dans le sarcophage que l'avait empêché de voir tout d'abord l'obscurité, elle aperçut l'évêque.

— Un très saint homme, la rassura Briannes, dont l'histoire est là.

Il désignait du doigt les rayons d'une

bibliothèque, où s'allongeait l'opulente sobriété de reliures anciennes.

— Il naquit en l'an 35 de notre ère à Lystra, et mourut à Ephèse en 97. Il fut évêque de cette ville et se nommait Timotheos. Il édifia quelques-uns de ses contemporains par ses vertus, qui scandalisèrent les autres. Il aimait les pauvres et méprisait les philosophes, à qui il disait volontiers : « Je n'imaginerais pas Dieu s'il n'existait pas. » C'était un homme borné et considérable. Voyez-le : dix-neuf siècles après sa mort, qui fut, dit-on, misérable — on le lapida — sa physionomie a gardé ce je ne sais quoi d'aimable que donne la sécurité.

— Et... vous avez d'autres pièces que celle-ci? demanda Med, qui avait assez de l'évêque.

Briannes ouvrit une porte. Elle donnait accès en une sorte de petit cabinet de travail, meublé par Waring et Gilow. La lumière y pénétrait à flot par une grande

baie. Les meubles étaient en acajou, relevé de cuivre. Aux murs d'un gris neutre, il y avait quelques gravures de chasse anglaises. Sur un coin de la table flambaient, hors d'un grès de Bigot, trois tulipes.

— A la bonne heure ! s'écria Med : voilà une pièce charmante.

— Elle ne l'est pas plus que l'autre, je vous assure, fit Briannes : elle l'est autrement.

A côté de cette pièce se trouvait une salle à manger de style hollandais modernisé.

Derrière était la chambre : un simple lit de fer, une chaise et un fauteuil, une armoire. Au mur une panoplie, fusils, carabines, épées, fleurets, gants de boxe, etc.

Un cabinet de toilette communiquait avec la chambre : il était en faïence d'un vieux rose très délicat, amusée de jaune et de vert; il était dallé, joyeux, d'un agencement hydrothérapique idéal. C'était véritablement celui d'un homme de sport, qui sait la valeur de l'hygiène.

— Vous êtes tout à fait bien installé, approuvait Med. C'est original, c'est bien compris, et, si ce n'était l'évêque dont le voisinage m'est insupportable et que je ne garderais pas une minute ici, il me semble que votre appartement me plairait.

— Puisque l'évêque vous déplaît, laissons-le dormir tranquille un somme qu'il n'est pas près d'achever, et allons nous installer, pour y flirter spirituellement, dans mon cabinet de travail. — Voulez-vous, Med ?

XII

L'heure du déjeuner qu'annonça un jeune domestique glabre vêtu de blanc, advint bientôt.

La table de la salle à manger, toute nue, s'était seulement parée de deux assiettes blanches, géométriquement bordée de carrés bleus, de verres anciens d'une minceur extrême, des quelques autres ustensiles nécessaires, et d'une rose que Med trouva devant elle, d'une rose toute seule, car elle était si fragile de couleur qu'une autre, à moins d'être identique, l'eût tuée.

Or, à vivre ainsi parmi ces choses qu'il

avait soigneusement choisies, dans l'ambiance qu'il s'était créée, Med peu à peu s'assimilait Briannes.

Elle pénétrait dans l'intimité curieuse de cet homme, échappé au vulgaire. Elle commençait à comprendre que ce qu'elle aussi avait tout d'abord pris pour des excentricités, n'était que les manifestations logiques d'un tempérament très riche. Et elle soupçonna pour la première fois le sens de ce mot « aristocratie » dont à peu près tout le monde ignore la valeur et qu'on emploie régulièrement hors de propos.

Briannes avait atteint au plus haut sommet du dilettantisme d'où il regardait tout — y compris lui-même — sans parti pris, avec curiosité.

— Je ne crois pas, disait-il à Med, qui l'écoutait surprise, qu'on puisse être plus heureux que moi. Je vis comme on lirait un livre passionnant.

— Et c'est à M. Salomon Bigle, m'avez-vous dit, que vous devez ce bonheur?

— Sans lui, je me fusse, comme tant d'autres, ignoré toute ma vie, et ma vie eût été misérable. Il m'a révélé à moi, il m'a offert, taillé, le diamant que je portais en moi recouvert de sa gangue : le bonheur. Il m'a mis en possession de moi-même. Ah ! si vous saviez ce que cela veut dire! Il m'a vu multiple, m'a dégagé des préoccupations qui, bien qu'intéressantes, pour moi stériles, m'énervaient, m'anéantissaient : il m'a décentralisé.

Il pensa à Med :

— Avec d'autres il agit autrement : il centralise au contraire leurs facultés sur un point, au besoin même il leur crée une obsession. — A ce propos je veux vous répéter que la première impression que vous fera Salomon Bigle sera probablement détestable. Il vous faut aborder cet homme sans le moindre préjugé, vous m'entendez bien.

Med sourit :

— J'y tâcherai.

— Et surtout ne vous formalisez de rien

de ce qu'il vous dira ou vous demandera, si étrange, si... comment dirais-je? contraire aux conventions que cela vous paraisse ou que cela soit en effet.

— Vous m'effrayez?

— Je vous prépare. — Me promettez-vous de tènter l'épreuve jusqu'au bout?

— Ce « jusqu'au bout », vous devez le comprendre, n'est pas pour me mettre en confiance. Pourtant je vous le promets : j'irai jusqu'au bout, puisqu'après cela tenté, ce sera la fin.

— Chez Bigle vous rencontrerez les gens les plus divers, dont quelques-uns vous paraîtront fantastiques, des artistes, des prêtres, des courtisanes, toute une société à vau-l'eau, éperdue d'idéal. Et les idéals qu'il distribue sont les plus variés, ils vont de la vie à la mort. — Med, vous n'aurez pas peur, n'est-ce pas?

— Pas plus qu'en ce moment, je vous le promets! Car vous m'affolez, tout simplement.

— Je vous le répète : je vous prépare à ce que vous allez voir, à ce que vous allez entendre. Si vous êtes docile, si vous vous soumettez scrupuleusement à l'hygiène qu'il vous proposera, vous êtes sauvée, vous connaîtrez le bonheur, celui-là même que vous portez en vous, dans la souffrance. Car tout être, même le plus malheureux, porte le bonheur en soi. C'est sur cette vérité qu'est basé le système de Salomon Bigle, système au service duquel il apporte une science d'observation, une intelligence d'intuition et de déduction, une rigueur de méthode qui font de lui, à mon sens, l'être le plus formidable des temps modernes.

— Il est bientôt trois heures, observa Med.

XIII

Cette fois, Med et son campagnon furent introduits immédiatement chez Bigle.

Quand ils pénétrèrent dans son cabinet ils virent un homme glabre et long, dont on n'eût pu dire certainement s'il avait quarante ou cinquante ans. Il était vêtu d'un complet gris.

Il prétendait mettre de l'ordre dans un tiroir d'où s'échappaient, avec véhémence, des papiers de toutes sortes.

Salomon Bigle — c'était lui — ne fit même pas attention à l'entrée de ses visiteurs qui, après un temps d'arrêt, prirent le parti de s'asseoir.

Alors, tout à coup, et tout en continuant de manipuler ses papiers, Bigle s'écria :

— Monsieur Briannes, je vous salue.

— Je vous présente Mme Med Merti, fit le jeune homme.

— Fort bien, se contenta de répliquer Bigle, qui, cette fois, renonçant à la tâche qu'il avait entreprise, referma brusquement son tiroir.

— Je suis à vous, reprit-il.

Il ferma les yeux.

Briannes, qui savait qu'avec lui on ne perdait pas de temps en vains préambules, enfourcha résolument son sujet :

— Mme Merti, que je viens de vous présenter, souffre du mal terrible qui vous amène ici quantité de gens : la neurasthénie. Elle vient vous demander de la guérir.

Bigle, qui n'avait encore accordé à Med qu'un regard rapide et distrait, fixa les yeux sur elle et la considéra avec attention.

— Madame, lui dit-il d'une voix qui n'avait aucune gravité professionnelle, ce

n'est point moi qui vous guérirai, mais vous-même. Je ne puis être qu'un instrument entre vos mains, la pierre de touche à l'aide de quoi vous vous reconnaîtrez. Il importe donc que vous vouliez vous guérir. Le voulez-vous?

Elle eut un regard étonné, que comprit Salomon Bigle.

— Ce que je viens de vous dire vous paraît stupide, tout au moins inutile. C'était indispensable. Je préciserai maintenant cet acte de volonté que je vous demande : vous avez des préjugés, vous respectez les convenances; sans les connaître, sans par conséquent les juger, je vous prie de les abandonner au seuil du traitement que vous allez subir. Il faut que vous vous abandonniez à moi aussi « vraie » que possible.

Med souriait :

— M. Briannes m'a en effet prévenu que vous exigez de vos malades un renoncement absolu...

Il ne la laissa pas achever.

— Absolu, en effet. J'ajoute — afin d'éviter tout malentendu — que le remède peut vous paraître pénible. Êtes-vous résolue à vous y soumettre ?

— Monsieur, je ne saurais mieux vous dire que ceci : la vie m'est à ce point devenue intolérable que rien, surtout pas la mort, ne m'effrayera.

— Vous êtes dans les sentiments voulus.

— Et quant aux préjugés dont vous parliez tout à l'heure, ils ne m'attachent plus guère, je vous en réponds. Je vais à la dérive, je ne tiens plus à rien.

Les yeux de Salomon Bigle s'éclairèrent d'enthousiasme :

— Je prends l'être qui ainsi s'en va à la dérive, et je le « situe ».

Il laissa s'affirmer dans le silence cette déclaration. Par les deux fenêtres du cabinet de travail, on voyait, de plain-pied, un petit jardin, où des paons promenaient leur auguste nonchalance.

Salomon Bigle s'était levé.

— La science de vivre, voilà ce que j'enseigne à ceux dont l'oreille m'est attentive. Sur mille individus, il n'y en a peut-être pas deux qui sachent administrer leur existence. La plupart s'abandonnent aux événements, et confondent leur tempérament d'origine, dont ils n'ont jamais pris conscience, avec ce remplaçant conventionnel et d'artifice, résultat de l'ambiance, des circonstances, de tout l'extérieur. — Le bonheur consiste en la réalisation de l'être : or peu d'êtres se réalisent. Et la neurasthénie n'est autre chose que cette non réalisation de l'être. — Tenez, ce mois-ci, j'ai opéré deux guérisons amusantes : une femme honnête m'était arrivée, désemparée, et presque en même temps qu'elle, une cocotte dans le même état. Hé! bien, de la courtisane j'ai fait une honnête femme, et de l'honnête femme une cocotte : aujourd'hui elles sont heureuses.

Med sourit et regarda Briannes :

— Dans quel état, mon Dieu, vais-je sortir d'ici?

— Ne m'avez-vous pas promis, madame, dit Bigle, un abandon absolu. Vous soupçonnez maintenant la gravité de cet engagement.

— Peu m'importe! fit-elle, décidée.

Bigle poursuivit :

— Un être qui se réalise ! Il est tout bonheur et toute beauté : il est ce qui est. Hélas! on naît dans un milieu et pour une vie déterminée d'avance. Voilà le malheur.

Il se tut un instant et reprit :

— C'est une hérésie des civilisations modernes que de vouloir égaliser les hommes : il existe, il doit exister parmi les hommes une aristocratie, non point celle conventionnelle que fait la fortune où la naissance ; mais une aristocratie réelle, composée d'hommes supérieurs. Aujourd'hui l'on imagine que tous les hommes sont faits pour jouir : erreur grossière! Seule est capable de jouir une élite : les autres doivent travailler à la jouissance de cette élite. Cette théorie vous paraît mons-

trueuse, vous scandalise, parce qu'elle va à l'encontre de tous les lieux communs et qu'elle blesse votre trop vulgaire sensiblerie. — Écoutez-moi pourtant : imaginez que nous prenions aujourd'hui plusieurs enfants, nés sur divers points de la surface du globe, et d'origine différente ; que nous les enlevions, dès le premier âge, à leurs parents, à leur milieu, bref à la destinée qui, socialement, *devait* être la leur, qu'adviendra-t-il? Nous verrons parmi ces êtres se révéler des tempéraments divers : les uns seront besogneux, économes, d'autres méditatifs ou contemplatifs, d'autres encore exhubérants et prodigues : ainsi se formera une classification en dehors de toutes conventions, et dans cette société en miniature, vous verrez apparaître « un peuple » et « une élite ». Cette élite, il se pourra fort bien que ce soient le fils d'un cantonnier et celui d'un manœuvre qui la composent, tandis que feront partie du peuple les progénitures de « racés » ou de

« parvenus ». — L'hérédité, entendue socialement, c'est-à-dire la faculté pour le descendant de profiter de son ascendant et la nécessité de vivre dans son milieu, est une absurdité. Chaque individu devrait être « indépendant ». Faites-le tel, et vous aurez peut-être résolu le gros problème social. — Vous avez, sans doute, dans vos relations, des gens riches, qui semblent maladroits à jouir de leur fortune, qui, dévorés d'un inexplicable besoin de production et d'épargne, travaillent et économisent : ceux-là, et ils pullulent, sont les surclassés : ce sont des humbles. Leur situation, qu'ils seraient désolés de perdre, leur nuit : ils en souffrent sans bien s'en rendre compte. Ce sont là des infortunés dont la place était, *naturellement*, réservée à d'autres qui, eux, gémissent d'avoir à lutter, et qui sont, *socialement*, dans l'obligation de le faire.

— Pourtant, objecta Med, si cette obligation n'existait pas, ne pensez-vous pas

que tous les hommes seraient paresseux.

— Encore un des préjugés qui pèsent lourdement sur nos conceptions de l'individu et de la société. Livré à lui-même, l'homme ne sera paresseux que s'il lui est agréable de l'être, c'est-à-dire s'il l'est par tempérament. En ce cas il devra l'être. Ce qui vous porte à croire que la paresse est innée chez tous les hommes, c'est que la plupart sont *obligés* de faire ce qu'ils font, et qu'ils le font avec dégoût. La société est une horrible école-caserne où l'on prétend niveler toutes les intelligences, asservir tous les êtres au même joug. C'est l'erreur initiale, cause du grand malentendu social, à quoi l'on cherche à remédier misérablement par des expédients et des compromis. Et l'on invente des morales qui ont la prétention de régir tous les hommes. Je ne connais, moi, qu'une vraie morale, qu'une morale absolue, qui échappe à toute critique, c'est la parfaite conformité entre ce qu'un homme doit être et ce qu'il est.

Celui-là est un être moral qui s'est développé selon son tempérament.

Med regardait Salomon Bigle attentivement. A ces derniers mots, elle ne put dissimuler son émotion.

— Hé bien! moi, ma tâche est de remonter à l'origine de l'individu que j'ai sous les yeux. A travers les broussailles qu'ont accumulées sur sa véritable personnalité les événements extérieurs, je cherche à distinguer son essence qu'il ignore. C'est la partie la plus délicate de mon œuvre. Y étant parvenu, j'applique à mon sujet une hygiène convenable qui, en le désagrégeant de tout ce dont il s'est accru, le restitue à lui-même.

— Quel qu'il soit?

— Quel qu'il soit.

Un des paons du jardin jeta son cri pénible.

Med s'était levée.

— Monsieur, je vous prie de considérer comme nul l'engagement que j'ai pris tout à l'heure.

— Vous avez peur, Med, s'interposa Briannes. Je vous avais prévenue...

— Non, fit la jeune femme. Je demande seulement à réfléchir.

— Vous avez raison, asquiesça Bigle.

— Si vous me le permettez, monsieur, je reviendrai vous voir, et nous causerons encore une fois avant... avant de commencer la cure.

— A votre disposition, madame.

Il se leva et accompagna ses visiteurs jusqu'au seuil de la pièce.

Il sourit :

— Malheur à ceux qui ont peur de se trouver en face d'eux-mêmes !

. . . .

Dans la rue, dont une moitié éclatait, crue, sous le soleil immobile, Med, silencieusement, l'esprit aux abois pressé par une meute de pensées farouches, fuyait d'un pas rapide.

XVI

Med avait à Paris un appartement, avenue de Villiers. S'étant séparée de Briannes elle s'y rendit. Elle voulait être seule, toute seule : les propos de Bigle l'avaient étrangement troublée.

Comme elle habitait en ce moment à la campagne, son appartement dormait : tous les meubles étaient couverts de housses et les persiennes étaient fermées. Il n'y avait pour tout domestique qu'une vieille femme à peu près hors de service, une ancienne cuisinière que s'étaient religieusement transmises plusieurs générations de la famille et

qui, faisant en quelque sorte partie du mobilier, ne le quittait jamais.

Son âge et le fait d'appartenir à la famille depuis des temps que personne ne se rappelait, lui permettaient certaine familiarité, à quoi elle mêlait une mauvaise humeur toujours égale.

— C'est toi, grogna-t-elle, en voyant Med. Ben, t'aurais pu me prévenir que t'arrivais.

— C'est bon, c'est bon! Laisse-moi tranquille, fit Med en l'écartant.

Elle se réfugia dans le salon, tourna un commutateur et d'un lustre la lumière se répandit.

Et de savoir que dehors il y avait tout plein de soleil, cela donnait à ce lieu clos, provisoirement abandonné, comme l'aspect d'un tombeau.

Med s'assit dans un fauteuil.

— Que faire? gémit-elle.

Ce qui l'épouvantait dans les paroles de Salomon Bigle, c'était cette menace d'un tempérament inconnu, du « vrai » tempéra-

ment subitement découvert. Med redoutait de se trouver en présence d'elle-même, comme en certains jours cela nous est pénible de rencontrer quelqu'un au détour d'une route. Elle sentait bien qu'elle n'était pas « elle », qu'elle n'était qu'une petite chose très superficielle, et l'idée de descendre au-devant d'elle dans les profondeurs du sépulcre où elle reposait, l'effarait.

— Car une fois que je me connaîtrai, je devrai me subir !

Elle tressaillit :

— Je deviens folle.

Un instant elle espéra qu'en effet elle le devenait. Être fou, n'est-ce pas perdre de vue le rapport, implacable pour le neurasthénique, des événements entre eux, n'est-ce pas avoir la faculté de s'évader des contingences, de fuir la réalité.

Mais, hélas! ce n'était pas la folie libératrice qui venait ; c'était, plus envahissante que jamais, la neurasthénie qui montait, montait toujours. Et alors, submergée par ce

flot impitoyable, Med évoqua, ainsi qu'un être qui se noie, son passé.

Il défilait, net, devant ses yeux, d'un pas de parade; il lui paraissait étranger.

Elle se rappelait des sensations, de minuscules sensations, des états successifs que rien n'attachait entre eux. L'on eût dit un spectacle réglé par avance.

Med, jusqu'à son mariage, avait vécu très calme auprès d'une mère dont l'affection maladroite l'avait « close ». Retirée sur elle-même, non point par tempérament, mais par manque d'occasions de s'ouvrir, puis peu à peu par habitude, elle avait senti s'assoupir en elle des tas de choses confuses. C'est ainsi qu'elle avait perdu « la curiosité de vivre », qui avait animé sa toute première enfance. En ce temps-là son esprit s'émancipait avide : la moindre bestiole, rencontrée sur le chemin, prenait à ses yeux les proportions d'un monde. Mais sa mère, vigilante, lui rappelait qu'une fillette bien élevée doit apprendre ce qu'on lui apprend

et ne pas se préoccuper du reste. Et comme le reste, c'était tout ce qui l'intéressait, elle en avait conclu, docilement, qu'une fillette bien élevée doit se retrancher de la vie.

Elle s'en était retranchée.

C'est en cet état d'esprit, sans vélléités de joie ni de défense, qu'elle s'était laissée marier. Par hasard l'homme, à qui on l'avait remise, était honnête et il l'aimait. Elle lui était reconnaissante d'être ainsi avec elle. A plusieurs reprises même, elle crut bien sentir s'éveiller en elle quelque chose de plus que de la gratitude, mais ses expansions se heurtaient à un amour si calme, si méthodique, qu'elles retombaient, aussitôt qu'échappées, les ailes brisées. Lui, peu subtil, tout d'une pièce, ne saisissait pas ces abandons, suivis de reprises soudaines. Il considéra sa femme comme un pauvre petit être détraqué, qu'il ne faut point contrarier. Elle s'irrita alors de le voir si calme en présence d'elle perpétuellement affolée. Elle imagina de se venger, elle faillit le tromper : sur le

point de le faire, elle fut prise d'un grand dégoût et elle s'abstint. Dès lors elle vécut paisiblement, côte à côte, avec un homme qui ne savait rien d'elle, qui l'aimait à sa façon, à qui elle n'en voulait pas.

Cela dura des années et des années. Elle vivait en une sorte de torpeur point douloureuse, du fond de laquelle s'élevait une vague lueur d'espérance. Qu'espérait-elle ? Elle l'ignorait. C'était cette espérance confuse, instinctive, que porte en soi tout être jeune, qui n'est pas heureux, l'espérance que « ça changera un jour ». Jusqu'au midi de la vie on vit surtout « devant soi », de « ce qui vient ».

L'horizon est large, lumineux et l'on marche. Puis soudain, un jour, un soir, c'est devant une glace la banale découverte du premier fil blanc dans les cheveux, du pli qui s'accentue sous les yeux, de l'épaississement par-ci par-là des chairs.

Et alors tout change d'aspect : « l'on se retourne ». On a « sa vie » derrière soi.

Et pour ceux qui ne comptaient plus que sur l'avenir, c'est en une seconde, dans un fracas de ruines, un écroulement d'espoirs.

Son père et sa mère étaient morts, son mari aussi. Elle essaya de se noyer dans les plaisirs vulgaires et faciles que lui permettaient sa fortune et sa liberté. Ils ne firent qu'augmenter le dégoût qu'elle avait de la vie.

— Trente-deux ans ! murmura Med. J'ai perdu le plus beau de ma vie : Bigle, si fort qu'il soit, ne me le rendra pas.

Mais alors l'instinct de la vie tressaillit tout au fond de sa débâcle, s'insurgea. Et Med, pour la première fois, eut le cri de révolte superbe, farouche, de l'être que presse le temps.

— Je veux vivre ! Je veux vivre !

Elle se précipita vers une fenêtre, ouvrit les persiennes : le soleil l'aveugla.

Tant de brutalité lumineuse la blessa : elle s'accota au chambranle de la fenêtre, et

elle secoua la tête, tristement. La grande lassitude, un instant secouée, l'avait reprise. Pourtant elle dit :

— J'irai voir Bigle demain.

XV

Briannes se leva.

Le soleil emplissait le matin de promesses lourdes. La rue avait la sonorité joyeuse de l'été.

Briannes d'un geste se dénuda complètement, et il offrit au soleil son corps magnifique d'athlète que n'alourdissait pas une once de chair inutile.

Par la fenêtre du cinquième qu'il habitait, la vue se répandait sur le Champ-de-Mars : les jardins en fleurs avaient comme des coquetteries matinales ; plus loin, c'était le hérissement brutal et magnifique de la cité

dont commençait la rumeur lointaine, et derrière, de la brume.

Briannes, ayant un instant contemplé cela, passa dans son cabinet de toilette : s'étant préalablement assoupli, il commença de boxer contre son ombre.

Les muscles jouaient, joyeux : il esquissait, rapide, des feintes, comme s'il eût été en présence d'un adversaire. Une sueur légère ne tarda pas de reluire sur ses flancs et ses épaules. Il avait ainsi le brillant d'un ivoire dont le temps a assagi la crudité.

Et ses attitudes évoquaient, par leur impeccabilité de lignes, celles de marbres antiques.

Ce corps, quand il l'eut ainsi fait jouer, Briannes l'offrit à la morsure brutale et angoissante de la douche.

Il passa ensuite un kimono dont la soie légère, en se posant sur sa chair, y éveilla des réminiscences de caresses féminines. Mais il n'était pas dans son régime de s'y arrèter à cette heure, et il s'en fut prendre

dans sa bibliothèque un livre dont il aimait la société : *La République de Platon.*

A peine avait-il pris le volume qu'on sonna.

Le domestique vint annoncer M. Jobelin.

— Tiens !... Faites-le donc entrer !

Il pénétra.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années : il avait le physique et l'allure d'un poète de brasserie, avec des cheveux follets et frisés tout autour de la nudité centrale de son crâne. La voix dont il se servit pour saluer Briannes était rude et éraillée, celle des gens qui ont beaucoup bu.

— Je n'aurai pas, lui dit Briannes, le mauvais goût de m'étonner de ta visite matinale, ni celui de te demander d'où tu viens. C'est une fin de nuit que tu achèves ici. Rien n'est plus agréable, je sais, pour tes pareils, que d'avoir, quand sont fermés tous les mauvais lieux, un ami à visiter. Assieds-toi là, dans ce fauteuil, et ne dis rien ou parle, selon que ton ivresse est taciturne ou bavarde.

— Briannes, explosa Jobelin qui ne l'écoutait pas, je suis magnifique de bonheur !

— Voilà qui me réjouit d'entendre, au seuil de la journée, un homme se louer ainsi de son bonheur. Le fait est que tu es rutilant de joie, et si ce n'est pas entièrement à la boisson que tu le dois, je te félicite.

— Briannes, l'arrêta l'autre qui était devenu grave, je ne bois plus.

— Vraiment. — A propos, n'as-tu pas été voir Bigle sur mon conseil ?

— Salomon Bigle est un homme énorme : le plus pharamineux, certes, que la terre ait porté depuis le Christ. C'est un Christ moderne.

— J'ai du plaisir à te l'entendre dire. — Donc, tu l'as vu ?

— Il m'a donné la vie.

— Raconte-moi ça.

Jobelin, qui était demeuré debout, s'assit et il dit :

— Le sens de la vie, tout est là ! Hé bien ! je ne l'avais pas. Je vivais dans « l'inaction »

de moi-même. Naturellement il me fallait, cette inaction, la peupler de chimères : l'alcool me les fournissait. Salomon Bigle, après quelques jours d'observation, m'a dit : « A quoi bon vous créer des chimères, qui chaque matin s'évanouissent dans les premières lueurs de l'aube, et dont la mort quotidienne vous remplit de tristesse pour tout le jour. A quoi bon cela, puisque vous êtes normalement conformé, c'est-à-dire que vous portez en vous, bien à vous, votre chimère.

— Quelle est-elle ?

— Tais-toi. — Bigle, procédant ainsi que tu sais, me mit sous les yeux mon graphique — le graphique qu'il compose à l'aide de certains éléments : date et heure de la naissance, ascendance, etc... — Or, ce graphique était une ligne droite ascendante.

— Ce qui signifie ?

— Que mon idéal ne sera jamais ce qui est, ni par conséquent non plus la possession, mais « ce qui devient ».

— Et alors ?

— Et alors j'ai compris qu'en effet ce qui m'irritait dans la vie, c'était « sa réalité », que ce qu'instinctivement je demandais à l'alcool, c'était de m'évader de cette perpétuelle et lamentable réalité. Maintenant je ne vis plus que par ce qui vient.

Il éclata :

— Ah ! Briannes, ce qui vient, ce qui est la beauté parfaite, puisque dénuée de formes ?... As-tu jamais songé à cela ? Et cette fatalité admirable de ce qui vient, cet avenir à quoi nous ne pouvons pas échapper, que nous préparons tous, en dépit de nos convictions personnelles, cet avenir que nous semons d'un geste aveugle.

Jobelin s'apaisa tout d'un coup, et, confidentiel, il dit :

— Briannes, j'ai l'intuition de ce qui va venir. Je vis dans l'attente de ce demain avec la volupté d'un homme qui, l'oreille à la porte, attend le pas de sa maîtresse. Comprends-tu ?

Il tira de sa poche quelques feuillets de papier.

— Tiens, cette nuit, je les ai confondus tous, tous ceux qui m'écoutaient, rien qu'en leur lisant çà : « Les conservateurs s'étonnent...

Briannes l'interrompit :

— Qu'est-ce que tu me lis là ?

— La préface d'une œuvre que j'écris : *Prévision d'art.*

— Je t'écoute.

— « Les conservateurs s'étonnent eux-mêmes de leur propre apathie et du peu de résistance qu'ils offrent, eux pourtant tout puissants en apparence, au flot qui vient des rivages inconnus, qui vient de « demain ».

« Les feuilles mortes s'étonnent peut-être, elles aussi, du vent d'automne qui les détache de l'arbre où elles habitaient et qui les emporte. Mais elles ne lui résistent pas parce que leur destinée est d'être emportées par le vent.

« Le socialisme, en tant que somme de toutes les aspirations vers ce qui n'est pas

encore, se dresse de jour en jour moins discutable. Mais de la couche où il vagissait, il se lève tout nu, comme un éphèbe au torse splendide. Il est fier aujourd'hui de sa nudité, mais il ne saurait vivre ainsi nu.

« Il n'a ni morale, ni expression d'art, mais il porte en lui l'une et l'autre, et elles se dégageront de lui pour s'épanouir dès qu'il aura atteint à la lumière — c'est-à-dire à la complète possession de soi-même — ainsi que fleurit le nymphéa dès que sa tige a touché de ses lèvres la surface de l'étang et qu'elle a aperçu le soleil.

« Ce que sera sa morale ? A d'autres.

« Ce que sera son art ?

« Je le soupçonne, rien qu'en observant ce qui nous entoure, ces choses toutes neuves et vierges, ces cités, ces machines, tout cela qui est et qui évoque tumultueusement ce qui va être.

« Or, l'art qui exprimera ces choses sera simple : seules, les décompositions sont compliquées.

« Et il exprimera toutes les manifestations de l'activité actuelle, les syndicats, les usines, les découvertes de la science, « tout ce qui vient. »

« Cet art naturellement sera « rationnel », c'est-à-dire traditionnaliste. Il n'oubliera pas qu'il a son origine dans le passé, mais il saura que la vie ce n'est pas « être », c'est « devenir » perpétuellement.

« En attendant, et pour ma joie, vous verrez bien des gestes excessifs, incohérents en apparence, tant sociaux qu'artistiques : l'animal jeune est ivre de la force qu'il sent bondir en lui, sa fougue désordonnée l'entraîne de ci de là, sur les bas côtés de la route, comme un cabri, mais en définitive le cabri suit toujours sa mère, et l'humanité sa destinée.

— Voilà, dit Jobelin, en repliant ses papiers.

— Tu m'as violemment intéressé, déclara Briannes, mais ça suffit pour aujourd'hui.

Ta folie n'est bonne tout au plus qu'à me divertir quelques minutes. Va-t-en.

— Idiot ! fit Jobelin.

— C'est ça, et à bientôt.

XVI

D'un rythme alerte Med montait l'avenue Hoche.

La lumière du matin enrichissait la rue d'un éclat silencieux. Depuis bien longtemps la jeune femme n'avait éprouvé une telle liberté à laisser jouer son imagination et ses membres. Et cela lui paraissait d'un augure favorable. Elle ne doutait pas en cet instant que Salomon Bigle, chez qui elle se rendait, ne fût capable de tout ce dont il se flattait.

A la traversée d'une rue, une lourde voiture qui allait au pas, la força de s'arrêter : avec le rythme du pas rompu, le charme

s'évanouit : Med eut une grande amertume.

— A quoi bon aller là-bas! pensa-t-elle. Si je m'en retournais.

Elle hésita, puis tout de même elle reprit son chemin.

Mais sa démarche avait maintenant la lassitude des désenchantements.

Et Med ne voyait plus comme la rue était pleine de lumière.

XVII

Elle arriva, comme une bête rompue, chez Salomon Bigle.

Machinalement elle le demanda, suivit un domestique et se trouva assise devant une table qu'encombraient des revues.

Elle en prit une qu'elle essaya de parcourir. Mais depuis longtemps déjà il lui était impossible de fixer son esprit sur une idée, sur une image même. Elle vivait, étrangère à tout, à tout ce qui n'était pas son mal : d'un geste brusque elle rejeta loin d'elle la revue qu'elle avait prise, elle se renversa dans son fauteuil, la tête en arrière, et ferma les yeux.

Elle les rouvrit brusquement : Bigle, devant elle, souriait.

— Madame, je suis heureux de vous revoir.

Elle s'était levée brusquement, troublée de ce qu'il l'eût ainsi surprise en pleine défaillance.

— Vous avez réfléchi ! demanda-t-il.

— Oui.

— Vous n'avez plus peur ?

— Oh! monsieur, je n'ai plus peur que de mon mal ! Je vous en prie, sauvez-moi !

Bigle eut un très léger plissement de lèvres : il manifestait ainsi sa satisfaction de voir un malade à point, en l'état de docilité qu'il exigeait pour la réussite de la cure.

D'un geste il lui indiqua son cabinet de travail, dont la porte était ouverte. Med passa devant lui.

— Asseyez-vous, madame, et causons.

Lui demeura debout, adossé à la fenêtre par laquelle on apercevait le jardin et les paons qui s'y promenaient.

Il la regardait : de la façon dont il l'avait fait asseoir, le jour l'éclairait en plein. Il accusait sur son visage toutes les marques et tous les signes du mal : les plissements précoces, les frémissements nerveux qui, de temps à autre, passaient sous les yeux, au coin de la bouche. On sentait l'envahissement par la fatigue de cette chair aimable en pleine maturité.

Salomon Bigle brusquement quitta la fenêtre et s'assit à son bureau.

— Nous vivons en un temps étrange! déclara-t-il.

Elle acquiesça, à tout hasard, sans bien comprendre.

— Époque en vérité captivante, continua Bigle, où s'élabore demain, époque en grossesse d'une autre!... Cette incertitude où nous vivons, comme seulement campés, voilà la raison de ce malaise intolérable dont sont victimes la plupart de nos contemporains. Nous n'avons plus de point d'attache.

Med suivait vaguement le sens de ses

paroles. Pourtant, ces derniers mots la frappèrent. Elle « sentit » en effet que c'était cela qui lui manquait : un point d'attache. Et il lui revint à la mémoire un ruisseau, à la campagne, derrière la maison, un petit ruisseau qui, le jour où l'on fauche l'herbe de ses rives, l'emporte, coupée menue, sur son courant. Attachée à cette image qui demeurait devant ses yeux, elle n'écoutait plus Bigle qui poursuivait :

— Les époques heureuses furent celles qu'animait un idéal commun. Quelle que pût être leur détresse matérielle, soyez persuadés que les Croisés, les Huguenots, les soldats de la République et de Napoléon, soyez persuadés que tous ces hommes-là étaient heureux. Alternant avec les époques de trouble moral, il y a les époques de sérénité — qui ne furent pas toujours les moins troublées matériellement. Car on a tort d'imaginer que le bonheur de l'humanité réside dans son bien-être. C'est faux : la sécurité sans idéal, c'est la mort.

« Donc, aujourd'hui, ayant répudié les idéals d'hier, pour lesquels nous sommes trop vieux, et n'étant pas encore familiarisés avec ceux dont sera fait demain, nous dérivons. Aucune aspiration commune, nettement conçue, ne nous réunit. Mais du moins chacun de nous, isolé ainsi dans un cahos d'opinions contraires, porte en soi sa faculté d'idéal. Il aspire, à son insu souvent, à l'épanouissement de son être.

« J'ai toujours pensé qu'ils avaient des cerveaux étroits, ceux-là qui sourient et se fâchent des superstitions dont l'humanité a jusqu'ici vécu. Ne comprennent-ils donc pas que l'homme veut être leurré, et que tout leurre est bon qui porte ses fruits. Qu'en avançant en âge l'humanité devienne plus exigeante, quant à la qualité de ses illusions, c'est normal, mais cela ne suffit pas à ridiculiser celles qui ont ravi sa jeunesse !

« Regrettons de n'avoir pas vu le jour en un de ces temps où toutes les âmes étaient comme aspirées par une félicité commune,

et bornons-nous à démêler notre idéal individuel.

« Cet idéal, votre idéal, vous le connaîtrez dès que vous aurez atteint à la plénitude de l'être. Vous n'aurez plus alors qu'à vous y livrer. — J'ai ainsi formulé la double opération par quoi l'on arrive à la félicité : « se posséder pour se donner. »

Med, qui peu à peu avait repris contact avec l'idée, interrompit l'homme :

— Et s'il y a des malheureux qui, moralement pareils aux malingres physiques, n'ont pas cette faculté d'idéal dont vous parlez ?

— Il en existe en effet : ceux-là doivent être anéantis. Peut-être un jour vous montrerai-je des infortunés de cette espèce que j'ai livrés à l'opium, au haschich, à la morphine.

— C'est épouvantable.

— L'homme, prononça Bigle, doit aspirer à la vie ou s'en dégager. Un très judicieux penseur de notre époque, V. E. Michelet, a écrit ces lignes qui sont fort belles :

« Quand un homme a perdu sa faculté d'enthousiasme, . sa puissance d'aimer ou de haïr, il peut avoir conservé les apparences de la vie : il est mort. »

Aux carreaux de la fenêtre, une mouche montait et descendait, assidûment : Med, les yeux sur elle, suivait son labeur obstiné.

Salomon Bigle s'était tu. Il regardait la jeune femme : elle était toute nue devant lui, car elle était silencieuse et très loin.

Elle eut un sursaut, quand elle s'aperçut de la situation.

— Vous disiez ! fit-elle embarrassée, gênée dans sa pudeur de s'être ainsi offerte.

Il s'amusa :

— Que la neurasthénie vient parfois de l'estomac ou des entrailles, qu'en ce cas, il faut aller voir son médecin. Quant à la vraie, réputée incurable, soif insatiable « d'autre chose », elle provient de l'ignorance où nous sommes de notre idéal : je porte le pouvoir de la guérir.

Il ouvrit un tiroir, y prit une sorte de fiche

qu'il tendit à Med, et sur laquelle on lisait le questionnaire suivant :

Nom et prénom du sujet :

Sexe :

Age :

Nationalité :

Nationalité des parents, en remontant, si possible, jusqu'à la troisième génération :

Lieu, date et heure de la naissance :

Tares physiologiques du sujet ou de ses ascendants :

Couleur préférée :

Le sujet est-il avide de changement, curieux — ou au contraire un être d'habitude.

— Vous m'allez répondre, fit Salomon Bigle, à toutes ces questions. Vous le ferez chez vous, à tête reposée, et vous m'apporterez le carton dès qu'il sera prêt.

— Bien.

— A l'aide de ces quelques renseignements — et de ce que je sais déjà, sourit-

il, les yeux toujours immobiles sur la jeune femme, je vous révélerai à vous-même, et vous entrerez aussitôt en relation avec un « Moi » que vous ne soupçonnez très probablement pas.

— Et alors?

— C'est tout.

— Je ne comprends pas.

— C'est tout, parce que, prenant contact avec votre « Moi », vous prendrez conscience de votre idéal.

Ardente, elle demanda, sans réflexion :

— Quel sera-t-il, cet idéal?

Il répondit :

— Tant que le petit questionnaire que vous avez entre les mains n'aura pas été rempli, je ne puis vous le dire.

Elle secoua la tête, les yeux sombres.

— J'aurais voulu autre chose!

— Madame, je vous demande de me faire crédit, rien de plus.

Elle le remercia, point réconfortée du tout, lui offrit la main et partit.

XVIII

— Te v'là! fit la vieille femme de service, quand elle eut ouvert la porte à Med. C'est pas trop tôt. T'es en retard d'une demi-heure. Ton déjeuner va être propre!

Cet accueil, encore qu'elle y fût accoutumée, irrita Med.

— Tais-toi, dit-elle. Tu m'agaces.

Elle se mit à table, mais tout de suite après avoir grignoté quelques radis, elle se leva, jeta sa serviette. Quand la vieille entra dans la salle à manger, apportant une omelette, elle ne trouva plus personne. Elle faillit en suffoquer.

Med s'était allée jeter sur son lit, dans sa

chambre. Elle avait mis un mouchoir entre ses dents pour les empêcher de claquer : des ondes nerveuses lui naissaient aux pieds, lui montaient par tout le corps jusqu'au front. Sa tête n'était plus qu'une douleur liquide.

Des images folles, des images de fièvre, démesurément grosses et proches, galopaient devant ses yeux fermés. Elle haletait d'une angoisse formidable. Elle n'avait encore jamais connu une crise de désespoir pareil.

— C'est-il donc que t'es malade, ma pauvre petite ! fit la vieille qui venait de découvrir la retraite de Med.

Elle fit signe que non, et se retourna brusquement de l'autre côté : elle voulait sa détresse solitaire. Et comme la vieille, fâchée pour son déjeuner inutile, insistait et proposait une tisane souveraine, la jeune femme lui imposa silence d'un mot, inusité par elle, qu'évoqua soudain sa rage d'être importunée, d'un mot que la vieille, effarée, encaissa bouche bée :

— M.... !

XIX

Vers le milieu de la journée elle se leva. Machinalement elle alla vers la fenêtre : d'un jour gris suintait une pluie grasse, sur le toit des maisons, sur l'asphalte des trottoirs. Il semblait à Med qu'elle s'évadait d'elle-même, qu'elle s'anéantissait peu à peu dans cette incertitude brumeuse.

Elle chancela, craignit de tomber. Elle alla s'asseoir.

A ce moment elle se rappela le petit carton de Salomon Bigle et elle entreprit aussitôt de le remplir, mais elle n'eut pas plutôt pris une plume qu'elle la laissa, découragée.

— C'est inutile, gémit-elle... Oh ! ce mot qui m'obsède : inutile !

Et alors, sans transition apparente, une idée, comme une flamme, lui passa devant les yeux :

— Si je buvais !

On sonna. Il y eut dans l'antichambre un bruit de portes, puis de colloque, et la vieille, sans prendre la peine d'annoncer, même de frapper, introduisit Mme Duferblé et sa fille.

— Au moins, ça la distraira ! pensait la vieille enchantée.

Mme Duferblé, qui, magnifique, précédait sa fille, entra en mignardant sur la pointe des pieds.

— Chut !. Chut !. fit-elle, en voyant Med se lever. Chut !. — ainsi qu'on fait en entrant dans la chambre d'un malade qu'on ne veut déranger que le moins possible.

Elle continuait ses « chut », qu'elle modulait précieusement.

— Ne le dites pas surtout !. Ne le dites à

personne, à personne! C'est une surprise! En passant devant vos fenêtres, nous avons vu qu'elles étaient ouvertes. Nous avons pensé que vous étiez là. Nous sommes nous-mêmes de passage à Paris.

Mme Duferblé, oubliant tout d'un coup qu'elle faisait une surprise, une surprise silencieuse, éclata :

— Ah! ma chère enfant, quel plaisir pour moi de vous voir!

Elle l'embrassait furieusement.

— Bonjour, madame; bonjour, Jeanne.

— Mais... qu'est ce que vous pouvez bien faire comme ça, ici, toute seule? s'étonna, en y réfléchissant, Mme Duferblé.

— Je m'ennuie.

— Vous... vous vous ennuyez!. Encore!. Toujours!. Çà, c'est trop fort!. Mais nous allons vous guérir, ma petite, nous allons vous guérir. — Oh! ces gens qui ne savent pas s'occuper!. — Mettez votre chapeau et venez avec nous.

— Où?

— Où? Ma foi, je n'en sais rien. N'importe où! Ailleurs. — Le principal, c'est de changer de place. Allons, venez!

Elle était trop veule pour résister. Elle obéit.

Tandis qu'elle mettait son chapeau, et que Mme Duferblé, qui s'était installée devant une coiffeuse, se poudrait, se rougissait avec enthousiasme, Jeanne, tout près de Med, lui demanda :

— Vous souffrez beaucoup, beaucoup?

Comme c'était une jeune fille qui lui parlait, Med crut devoir sourire. Mais la jeune fille, prévenant la réponse futile et mensongère, murmura du bout des lèvres, imperceptiblement :

— Moi, aussi, je souffre!

Et Med demeura stupéfaite, en voyant ses yeux, ses yeux d'ordinaire rieurs de jeune coquette, s'assombrir d'une angoisse.

XX

A Madame Med Merti,

avenue de Villiers.

Paris.

1 heure du matin.

Ma chère grande amie — oh! oui, permettez que je vous donne ce nom, moi qui hier encore vous eusse appelée madame! — C'est que, depuis hier, il s'est passé entre nous des choses qui font plus que des années d'intimité pour le rapprochement de deux femmes. Il y a la sympathie de la

détresse : je remercie le ciel de me l'avoir appris. Vous m'étiez étrangère, lointaine, comme je l'étais pour vous, et il a suffi d'une minute d'angoisse commune pour que se rejoignissent nos cœurs.

Oh! oui, j'ai su, d'un coup, tout le mal que vous souffrez, et vous, vous m'avez connue d'un seul regard.

Et vous avez vu, pleine de stupeur, s'abandonnant à vous, dans l'aveu de sa détresse, pauvre petite chose pitoyable, l'écervelée mondaine et flirteuse que vous aviez jusqu'alors jugée indigne de votre attention.

Mais nous n'avons fait que nous révéler l'une à l'autre : nous n'avons pas eu le temps de nous goûter mutuellement dans notre infortune, et c'est pourquoi, après une soirée passée chez des amis, une soirée stupide comme toutes les autres, je n'ai pu résister au besoin de vous crier mon mal et toute mon affection.

Hier donc, quand je vous eus révélé que je souffrais, vous avez d'abord souri. Oh!

comme j'ai souffert cruellement de ce mépris. — Et puis, nous sommes allées prendre le thé chez Ritz, et vous avez charitablement profité d'une minute que maman était absente pour me prendre la main, et pour me dire : « Pauvre chère enfant, c'est vrai que vous souffrez : vos yeux le disent. »

Et puis vous avez tout aussitôt ajouté : « Il faut vous guérir : nous *nous* guérirons. »

Et je ne sais pourquoi cette simple parole, qui m'assimilait à vous, m'a remplie de joie et aussi d'orgueil. Et voici qu'en cette heure, éperdue, je m'adresse à vous, comme à quelque bon génie mystérieux et bienfaisant en très humble et absolue confiance.

Rappelez-vous, chère grande amie, que je suis seule, affreusement seule, que ma pauvre maman.... Vous me comprenez n'est-ce pas.

Mais peut-être, à la réflexion, vous étonnerez-vous ? Et je vous entends me demander : « C'était donc une comédie, une

bien vilaine comédie que vous jouiez? »

Ha! dame, ça, comprenez si vous pouvez! Je ne comprends pas très bien moi-même. Toujours est-il que je n'ai jamais cessé d'être sincère. J'ai cru que c'était çà, la vie, et dans le besoin irrésistible et qui m'a toujours dominé de me donner, je me suis livrée sans réserve à l'existence que vous savez. Elle m'a grisée un instant, elle a comblé tout d'abord mon cœur, et puis peu à peu la joie qu'elle m'avait apportée, s'en est allée, s'est retirée comme se retire la mer, et n'a plus laissé à sa place que le vide horrible du désenchantement.

Et alors ma frivolité devint héroïque!

Vous savez le reste : je suis allée hier chez vous, et je vous ai vue si malheureuse, si pareille à moi, que je n'ai pu résister au bonheur de vous dire que je souffre aussi.

Et vous m'avez accueillie, et vous me sauverez, n'est-ce pas?

Car je ne peux plus, je ne peux plus!... Je veux être moi, je veux vivre!

Ne me demandez pas qui je suis. Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je ne suis certainement pas ça!... Ce que je sais aussi, c'est qu'un immense besoin se lève en moi de me donner tout entière, de ne plus exister qu'en quelque chose ou quelqu'un d'ignoré qui serait mon bien et dont je serais la chose!

Je suis folle!... dites?... Vous le pensez, n'est-ce pas?

Je veux vous voir, vous parler, pleurer!... Quand?

JEANNE DUFERBLÉ.

XXI

A mademoiselle Jeanne Duferblé.
rue de Rivoli,
Paris.

Pauvre chérie,

Je sens toutes vos souffrances, qui sont les miennes.

Tâchez, sous un prétexte quelconque, de vous échapper une heure demain, dans la journée. Vous me trouverez chez moi. Et je vous dirai le remède.

Car j'ai le remède.

Toute à vous,

M.

XXII

Ainsi qu'un oiseau blessé qui s'abat, les ailes frémissantes, Jeanne Duferblé s'anéantit aux pieds de Med.

— Madame ! madame !... suppliait-elle, sauvez-moi !

Med la calma de paroles affectueuses, de caresses tendres. Et elle laissa cette grande douleur s'apaiser dans du silence où s'étreignaient leurs pensées communes.

Et quand la jeune fille se fut calmée, Med qui, tout doucement, l'avait attirée du salon aux housses rigoureuses et hostiles, dans sa chambre apprêtée et amie, la réconforta.

— Ne vous désespérez pas, mon enfant.

C'est une crise douloureuse que vous traversez, d'où jaillira peut-être votre félicité. Ce qui vous étouffe, c'est l'étroitesse d'une vie conventionnelle à laquelle vous ne pouvez pas, malgré votre bonne volonté, vous adapter.

La jeune fille l'écoutait, se réfugiait et s'abîmait en elle. Et son attitude était si humble, qu'elle remplissait d'orgueil le cœur de la jeune femme. Pour la première fois de sa vie, au spectacle de cette enfant en détresse et suppliante, Med avait pris foi en elle. Et c'est très sincèrement, confiante en une force inconnue, qu'elle dit :

— Soyez sans crainte, Jane : je vous sauverai.

Mais alors la jeune fille, apaisée, s'enquit du remède. Un peu prise au dépourvu, tout d'un coup gênée, craignant que ce qu'elle allait dire ne tint pas l'immensité confuse de ce qu'elle avait promis, Med rougit et elle sentit un grand vide qui descendait en elle.

Elle dit confusément, maladroitement,

vite, pour cacher son trouble, qu'elle savait un homme qui avait le pouvoir de donner le bonheur. Et tandis qu'elle parlait, les yeux baissés dans la crainte qu'ils ne rencontrassent ceux de Jane, elle sentait un grand froid l'envahir. Il lui semblait qu'elle s'éloignait, comme à tire-d'ailes, de celle dont elle avait gagné l'absolue confiance.

Elle termina :

— Et il m'a ordonné de remplir ce petit questionnaire que voici. Vous le remplirez aussi, n'est-ce pas, et nous irons le voir toutes les deux.

— Et vous croyez qu'il nous sauvera ? demanda Jane.

— J'en suis sûre.

Elle avait recouvré toute son obscure et pourtant lumineuse certitude, et elle dit cela si fermement que la jeune fille, un instant indécise, acquiesça.

— Demain, dit-elle, à la même heure, voulez-vous ?

Elles s'embrassèrent intensément.

XXIII

Le lendemain, toutes deux, d'un pas qu'allégeaient des contingences encore muettes de bonheur soupçonné proche, prenaiént le chemin qui mène chez Bigle.

Elles ne disaient rien de peur d'effaroucher l'émotion fraîche qu'elles sentaient posée sur elles.

Elles portaient, inscrites sur un bout de papier, leurs petites âmes pantelantes au guérisseur.

Il les reçut dès qu'elles se présentèrent.

— Je vous amène une malade, dit Med.

Le regard de l'homme, calme, allait de l'une à l'autre : il les caressait de cette lu-

mière d'autorité où s'agenouille la femme.

Il prit leurs fiches, les posa devant lui, sur un bureau, l'une à côté de l'autre, comme pour les comparer, il les examina.

Elles étaient ainsi rédigées :

Nom et prénoms du sujet : Merti, Med, Rénée, Viane.

Sexe : féminin.

Age : 32 ans.

Nationalité : française.

Nationalité des parents, en remontant, si possible, à la troisième génération : père et mère français, grand'mère slave, grand-père italien, les autres français.

Lieu, date et heure de la naissance : Paris, 3 juin 1877, 1 heure du matin.

Tares physiologiques du sujet et de ses ascendants : mère morte de la poitrine.

Couleur préférée : le vert.

Le sujet est-il avide de changement, curieux — ou au contraire un être d'habitude : très curieuse.

Nom et prénoms du sujet : Duferblé Jeanne, Léopoldine, Henriette.

Sexe : féminin.

Age : 19 ans.

Nationalité : française.

Nationalité des parents, en remontant si possible, à la troisième génération : père français, mère belge, grands-parents (deux générations) belge et français.

Lieu, date et heure de la naissance : Bruxelles, 18 octobre 1890, 5 heures du soir.

Tares physiologiques du sujet et de ses ascendants : je n'en connais pas.

Le sujet est-il avide de changement, curieux — ou au contraire un être d'habitude : je me crois plutôt curieuse.

Ayant pris connaissance des fiches, Salomon Bigle observa, en souriant :

— Ces fiches n'ont pas toute la précision désirable : c'est ainsi que la rubrique des tares, qu'il est tout naturel, mesdames, que vous ignoriez, mais dont vos ascendants n'ont

pu être totalement indemnes, est à peu près négligée. Néanmoins, et grâce aux indications somme toute suffisantes que vous me donnez, je parviendrai à vous identifier tout à fait.

Tandis que l'écoutaient dévotement les deux jeunes femmes, il poursuivit :

— Il est entre vous quelque chose de commun : la curiosité. C'est à cet endroit du questionnaire que vont tout d'abord mes yeux : la réponse est capitale, car les hommes se divisent en deux catégories : les curieux et les êtres d'habitude. L'être d'habitude veut le joug : il est naturellement humble, servile. C'est de tous ses semblables que doit se composer la masse. Le curieux est un être supérieur, continuellement en puissance de devenir, ou si vous préférez, en formation : il a la faculté de s'amplifier indéfiniment, et n'a de mesure que sa curiosité. Les curieux sont l'élite véritable des hommes. Dans une société normale, ils seraient, sans bornes, les maîtres dont les

autres seraient les serviteurs. Et ceux-ci seraient heureux d'être les serviteurs de ceux-là, car telle est leur destinée. Mes idées, vous le savez, diffèrent assez de toutes celles qui, filles publiques, traînent chez tous les marchands de vins et qui s'offrent, débraillées, à la stupidité des masses. Que ceux qui sont faits pour être maîtres, le soient, totalement, sans restriction ni scrupules : tous les autres sont au service de leur magnifique destinée.

Il s'interrompit brusquement et reprit :

— Voyons, mesdames, quand voulez-vous commencer votre cure? J'ai besoin de vous avoir à ma discrétion pendant quelques semaines. Je possède aux environs de Paris, dans la vallée de Chevreuse, une petite propriété, l'Abbaye des Combes, où je traite les personnes qui ont recours à moi. Pouvez-vous y venir habiter?

Embarrassée, Med balbutia :

— C'est que... moi, oui, je peux... mais... cette jeune fille, ce n'est pas commode.

Salomon Bigle demeura indifférent.

Elles se concertèrent des yeux.

— Je voudrais tant ! supplia Jane.

— Mais votre mère s'y opposera !... C'est sûr !... Comprendrait-elle seulement quelque chose à votre état si vous le lui révéliez !

— Oh ! je ne veux pas !... Jamais !...

— Alors ?

Toutes deux regardèrent l'homme, comme pour puiser dans ses yeux une solution : mais il restait impénétrable, comme absent, très loin de ce débat.

— Tant pis, fit résolument Jane : j'irai.

— Sans qu'elle le sache !

— Oui.

— Vous êtes folle !...

Effarée de la résolution soudaine que venait de prendre la jeune fille, Med apostropha Bigle :

— Monsieur, vous ne permettrez pas cela, dites !

— Quoi ? demanda-t-il froidement.

— Mais que cette jeune fille s'échappe de chez elle, aille chez vous...

— Pourquoi?... si telle est sa volonté.

— Songez donc, monsieur, à la responsabilité...

Il lui coupa la parole :

— En comparaison d'un bonheur certain, que pèse tout ce que vous pourrez accumuler de scrupules et de préjugés.

Med demeura inerte :

— Nous sommes à vous, balbutia-t-elle.

XXVI

Ce jour-là, Briannes se donnait à lui-même, chez lui, une fête des yeux.

La nuit tombait sur le Champ-de-Mars, rétrécissant la pensée en un besoin d'intimité chaude.

Briannes, qui était à la fenêtre de son cabinet de travail, s'en écarta, illumina d'un geste la pièce aux soyeux tapis persans, où s'étalaient en désordre des dépouilles de fauves.

Et il se félicita pour la millième fois de l'heureuse ordonnance du lieu, de l'harmonieux entretien des couleurs entre elles.

Il sonna son valet de chambre.

— Ces dames sont-elles arrivées? lui demanda-t-il.

— Elles sont là, monsieur.

— Bien. Elles connaissent le programme. Dites-leur que je les attends.

L'homme disparut.

Briannes alluma une cigarette et se jeta dans un fauteuil de cuir.

Alors tout doucement, mystérieusement la porte se rouvrit : une femme apparut, blonde de chair, la chevelure fauve qu'enveloppait une gaze très légère et violette. Elle portait un ample manteau de velours d'un rouge chaud, profond, garni, au col et aux manches, d'une épaisse fourrure noire, et qu'attachait seulement sur le flanc gauche un énorme bouton de topaze.

Elle avançait, menue et ployée, à petits pas que multipliait joliment l'étroitesse exagérée du bas de la robe : elle avançait, le corps ingénieux en attitudes précieuses sous la magnificence de l'étoffe unie. Son visage,

aux yeux vagues, n'était qu'un sourire immobilisé.

Briannes se réjouissait de la voir animer de jeux délicats et rétrécis l'atmosphère de la pièce.

Puis une autre apparut, pareillement silencieuse. Celle-là portait une légère étoffe jaune, relevée d'une bordure bleue, que chaque mouvement adaptait successivement à chacune de ses formes. Elle était rousse, et elle avait les cheveux torsés et ceints d'un haut ruban bleu. Ses doigts, longs et blancs, s'amusaient dans la lumière en caresses lentes. Elle avait la même souple et fuyante démarche.

Une troisième suivait. Elle était noire de cheveux, sombre de teint, les lèvres et les yeux ardents. Elle avait tout autour de ses cheveux un ruban rouge, et sur une tunique bleue plissée où frémissait la fermeté de ses seins, un manteau vert à ramage blanc et or.

Et elle se groupèrent toutes trois, en des

attitudes différentes et prévues, tout autour de Briannes.

— Je vous aime, murmura-t-il, petits êtres inconnus que j'ai rencontrés je ne sais plus où, tantôt, dans la rue, que je ne reverrai peut-être plus jamais, je vous aime ardemment pour la richesse des étoffes dont je vous ai parées, et aussi pour votre docilité à m'avoir écouté, à avoir appris en quelques instants cette marche sauvage et triomphante qui est celle du félin en chasse et de la femme en séduction. — Que la femme est donc habile à s'assimiler tout ce qui peut l'augmenter d'une beauté nouvelle !... Merci, mes enfants, merci pour les minutes magnifiques que vous me donnez en ce moment. Et surtout ne parlez pas !... Je veux continuer de vous ignorer, ne garder de vous, quand vous serez parties, que le souvenir de ce que vous avez su me donner de bonheur et la satisfaction d'harmonies de couleurs que je ne suis pas mécontent d'avoir imaginées.

Les ayant contemplées un instant encore, il les congédia :

— Allez déposer ces étoffes où vous les avez prises : mon valet de chambre vous remettra le prix de votre générosité. Car vous fûtes généreuses de vous offrir ainsi à moi. Je ne le serai pas moins à vous en récompenser. Allez, mes enfants, allez.

Elles partirent, comme elles étaient venues.

Et la pièce demeura seule, interdite de la vision.

XXV

Sur la route trop longue à se dérouler, l'auto fuyait, éperdue. A chaque surgissement d'obstacle, la sirène rugissait, s'acharnant, rageuse, si elle n'obtenait pas satisfaction immédiate.

L'une à côté de l'autre, Med et Jane haletaient : la jeune femme du « crime » qu'il lui semblait qu'elle commettait en s'associant à la fuite de la jeune fille : celle-ci, dépossédée d'elle-même, n'appartenant plus qu'au vertige de la vitesse et de l'inconnu qui l'aspirait.

XXVI

Ce qu'on nommait l'Abbaye des Combes n'était plus qu'une ancienne ferme assez vaste, que Salomon Bigle, qui en avait respecté l'allure extérieure, avait agencée selon le meilleur confort. Elle était située au fond d'une petite vallée que traversait un ruisseau : de grandes pelouses l'entouraient, et, d'un côté, vers le couchant, s'en allaient montant sur la colline ; et de l'herbe où s'isolaient leurs troncs espacés, se dressaient des pins, qu'on aurait dit de bons géants tutélaires.

Derrière la maison, il y avait un petit

jardin à la française ; un bassin, avec au milieu un groupe de petits amours vétustes, des bouquets d'ifs aux formes géométriques, au fond quatre degrés de marbre et une terrasse fermée de tilleuls taillés, qui, respectueux, faisaient le cercle autour d'une petite Diane, immobilisée en une éternelle attitude de grâce et de défi.

Et ils étaient, cette eau dormante, ces marbres patinés, ces arbres docilement taillés, comme en l'attente muette d'un surgissement du passé défunt.

Mais par derrière cela, c'était différent d'aspect : il s'étendait des prés, et puis des bois, et puis des landes de bruyères. Si bien qu'en ce petit coin, en un espace restreint, chacun trouvait un paysage selon son goût, et où se reflétait son âme.

Mais partout reposait une épaisse solitude.

C'est en ce lieu, très à l'écart, que Bigle traitait ses malades. Il jugeait nécessaire de les éloigner tout d'abord de leurs habitudes,

de lieux fertiles pour eux en associations d'idées : il les transplantait. Là le recueillement leur était facile, où ils se reployaient pour pénétrer en eux-mêmes sous l'habile direction du maître. Lui qui, grâce aux quelques données fournies par les malades eux-mêmes et à sa très puissante perspicacité, savait, à leur entrée à l'abbaye, « qui » ils étaient, s'évertuait patiemment à les mettre en face d'eux-mêmes. Car Bigle n'imposait pas de principes de vie : il avait seulement une méthode de révélation. L'être s'étant trouvé, il l'abandonnait à lui-même, quel qu'il fût. « Je ne suis qu'une pierre de touche », disait-il.

XXVII

Au moment où Med et Jane pénétrèrent en l'Abbaye des Combes, quelques sujets y opéraient leur cure.

Ils étaient au nombre de six.

Le premier, d'une essence supérieure, avait atteint à la suprême plénitude de l'être.

Et il parlait ainsi :

— Je marchais dans la vie en des alternatives de foi et de doute. Je marchais pitoyablement, comme un bancal. Mes yeux étaient tournés vers les ténèbres extérieures, aussi ne voyais-je point le soleil resplendissant que je portais en moi. Il a fallu qu'on me prît par la main, et qu'on me fît

descendre dans l'abîme de lumière où je suis aujourd'hui. Écoutez bien, vous qui peut-être, et sans vous en douter, êtes pareils à moi : je suis comme une cathédrale ; la volonté en est l'architecture, la sensibilité les cierges, et aussi la lumière dans les vitraux. Or là est la difficulté, que ceci ne tue point cela, que le lierre ne se développe pas aux dépens du chêne : ne pas dépendre des événements, ériger comme un marbre sa volonté, sans tuer la sensibilité !... Et c'est cet équilibre obtenu par une hygiène morale attentive, qui est ma joie de vivre !

« Et c'est pourquoi je vous dis, à vous tous qui n'entendez pas, parce que vos yeux sont dirigés vers les ténèbres du jour : l'amour n'est total que par la possession : je me possède !

« Je haletais après le bonheur d'être : je suis. »

Il y avait, à côté de cet homme, un jeune garçon de vingt-huit ans, qui avait longtemps erré comme un aveugle parmi la vie : il

s'était cru d'abord un être de volonté et il avait, en cet esprit, engagé de tumultueuses affaires où il avait laissé beaucoup d'argent et le très peu d'énergie qu'il possédait en réalité : ensuite il s'était cru une faculté de penser démesurément profonde et il avait fait quelques ouvrages inutiles. Bref il avait tour à tour exercé toutes ses forces, hormis celle qu'il possédât réellement puissante : la sensibilité.

Et c'était en cette abbaye des Combes, dans le petit jardin à la française que vêtait chaque soir d'un charme tendre l'arrivée de la nuit, qu'il s'était tout simplement éclos.

On le nommait Jacques Ardieu.

Un prêtre, meurtri par le doute, s'était aussi réfugié à l'abbaye : il y avait douloureusement assisté aux derniers spasmes de sa foi : car il était un cerveau aride et méthodique, qu'avaient fleuri, comme une floraison parasite, de jolies croyances peu à peu desséchées par l'âge. Il vivait enfin heureux par les mathématiques.

Les trois autres habitants étaient, quoique de qualité différente, des êtres inférieurs.

Le premier de ceux-là était un vase vide que Bigle avait orné d'une fleur artificielle.

Il avait, pensait-il, découvert la pierre philosophale : Bigle, le voyant sans ressources, lui avait suggéré cette idée, cet idéal. Il l'avait doté de folie.

Il allait par la vallée, tout le long du ruisseau, expliquant à ceux qu'il rencontrait, et à défaut d'hommes, aux animaux, aux arbres, à l'herbe, au vide, le secret de la pierre philosophale qu'il avait découverte pas bien loin de là, au pied d'un saule.

Si l'on souriait, il souriait aussi, car il ne se fâchait pas qu'on ne le crût point, et il disait qu'il était heureux de posséder la pierre, et que ce bonheur-là lui suffisait.

Et il avait en effet le bonheur.

Le second, qui avait hérité d'une fortune considérable, dont il ne s'était jamais servi, et qu'il ne songeait qu'à accroître stupidement, d'instinct, était arrivé à l'abbaye dans

un état de sombre neurasthénie. Bigle avait tout de suite reconnu que ce « surclassé » appartenait à la catégorie des serviles. Il l'en convainquit rapidement, lui infligea des habitudes parmi lesquelles, comme en un petit jardin bien clos, il se mit à vivre gentiment. Et Bigle lui imposait ainsi des tâches journalières, comme de bêcher le potager, et il lui donnait, en échange de son travail, quelque rétribution. Et un jour il lui rappela à brûle-pourpoint qu'il était riche, énormément riche : et le front de l'homme s'assombrit. Et Bigle le libéra de ce qui n'était pas pour lui : il le fit, en faveur de gens qu'il savait être faits pour avoir de l'argent, renoncer à sa fortune.

Dès lors cet homme vécut, heureux de sa médiocrité.

Il avait trouvé le bonheur dans l'humilité.

Il vidait les pots de chambre.

— Et ainsi, disait Bigle, il y a un grand nombre d'êtres — ils sont la majorité — qui s'imaginent, grisés par des mots et des pré-

jugés, être les égaux des autres. Mais vous n'empêcherez pas qu'il n'y ait les humbles et les orgueilleux, les curieux et les êtres d'habitude. Et si tous se connaissaient, chacun serait en sa place, mais il faudrait déplacer à peu près tout le monde.

Le troisième enfin ne sortait pas d'une petite pièce ténébreuse où l'avait relégué Bigle. On le trouvait là, tout le jour, et la nuit aussi, étendu par terre. Il ne disait rien, et suçait de temps à autre l'extrémité d'un tuyau. Il vivait d'opium. A cet être incapable, déchu, Salomon Bigle ne pouvait donner que la mort ou l'illusion. Il avait préféré le mener à la mort par l'illusion.

L'opium, la morphine, le haschisch, c'était ce que réservait habituellement Salomon Bigle à l'usage des pauvres infortunés dont la personnalité trop éteinte ne pouvait s'affirmer d'elle-même.

Parmi ceux-là, pénétrèrent, assoiffées d'inconnus soulagements, Med et Jane.

XXVIII

Le premier soin de Salomon Bigle fut de séparer les deux femmes. Il entendait les isoler aussi absolument que possible, les mettre à l'abri de tout accident extérieur.

Le lendemain de leur arrivée à l'Abbaye des Combes, il pria Med de vouloir bien l'accompagner dans la campagne.

Il faisait une matinée terne, l'herbe était lourde de rosée.

— Déchaussez-vous ! dit-il brusquement.

Elle le regarda ahurie, et, pensant qu'il plaisantait, elle sourit.

— Déchaussez-vous ! répéta-t-il. Rien ne dispose mieux à un nouvel état d'esprit,

vierge de tous souvenirs, qu'un brusque changement dans quelqu'une des habitudes les plus vulgaires. Quand vous marcherez, déchaussée, dans l'herbe, vous ne serez déjà plus tout à fait la même femme, et votre intelligence sera plus apte à de nouveaux points de vue.

Med, puisqu'il l'exigeait, retira ses chaussures.

— Nous allons, poursuivit-il, si vous le voulez bien, nous entretenir d'une personne que vous ignorez et qui vous touche pourtant d'aussi près que possible. Il s'agit d'une femme dont l'intelligence directrice est peut-être médiocre — ce dont elle n'a qu'à se féliciter, car, possédant l'un des plus heureux thèmes astrals qu'on puisse trouver, elle est destinée à ne lutter contre rien.

Il lui remit une feuille qu'elle parcourut des yeux :

Thème astral et commentaires.

n° 76. — (Madame M. M.)

C'était. en quelques lignes et signes, l'établissement des conjonctions d'astres qui avaient présidé à la naissance de Med.

Salomon Bigle poursuivait cependant :

— Jusqu'à ce jour la personne dont nous nous entretenons s'est maladroitement raidie contre les événements qui, tous, lui étaient favorables, et, par peur d'eux, elle s'est gardée d'ouvrir à tous les vents sa sensibilité.

Il s'arrêta :

— Regardez donc, dit-il à la jeune femme, cette fleur que taquine une abeille. Se soucie-t-elle d'autre chose que de jouir d'être ainsi déflorée.

— Je ne vous entends qu'à peine, murmura Med:

— Le flot n'avance sur le sable que progressivement, ce qui ne l'empêche pas de se l'approprier en fin.

Sa voix était impérative et douce. Med l'écoutait avec humilité.

— Alors, vous disiez?

— Qu'un être comme vous n'a pas le

temps ni le besoin d'agir; *qu'il doit être agi.*

— Par quoi ?

— Par tout : par ce gazon dont la caresse vous est humide aux pieds, par ce souffle qui inquiète votre chevelure, par ce cri lointain d'oiseau, par tout cela qui n'existe que pour vous et pour vos semblables, par tout cela et par mille autre choses encore que je n'imagine pas et que vous me direz dans quelques jours.

— Qui suis-je donc ? interrogea Med.

— Une sensibilité. Un abîme d'émotions est en vous, mais cet abîme la vie l'avait recouvert, l'avait comblé d'immondices.

— Oh! je vous en prie, supplia-t-elle tout d'un coup atterrée, ne me trompez pas. Je me suis si souvent défendue d'abandons... pareils à ceux dont vous me parlez!

— Révolte d'une éducation stupide, prononça Bigle. Vous vous débattez contre la vie! Mais ce sont les derniers sursauts de l'erreur, car ici vous êtes à moi et vous serez vous.

Il la regardait : et ses yeux pénétraient en elle victorieusement..

— Serait-ce donc cela la vie, dit-elle. Ne se refuser à rien.

— A rien.

Elle sentait une joie immense l'envahir.

— Oh ! ne me trompez pas, répétait-elle, ne me trompez pas.

Il lui disait des paroles dont elle ne percevait plus que le rythme harmonieux.

— Il n'y a de morales que celles individuelles : et la morale d'un être est l'épanouissement de cet être. Libérez-vous, vous qui aspirez à la vie, libérez-vous de toutes les entraves dont on empêchait votre vol. Vivez !

Ils s'arrêtèrent tous les deux, surpris par un homme qui venait à eux.

Il souriait.

— Bonjour, monsieur, bonjour, madame. Savez-vous ce que j'ai dans la main ? Non ?

Il se mit à rire.

— La pierre philosophale. Avec elle je

fais ce que je veux ! Ha ! ha ! ça vous étonne. Je l'ai trouvée là-bas au pied d'un saule.

Med, gênée, regardait Bigle.

— Un fou, dit-elle.

Mais lui, d'un geste amical ayant congédié l'homme :

— Un fou ! s'étonna-t-il. Qu'est-ce que cela ?

XXIX

Tout près d'une fenêtre, par où pénétrait la splendeur du soir, Salomon Bigle était à côté de Jane.

Il tourmentait entre ses doigts la feuille où la jeune fille *s'était inscrite*.

— Vous m'avez promis le bonheur! disait-elle. Et voilà deux jours que je suis ici. Et j'attends.

Et ses yeux gris où couraient des réseaux verts s'ouvraient comme pour l'accueil de la révélation qu'elle s'imaginait devoir éclater en coup de foudre.

— En effet, je vous ai promis le bonheur,

et ce bonheur sera magnifique. Mais les voies qui y mènent sont laborieuses.

Il lui dit :

— Votre fiche porte, en toutes lettres, quelque chose... que je ne puis vous cacher, et qui...

Il brusqua :

— Vous ne vous appartenez pas.

Déconcertée, elle le regardait.

— Vous n'existerez que par un élément qui vous est étranger. J'ignore lequel. Vous serez aspirée en lui, totalement. Tenez, voyez plutôt la rosée que cette heure répand sur les pelouses : demain le soleil la boira ; elle est faite pour être bue par le soleil.

— Oh ! monsieur, puissiez-vous dire vrai ! J'éprouve en effet parfois comme un besoin d'anéantissement ! Mais comment avez-vous deviné ?...

Il secoua la tête :

— Je n'ai rien deviné. J'ai lu tout simplement le petit papier que vous m'avez donné.

à l'aide duquel j'ai pu établir votre thème astral que voici.

Il le lui remit, ainsi qu'il avait fait avec Med.

Thème astral et commentaires.

n° 77. — (Mlle. J. D.)

Mais il était, celui-là, tout différent de celui de la jeune femme, les astres, lors de la naissance de Jane, n'étant pas situés dans les mêmes positions.

Elle lut la fiche, secoua la tête.

Alors, brusquement Bigle lui demanda :

— Ne vous souvient-il pas, dans votre passé, d'un jour où il vous sembla que vous étiez heureuse ?

Elle réfléchit un instant, et fit signe que non. Mais elle se reprit aussitôt :

— Si, peut-être, une fois !

Elle rougit :

— Mais c'est si bête... que vraiment...

— Dites, dites toujours !

— C'était une fois — quand j'étais au

couvent... — Ma mère était malade, gravement malade. Alors, pour la sauver, les sœurs m'avaient dit d'imaginer quelque pénitence. Et tous les soirs, dans ma chambre, avant de me coucher, je restais des heures à genoux, sans être appuyée, et je priais la sainte Vierge... Et je finissais toujours par pleurer, par pleurer de joie, de me faire ainsi mal, pour ma mère, au pied de la Vierge.

Les yeux baissés, elle bredouilla :

— C'est vraiment bête, ce que je vous dis là : ça ne rime à rien.

Salomon Bigle, une lueur de satisfaction dans les yeux, regardait obstinément le vide. Il parlait cependant :

— Et si je vous disais de prier de nouveau la vierge ainsi, chaque jour, plusieurs fois par jour?

Jane eut un geste de protestation :

— Oh! maintenant je ne pourrais plus!

— Pourquoi?

— Parce que, dame, depuis ce temps-là, j'ai vécu.

Salomon Bigle sourit :

— Depuis ce temps-là vous avez cessé de vivre !

Et il ajouta d'une voix brusquement sévère :

— Depuis ce temps-là vous êtes descendue en un tombeau, d'où ma voix veut vous sortir.

Priez la Vierge, ainsi ! Maintenant !

Je vous y engage.

Elle fit la moue et protesta de toute sa physionomie.

Il répéta, les yeux tout droit dans les siens, lentement :

— Je vous y engage.

Alors les paupières de la jeune fille, comme si ses yeux eussent été inquiétés par une lumière trop vive, battirent : elle eut une absorption rapide de salive et elle poussa un soupir de résignation :

— J'essaierai du moins, murmura-t-elle.

A ce moment on frappa à la porte : c'était l'Humble, comme on l'appelait — l'homme

aux pots de chambre — qui venait faire le lit.

Tout en se livrant à sa besogne familière, il faisait part de ses pensées :

— Quelle belle journée il a fait aujourd'hui, disait-il. Mais j'ai bien peur que demain nous n'ayons de l'eau. Le couchant est mauvais. — Faudra pas que j'oublie de rentrer les fauteuils d'osier.

XXX

— Gardez-vous de la dissipation ! disait Bigle à Med. Concentrez-vous tout entière sur chaque chose.

Elle suivait méthodiquement l'enseignement du maître. Et elle s'étonnait de voir comme est riche en occasions d'émotions tout ce qui, au premier abord négligeable, nous entoure. Les choses sur quoi s'arrêtait sa sensibilité, s'offraient à elle sous des aspects différents et multiples, qu'elle se plaisait à découvrir.

Elle comprit qu'elle avait jusqu'alors vécu *à côté :* il y a des gens qui voient, mais qui

ne regardent pas, et qui ont cependant des yeux pour regarder. Ainsi Med avait tout effleuré de sa sensibilité close, jamais encore épanouie, jamais posée.

Salomon Bigle lui dit un jour :

— Vous avez découvert votre sensibilité, vous l'avez ensuite appliquée et il en est résulté des émotions dont vous ne vous soupçonniez pas capable, et maintenant — troisième étape — va commencer la culture de vos émotions. En cette voie ouverte, vous pouvez, vous devez aller très loin.

Sa reconnaissance pour Bigle était telle qu'elle eût voulu la lui manifester d'éclatante manière. Et il lui semblait qu'il en était une, meilleure que toute autre, et qu'elle était parfois sur le point de saisir, et qui lui échappait régulièrement. C'était comme un besoin trouble et impérieux d'abandon, brusquement suivi d'une reprise et d'un désenchantement. Elle l'aurait voulu à la fois plus près et plus loin d'elle, et elle s'en voulait, sans comprendre pourquoi, du respect

dont elle l'enveloppait et qui le protégeait d'accessions que soupçonnait, sans les concevoir, son esprit désorienté.

Et à mesure qu'elle avançait dans la culture de ses émotions, elle voyait se réduire leurs objets, jusqu'à bientôt, groupées en une sorte de vol dru, ne plus émaner que d'un seul, toujours le même, *lui*.

XXXI

Vers ce temps là, l'*Homme qui se possède* quitta l'abbaye des Combes. Il s'en allait, né à la vie, glorieux d'être. Il se trouvait à la tète d'une importante industrie qu'il tenait de son père et qu'il avait, par mollesse, laissé péricliter. Il y retournait, en pleine santé morale, avec la volonté d'être ce qu'il n'avait jamais été. Les perspectives de luttes — qui le décourageaient autrefois — s'offraient maintenant à lui, en une atmosphère nouvelle de séduction. La vie de lutte l'aspirait.

Or, il partit un soir, dans la magnificence

du crépuscule. Et lui qui, maintenant fier, dans l'orgueil de sa joie, ignorait l'humilité d'un remerciement, prit la main de Bigle et lui dit : « Je vous laisse la fierté de m'avoir fait. »

La parole était haute, elle ne tombait ni ne s'élevait : elle alla à Bigle, qui la recueillit comme la meilleure expression de l'homme dont il était le révélateur.

XXXII

Or, parmi toutes ces énergies en labeur, parmi tous ces êtres en volonté d'être, il était une créature qui demeurait chétive et ne paraissait pas devoir s'améliorer.

Jane avait d'abord trouvé un grand charme à la solitude. Elle s'était, non sans ivresse, recueillie. Et puis ce recueillement, que sollicitait la nature du lieu, l'avait lassée. Ce reploiement constant sur elle-même commençait de la fatiguer : il lui fallait, à elle, elle le sentait bien, se dissiper, s'extérioriser : elle ne se suffisait pas à elle-même et ne pouvait absorber la richesse de sentiments dont elle était capable.

— Vous avez besoin d'un élément étranger, lui avait dit Bigle, et vous serez aspirée en lui.

Et elle avait essayé, sur l'indication du maître, de s'abîmer en la foi. Les premières tentatives échouèrent : elle ne parvint pas à se retrouver en l'état qu'elle avait connu, quand, enfant, elle s'anéantissait en la Vierge.

Alors il lui composa une petite bibliothèque d'ouvrages qu'il jugeait propres à la préparer : c'étaient, pour la plupart, les œuvres de mystiques.

Il lui enseigna aussi, tout près de l'Abbaye, une petite chapelle abandonnée, et lui recommanda d'aller, à heure fixe, y prier.

Et un jour qu'ils étaient assis tous les deux, derrière la maison, sur un banc de pierre, près du petit bassin d'eau dormante, il lui dit :

— Jane, il faut que je vous dise une chose que je ne dois plus garder pour moi, car l'heure est venue que vous la sachiez,

Le jour déclinait : le ciel était vert der-

rière les masses noires des arbres. Il y avait, dans le silence, un petit oiseau invisible, dont on percevait seulement le vol, et qui allait perpétuellement d'un if au bassin, et du bassin sur l'if.

— Autrefois, disait Salomon Bigle, il m'advint de connaître une religieuse, qui est morte maintenant. Nous étions très liés, car j'aimais ses entretiens, qui étaient, comme toute sa personne, d'une magnifique sérénité. Un jour, en une fin de jour comme celle-ci, dans le jardin du couvent où elle vivait, comme nous étions assis l'un près de l'autre, elle me dit : « Je n'en ai plus pour longtemps à vivre. » — Ces paroles me troublèrent profondément, car je savais que la sœur ne se trompait jamais, et qu'elle voyait l'avenir mieux que nous le présent. Elle me dit aussi : « Vous, vous connaîtrez beaucoup de gens, et de toutes sortes, mais parmi ceux-là vous connaîtrez une femme dont je vous veux parler, pour que vous y preniez bien garde. Elle sera l'élue de Dieu ;

et elle en aura une grande joie. Et vous la connaîtrez à ceci : le jour où vous la rencontrerez, sera, heure pour heure, le 918e après ma mort. » — Cette religieuse mourut six mois après : exactement 918 jours après cet événement, deux femmes entrèrent dans mon cabinet, à Paris. Vous étiez l'une des deux.

— Moi ! murmura tout doucement la jeune fille.

Elle se leva :

— J'ai peur, dit-elle. Rentrons.

Quand il l'eût accompagnée jusque dans sa chambre, où il la laissa seule, Salomon Bigle regagna la sienne. Il songea quelques instants devant la fenêtre ouverte. Les chouettes commençaient de s'appeler dans le parc.

Et la nuit l'entendit qui se parlait ainsi :

— Il n'y a pas de voies interdites pour mener au bonheur, même le mensonge. Et tous les mensonges sont augustes qui ont donné du bonheur aux hommes !... Et puis

d'ailleurs rien n'est vrai, puisque rien n'est absolu !

Dans sa chambre, Jane, agenouillée, pleurait : la révélation que venait de lui faire Salomon Bigle, en un lieu soigneusement choisi, en une heure qu'il avait voulue délicate de lumière et troublée du parfum de l'herbe qui s'endort, avait profondément ému la jeune fille.

— L'élue de Dieu ! murmura-t-elle. Je suis cette femme !

XXXIII

Cependant Salomon Bigle poursuivait attentivement l'éducation de Med.

Peu à peu il s'insinuait en elle, et il ne s'apercevait pas que c'était avec une joie frémissante qui n'était pas la joie professionnelle qu'il avait coutume d'éprouver à chaque nouveau succès de sa méthode. Il pénétrait dans l'intimité de cette femme comme en un jardin abrité du soleil, comme en un de ces lieux étranges que l'on n'a jamais vus et qu'il semble bien pourtant que l'on reconnaît.

Il y a ainsi de petites portions de vie

qu'on a déjà possédées en des temps révolus sans doute, dont on a perdu le souvenir et qui vous réapparaissent en une seconde de lucidité bizarre, à moins que ne les ayant tout simplement devancés dans le silence de l'imagination, il semble, en les vivant, qu'on les revive.

Ainsi, parfois, Bigle recueillait des gestes, des paroles de Med, qu'il était tout surpris de reconnaître : et il s'abandonnait délicieusement au charme d'être quelque chose qu'emporte une destinée.

— Dans le silence et l'obscurité des volets clos, lui disait-il, d'une voix qu'il écoutait lui-même avec effarement, votre sensibilité sommeillait, et vous cherchiez tout autour de la maison l'hôte qui manquait à votre vie et qui était cette sensibilité. Et le soleil du midi flambe sur la plaine : ouvrez toutes grandes vos persiennes et jouissez de la lumière qui entrera.

Med l'écoutait lui dire ces choses en une sorte d'ahurissement délicieux.

XXXIV

Il se réveilla brusquement de cette volupté imprévue où il s'assoupissait.

C'était un jour qu'il était allé se promener avec Med du côté des pins. Ce jour-là, la jeune femme, dont la chair parfumée de soleil était plus glorieuse, plus tentante que jamais, s'était, par son inertie même à ne pas fuir sa présence, offerte.

Salomon Bigle, de retour dans sa chambre. la tête lourde de l'affolante passion, les mains moites de fièvre, eut une crise violente :

— Malheureux que je suis ! Quelle honte !

Il se cabra brutalement.

— Salomon Bigle! que faisais-tu là!... Toi!

Un sourire de mépris lui plissa les lèvres,

Il prit dans sa bibliothèque un manuscrit qu'il jeta sur sa table, et s'assit devant. Sur la chemise de ce manuscrit il y avait ce titre : « Le Triomphant. »

C'était là, en quelques pages, toute la vie, toute la doctrine de Salomon Bigle, et aussi toute sa force mystérieuse.

— Quelle étrange chose, sourit pitoyablement l'homme, qu'ainsi arrivé au port, on ne soit point à l'abri de la tempête. — Quelle puissance a la chair d'une femme!

Il ouvrit le manuscrit et en lut quelques pages.

Il pensa :

« Quelques hommes connaîtront peut-être, un jour, cette œuvre, quelques-uns peut-être même la comprendront : mais il y aura peu d'élus. »

Il se leva, et, débarrassé de la tentation, le front illuminé d'une sécurité rayonnante, il dit :

— Que je suis grand !

XXXV

— Monsieur Salomon Bigle! dit la jeune femme.

Elle souriait, en disant cela, elle souriait de toute la clarté de ses lèvres.

— Qu'y a-t-il, madame?

— Des choses!

Elle jeta cela évasivement et fit la moue. Elle cueillit une feuille dont elle se mit à mâcher la tige.

Il lui demanda :

— Quelles choses?

Med ne répondit pas. Mais il passa par tout son corps qu'elle ne corsetait plus et qui, ainsi désentravé, jouait librement sous

une chemisette, comme une ardeur de conquête.

Salomon Bigle la regarda et il sentit bien quelque chose qui lui étreignait les muscles, le désir inavoué mais violent de sentir sous ses doigts la souplesse de la taille.

Med s'était rapprochée de lui. Mais au lieu du petit air de défi qu'il y avait dans ses yeux, s'y répandit comme une immense clameur de détresse et de supplication. Elle hoquetait :

— Monsieur Bigle! Monsieur Bigle!... Je vous aime!

Effondrée à ses pieds, elle y sanglotait éperdûment.

— Madame! Madame! s'écria-t-il.

Et pour l'aider à se relever il dut la sentir dans ses bras, qui ployait, il la tenait, éperdue, toute à lui. Mais sa volonté, surgissant brusquement, dissipa l'ivresse où il sombrait.

— Le Triomphant! murmurait-il. Je suis le Triomphant!

Et alors il lui dit :

— Med, ma petite Med, écoutez-moi. Il ne vous est pas permis de m'aimer, il ne t'est pas permis de m'aimer, tu comprends bien. Tu n'accéderas jamais à moi, petite chose charmante, à qui j'ai révélé que tu n'étais qu'une très merveilleuse sensibilité. C'est que je suis, moi, d'autre qualité, d'autre essence que toi. Tu comprends? Non, tu ne peux pas comprendre, mais crois-moi.

Elle sanglotait, inerte, toute contre lui. Elle fit un imperceptible effort pour s'en dégager.

— Au reste, poursuivait Bigle, tu crois m'aimer, mais tu ne m'aimes pas : c'est un malentendu, comme il en abonde dans la vie d'aventure et désordonnée des hommes.

Sa voix, qui était douce, devint grave :

— Mais écoute bien, Med, ce que je vais te dire. L'heure est venue de ton épanouissement. Et celui en qui tu t'épanouiras n'est pas moi, mais il est ici.

Il sembla qu'à ces mots elle se réveillait

d'une torpeur obscure et ses yeux gros de larmes s'ouvrirent sur une interrogation muette.

— Venez, lui dit-il.

Il l'emmena dans son cabinet de travail, la fit asseoir devant son bureau et lui mit sous les yeux sa fiche. Puis il en alla prendre une autre dans un tiroir et la plaça tout à côté de la première.

Elle était ainsi rédigée :

Fiche n° 68.

Nom et prénoms du sujet : Ardieu, André, Paul, Jacques.

Sexe : masculin.

Age : 32 ans.

Nationalité : Français,

Nationalité des parents, remontant, si possible, à la troisième génération : père et mère français, grands-parents idem.

Lieu, date, et heure de la naissance : Paris, 2 juin 1877, minuit.

Tares physiologiques du sujet et de ses ascendants : mère et grands-parents du côté de la mère morts de la poitrine.

Couleur préférée : le vert.

Le sujet est-il avide de changement, curieux — ou au contraire un être d'habitude : très curieux.

Suivait le thème astral correspondant à la fiche n° 68.

Comme elle ne comprenait pas, Med demanda :

— Alors ?

— Rien ne vous frappe dans le rapprochement de ces deux fiches.

— Non.

— Cela tient à ce que vous êtes profondément troublée, Med, et que vous n'avez pas l'esprit derrière les yeux, sans quoi vous n'auriez pas manqué de remarquer du premier coup qu'elles sont à peu près semblables.

— C'est vrai, fit-elle étonnée.

— Hé bien ! cette fiche et ce thème astral

que je vous montre et qui sont pareils aux vôtres sont ceux d'un homme qui est ici en ce moment. C'est votre « correspondant. »

— Je ne comprends pas du tout.

— Sa fiche, n'est-ce pas, correspond précisément à la vôtre, ce qui indique que cet homme que vous ne connaissez pas est celui que vous cherchez confusément. Vous suivez? Evidemment, c'est étrange, ça déconcerte, *ça n'a pas cours* : c'est ma théorie des correspondances. Elle est, vous le soupçonnez bien, énorme de conséquences. Le jour où elle sera répandue, c'est sur le papier qu'on apprendra, en moins d'une minute, à se connaître, qu'on se choisira. Lorsque la science de la divination des caractères par mon moyen sera vulgarisée et qu'on en aura la clef, les êtres en sympathie se rapprocheront à coup sûr, d'un bout du monde à l'autre : il n'y aura plus d'erreur possible. Et par l'imagination vous pouvez dès maintenant concevoir une époque où la jeune fille, voulant un homme, se rendra

dans une sorte d'établissement public où se trouveront classées toutes les fiches des citoyens. Elle en cherchera une pareille à la sienne ou s'en approchant de très près : ce sera celle de l'homme né pour elle et pour qui elle est née.

Med, la figure encore tout endolorie de sanglots, riait maintenant et les larmes, arrêtées dans ses yeux, y brillaient malicieusement :

— C'est admirable, dit-elle.

Mais une femme ne s'intéresse jamais bien longtemps à ce qui ne la concerne pas personnellement :

— Et... « mon correspondant »? demanda-t-elle. Je voudrais bien le voir.

XXXVI

Ils se connurent, ce soir-là, dans le cabinet de Salomon Bigle. La première impression qu'il fit à Med fut à peu près nulle, c'est-à-dire déplorable, et cela tenait à ce que la jeune femme était prévenue contre lui : un amour imposé, en quelque sorte mathématique, fatal, lui répugnait. Ça manquait de fantaisie, d'élégance. Par contre l'aventure était originale.

— Décidément non, pensa Med, il ne me plaît pas. Quelle drôle d'idée a M. Bigle de vouloir me l'imposer! Et puis il a déjà du ventre et j'ai horreur de çà.

Et elle ne put, à ce moment, s'empêcher de rire.

Il lui en demanda la raison.

— Çà, par exemple, je ne vous le dirai jamais!

Elle s'étonnait de s'amuser énormément.

Or, quand ils se furent entretenus pendant une heure, Med avait complètement oublié que c'était « son correspondant », pour s'apercevoir qu'il n'était pas, somme toute, désagréable.

Ils se revirent le lendemain, et passèrent la journée ensemble.

Salomon Bigle fit en sorte que dès lors ils se fréquentassent assidûment. Il pensait :

— La *nécessité* fera le reste.

XXXVII

Elle le fit en effet, petit à petit.

Ils s'amusaient tous les deux à se renvoyer, comme un écho, leurs mutuelles pensées, leurs communes sensations, à « se prévoir. »

Et tout d'un coup leurs relations, qui n'étaient, en somme, jusqu'ici qu'un jeu, devinrent graves.

La chair entrait en œuvre, et c'est elle qui, comme toujours, allait précipiter le rapprochement.

Chaque jour ils allaient, aux heures extrêmes de la journée, s'asseoir au flanc

d'un vallon boisé d'où la vue s'épanouissait au large.

Et lui disait :

— Sentez-vous que vous pénètre la vie ! Ah ! Med, mon âme n'est plus, auprès de vous, qu'un éblouissement !

Elle répondait :

— Je vis en une sorte d'ivresse, et je ne soupçonnais pas hier qu'on pût vivre ainsi !

XXXVIII

Jane Duferblé vivait maintenant à l'écart. On ne l'apercevait plus que rarement, toujours en fuite. Elle évitait qu'on la rencontrât.

Ses allures devenaient étranges, déréglées. Son aspect physique avait même changé : elle avait maigri, ses joues s'étaient creusées, il n'existait plus d'elle que deux yeux qui, à de certains moments, semblaient brûler comme des flammes immobiles de cierges.

Elle se dématérialisait.

C'était la première étape du mysticisme où elle sombrait : la dissociation de l'âme et du corps.

Med, qu'apeurait maintenant son amie, s'ouvrit de ses appréhensions à Bigle.

— Il est permis de l'envier, lui répondit-il; il serait sot de la plaindre. Bientôt cette femme, dont le corps inutile peu à peu se consume, ne sera plus qu'un brasier d'amour. Elle exaspère en ce moment sa faculté d'aimer sur un être qui ne trahira jamais son amour, ni ne sera jamais inférieur à lui, car il se modifiera selon lui et sera toujours identique à lui, étant irréel comme lui : son Jésus. Et le bonheur que possédera cette fille est le plus intense que puisse posséder une créature : il sera fait d'une aspiration permanente vers l'Infini. Il n'aura point de bornes, comme son objet. Et bientôt Jane Duferblé connaîtra l'anéantissement en des abîmes d'amour : l'extase. Enviez-la, mais ne la plaignez pas.

XXXIX

Or, un soir, Med et Jacques Ardieu s'étaient attardés plus tard que de coutume sur le flanc de la colline. Salomon Bigle les accompagnait. Il les contemplait, dans la joie du succès : il les regardait vivre les heures de félicité qu'ils lui devaient.

Mais eux n'avaient pas de temps pour la reconnaissance : et leur félicité était si égoïstement magnifique qu'ils s'isolaient en elle.

Et ils s'étaient assis, l'un tout près de l'autre, et ils ne pensaient même plus qu'il était là.

Ils demeurèrent ainsi longtemps, bien que

la nuit tombât. Ils ne se levaient pas, car ils sentaient, l'un et l'autre, qu'il leur restait à échanger des paroles inconnues et graves qui ne leur venaient point aux lèvres.

Un peu à l'écart, Salomon Bigle les regardait.

Le soleil avait disparu depuis déjà quelque temps derrière la ligne lointaine de l'horizon. A son tapage lumineux avait succédé cette sérénité glorieuse qui est comme sa suivante assidue et qui semble célébrer son sommeil d'un cantique ultime, issu d'au delà tout. Une très légère brise, légère comme une conscience de femme, caressa les hautes herbes et les chardons mauves qu'alourdissait le sommeil amoureux des bourdons posés dessus.

Jacques Ardieu regarda Med que parait de mystère l'obscurité naissante : il lui prit la main.

C'était la première fois qu'en une minute d'émotion ils alliaient quelque chose de leur chair impatientée.

— Voici que l'heure est venue, prononça-t-il : la reconnaissez-vous?

La femme haleta : de grosses larmes brusquement lui jaillirent des yeux.

Jacques Ardieu murmurait les paroles qu'elle attendait.

— J'ai vécu toute ma vie dans l'attente de cette éclosion.

Elle balbutia, les lèvres fripées par un sanglot :

— Qui aurait jamais cru cela !

Mais lui prononça simplement cette parole magnifique :

— Je t'attendais.

XL

Soudain Med fit un cri.

Devant elle et Jacques, mais leur tournant le dos, les bras écartés, comme pour les dissimuler ou les défendre, Salomon Bigle s'était dressé.

— Quoi ! fit Jacques Ardieu effaré.

— Là! Derrière! Quelqu'un !

Med s'était levée brusquement d'entre l'étreinte de son amant. Salomon Bigle de la main désignait un massif obscur. Une minute de silence et d'angoisse s'écoula.

Puis, résolument, les deux hommes marchèrent vers l'obscurité mystérieuse. Ils battirent le massif, mais en vain.

— Personne! fit Jacques. Vous vous êtes trompé : quelque animal sans doute qui sera parti.

— Non, je vous dis que quelqu'un était là, nous épiait! Un homme vêtu de gris. Je l'ai vu.

— Un homme en gris, répéta Med machinalement.

Jacques, déjà repossédé par sa passion, s'écria :

— Et puis après! La belle affaire! Quand il y aurait eu quelqu'un là!

Mais la jeune femme, qui défaillait maintenant, lui faisait signe de se taire, de ne pas parler ainsi :

— J'ai peur! J'ai peur de choses terribles qui pèsent sur nous.

— Tu plaisantes!

— Tais-toi! tais-toi! Cet homme, cet homme en gris, dont parle M. Salomon Bigle, je le connais : je l'ai déjà vu hier. Il rôdait autour de l'Abbaye. — Je vous le répète : j'ai le pressentiment d'un malheur.

Elle était si troublée, si tremblante, que Bigle se joignit à Jacques pour la calmer.

— J'ai dû me tromper, lui disait Salomon. Il n'y avait personne, je m'en rends bien compte maintenant.

Mais tandis que ses lèvres s'agitaient, souriantes, tout au fond de lui remuaient de sombres inquiétudes. Il savait en effet que les femmes en amour ont un sens que n'ont point les hommes, un sens qui est alors d'une extrême subtilité, et les pressentiments que Med venait d'exprimer le troublèrent profondément.

Il demeura grave. Jacques Ardieu lui-même, gagné par la peur ambiante, se tut.

Et tous trois, sans mot dire, pressés par une inquiétude commune, ils rentrèrent dans la nuit, silencieux.

XLI

— Monsieur Bigle! Monsieur Bigle!

C'était l'Humble, l'homme aux pots de chambre, qui criait ainsi.

— Ah! monsieur Bigle! Quel malheur!

— Qu'y a-t-il d'arrivé?

— On vient de rapporter Mlle Duferblé de la chapelle : on l'y a trouvée étendue par terre, inanimée!... Elle est raide comme du bois.

— Où est-elle?

— Voyez, par la fenêtre, tout ce monde devant la maison : elle est là.

Bigle descendit précipitamment, courut

au groupe, écarta brutalement les gens du pays qui s'empressaient autour de la jeune fille qu'on avait étendue sur l'herbe.

Elle était immobile, toute pâle, les yeux grands ouverts et fixes.

— Elle est morte! chuchotait-on tout autour.

Et les femmes confidentiellement se passaient, d'un air entendu, des mots à l'oreille.

Bigle s'était agenouillé près du corps. Il prit la tête dans ses mains et la souleva.

Les grands yeux morts, éperdus, se fixèrent sur lui.

Il l'enveloppa de ses bras, se releva et l'emporta.

Tandis qu'il gagnait la maison, il aperçut, parmi les paysans, un homme qui n'était pas des leurs. Il était vêtu de gris.

— Encore lui! murmura Salomon Bigle.

XLII

Jane n'était pas morte : elle s'était seulement si complètement abîmée en une crise extatique, qu'elle y avait perdu toutes les apparences de la vie.

Ces crises se renouvelaient maintenant chaque jour, à la tombée de la nuit : et elle vivait tout le reste du temps dans l'attente de cette heure précieuse, où se résolvait tout son être en délices.

Elle relatait ses extases en une sorte de journal : c'était un langage étrange qu'elle y parlait, sur le sens duquel les profanes se fussent assurément mépris.

D'une chasteté qui ne lui pesait pas, puisqu'elle était en somme libérée de son corps, Jane employait des expressions équivoques, qui sont généralement celles de l'amour charnel. Toute personne non initiée s'y fut certainement méprise.

Au reste, voici, textuellement transcrites, ses « Réceptions de l'Amant ». (C'est le nom qu'elle donnait à ces fêtes intimes, à ces orgies magnifiques de l'âme qu'étaient ses extases) :

« O mon tendre amant, ô mon aimé souverain, je ne puis dire tout l'excès de ma joie quand tu pénètres en moi et que ruissellent mes larmes. O les heures d'ivresse incomparables que nous vivons ensemble, quand tu descends dans ma couche, près de moi, que tu me possèdes de toute l'ardeur de ton amour ! ! ! Viens, viens, mon doux aimé, mon Maître, et qu'un baiser de tes lèvres apaise les miennes desséchées de fièvre. Comble-moi de plaisir ! de parfums célestes,

tout mon corps est paré, pour être moins indigne de tes caresses ! Que ton étreinte est douce! J'expire, j'expire de bonheur sous ton embrassement !... Te voilà, mon amour, te voilà ! des fleurs, des fleurs ! Pénètre-moi bien ! Je meurs ! Je meurs ! D'oranges et de citrons réconforte-moi ! Mon amour ! »

XLIII

Indifférente à tout ce qui se passait à l'abbaye des Combes, Med, qui avait oublié sa frayeur d'un soir et recouvré sa sérénité, vivait enclose en son amour.

Parfois cependant une inquiétude traversait l'esprit de la jeune femme :

— Si cela n'allait pas durer toujours !

Jacques Ardieu tentait de la ragaillardir d'une boutade :

— Tu es folle ! Imagines-tu que le soleil puisse un jour s'obscurcir !

Med souriait, mais il demeurait en elle comme une voluptueuse préoccupation.

Un jour qu'elle avait cueilli une rose qui, trop avancée, s'était aussitôt effeuillée dans ses doigts, elle s'effara soudain et lui dit :

— Regarde! Quelle tristesse !... Les épanouissements sont voisins de la mort!

Il répondit :

— Qu'importe demain!

Elle réfléchit un instant et puis elle répondit, convaincue par une pensée secrète :

— Tu as raison! Le plus beau moment de la fleur, c'est quand, épanouie, elle s'effeuille!

Et en effet, à mesure que s'épanouissait son amour, elle se sentait, comme effeuillée, s'anéantir délicieusement en lui.

XLIV

On était à la fin de septembre. Les jours semblaient retrouver une vitalité suprême de lumière et de joie. Et pourtant une torpeur lourde, chargée de pressentiments de catastrophe, pesait sur l'abbaye des Combes.

Les événements en suspens dont s'assombrissait ainsi l'horizon, ne tardèrent pas à fondre.

Le 28 septembre, tandis que Salomon Bigle travaillait dans son cabinet, l'Humble vient lui présenter une carte.

— C'est une dame qui veut vous voir, dit-il.

Bigle, quelque énergie qu'il eût d'habitude à maîtriser ses plus violentes émotions, ne put dissimuler complètement celle qu'il éprouva à la lecture du nom de la visiteuse.

Il commanda qu'on la fît entrer.

Il se leva, se soulagea d'un soupir profond, s'adossa à une bibliothèque, face à la porte par où devait entrer l'étrangère.

Elle entra.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, assez forte, outrageusement maquillée, tapageusement vêtue. Un homme l'accompagnait, un homme que connaissait bien maintenant Salomon Bigle, et dont la présence à cette heure ne l'étonna d'ailleurs point : il était comme toujours vêtu de gris.

— Monsieur Salomon Bigle ? demanda la femme d'un ton provocant.

— Lui-même.

— Je suis madame Duferblé et je veux ma fille !

Cela fut jeté furieusement, comme une gifle.

Elle répéta, les poings crispés :

— Je veux ma fille, entendez-vous?

Salomon Bigle sourit :

— Madame, mademoiselle votre fille est en effet ici. Le policier que vous avez chargé du soin de la découvrir ne vous a pas trompée. Vous allez la voir.

— Il ne manquerait plus que ça, que vous m'empêchiez de la voir! Mais dans quel état vais-je la revoir! Vous l'avez perdue, deshonorée, tuée! Misérable! Misérable!

Elle s'était, en disant cela, jetée sur Salomon Bigle. Le policier la retint.

— Notre histoire est trop claire, murmura-t-il, pour que nous la compromettions. Du calme, madame !

Elle s'écrasa sur un siège, crevée de sanglots.

— Madame Duferblé, s'interposa insolemment l'homme en gris, exige que, sous

réserve de ses droits qu'elle compte exercer, vous lui remettiez immédiatement sa fille.

Salomon Bigle, subitement pâle, entrouvrit les lèvres comme pour répondre, se les mordit.

Il sonna.

L'Humble entra.

— Allez me chercher Mlle Jane, lui ordonna Bigle, et amenez-la moi.

— Misérable! répétait Mme Duferblé. Bandit! Ah! vous allez le payer cher! Cochon! Cochon!

Elle se leva soudain.

— De quel droit, monstre, m'avez-vous pris ma fille, et pour... pour...

De nouveau elle éclata en larmes : et l'on n'entendit plus, scandé par ses sanglots, que le mot, sans cesse répété : « Cochon! Cochon! »

Puis il y eut quelques minutes de silence, d'un silence angoissant. L'homme en gris cependant ne perdait pas son temps : il

inventoriait les lieux d'un œil habile en ce genre d'exercice, examinait les issues.

La porte s'ouvrit : Jane parut.

— Ma fille !

Mme Duferblé s'était jetée sur elle, mais aussitôt elle la repoussa, la regarda :

— Ah! quelle horreur ! quelle horreur ! Ma fille, mon enfant, dans quel état es-tu?

Jane demeurait froide, comme inaccessible à cette scène.

Elle murmura seulement, gênée :

— Ma mère !

Mme Duferblé la saisit par la main.

— Viens ! Viens ! sortons d'ici !

Mais la jeune fille se roidit soudainement.

— Non, non, laissez-moi !. Je vous en prie, laissez-moi !

— Que dis-tu? Te laisser? Ici? Mais tu es folle !.

— Je vous en supplie !

Salomon Bigle intervint alors :

— A vous madame, qui m'avez demandé de quel droit je vous ai pris votre fille,

avec son consentement, je pourrais vous demander maintenant de quel droit vous voulez l'arracher d'ici contre son gré.

Il avait à peine achevé ces mots que l'homme gris qui était demeuré derrière Jane, et avait ouvert la porte, saisit la jeune fille par le corps. Elle poussa un cri. Il l'enleva, et s'enfuit, suivi de Mme Duferblé.

— C'est insensé ce que vous faites là! s'écria Bigle.

Dehors une auto trépidait. Elle démarra brusquement, emportant dans un grand cri de terreur, la jeune fille qui se débattait.

XLV

Deux jours après, Salomon Bigle était mis en état d'arrestation.

Ce soir-là, les journaux parurent avec une manchette énorme : ils annonçaient l'événement. Mais, encore mal renseignés, ils se bornaient à promettre vaguement pour le lendemain du sensationnel.

Les feuilles du lendemain donnaient déjà quelques détails sur l'affaire : « un scandale sans précédent », disaient-elles. Elles représentaient Salomon Bigle, bien qu'à mots encore tenus en laisse, comme le tenancier d'une maison louche où se passaient des

choses étranges, sur quoi, sous prétexte de prudence, on ne faisait encore que glisser.

Le troisième enfin, un grand journal, « *Le Quotidien* », sous le titre « Les Chercheurs d'idéals », consacrait à l'affaire toute sa première et toute sa seconde page.

« On vient d'arrêter, y lisait-on, à la porte même de Paris, dans cette exquise vallée de Chevreuse qu'on n'aurait jamais cru devoir être le théâtre de pareilles horreurs, un homme dont nous ne pouvons dire encore qu'une chose : c'est qu'il paraît être le monstre le plus abominable, le plus ignoble et le plus éhonté qu'on puisse concevoir.

« Il nous apparaît bien au-dessus ou au-dessous, comme l'on voudra, du marquis de Sade, et l'on se demande avec effarement comment cet homme a pu pendant des années opérer en paix, presque ouvertement, sans être inquiété par la police. »

Après cette ingénieuse entrée en matière, appliquée aux lecteurs comme un coup de

fouet pour les émoustiller et les mettre en train, *Le Quotidien* entrait de plain-pied dans l'aventure.

« Voici les faits qui ont provoqué l'arrestation du criminel : Mlle Jane D... fille de M. et Mme D..., l'une des familles les plus honorables et les plus répandues dans la haute société parisienne, disparaissait de chez elle dans le courant du mois dernier. Affolés, M. et Mme D... prévinrent aussitôt la police et l'on se mit à la recherche de la jeune fille. Ce fut en vain : on ne possédait, sur sa disparition, aucun élément susceptible d'éclairer les recherches. L'opinion s'établissait que Jeane D..., très jolie, d'une nature un peu frivole et qui s'était échappée de chez elle, avait dû être attirée dans quelque guet-apens, violentée sans doute et probablement assassinée ensuite.

« Mais un événement, tout d'abord passé inaperçu, vint orienter différemment les recherches : en même temps que Jane D... avait disparu une jeune femme amie de sa

famille, Mme M... Egalement très honorablement connue dans le monde, veuve, très riche, Mme M... était depuis longtemps neurasthénique. Il fut établi, grâce à quelques renseignements que put donner une vieille domestique au service de Mme M..., que celle-ci, le jour de sa disparition, avait reçu chez elle Jane D... et qu'elles étaient sorties ensemble, à pied.

« Qu'étaient dès lors devenues les deux jeunes femmes ?

« Après un mois de recherches infructueuses, un des policiers lancés à la recherche de Jane D... découvrait la retraite où, avec sa compagne de fuite, elle se cachait — où on la cachait plutôt, car la malheureuse, comme on le verra, ne s'appartenait plus.

« Elle habitait un lieu dit « L'Abbaye des Combes », propriété d'un nommé Salomon Bigle. Cet individu, sur qui nous ne possédons encore que quelques renseignements contradictoires, réunissait là des hommes

et des femmes, faibles d'esprit, qu'il hypnotisait et dont il faisait ensuite un usage immonde.

« Le policier qui découvrit la retraite du monstrueux personnage et que nous avons pu interviewer, raconte ainsi les quelques scènes suffisamment édifiantes auxquelles il a assisté et qui permettent d'imaginer ce qui devait se passer dans l'intérieur de cette Abbaye, désormais tristement fameuse :

— « Mes soupçons m'avaient donc conduit au seuil de l'Abbaye des Combes qu'habitait Salomon Bigle avec ses pensionnaires, comme on disait dans le pays. Car, pour tout le monde, Salomon Bigle prenait chez lui en pension les gens malades, les détraqués qui venaient y faire une cure de repos.

Le 21 septembre, je rôdais autour de l'Abbaye, où j'avais mes raisons de soupçonner que Jane D... était recluse, quand j'en vis sortir trois personnes : Salomon Bigle, un jeune homme et une

femme, que je reconnus tout de suite, d'après le signalement que je possédais, pour être Mme M..., amie intime de la famille D... et disparue en même temps que la jeune fille. Ils allèrent se promener dans les coteaux boisés environnants. Mme M... et le jeune homme se tenaient tantôt par le bras, tantôt par la main : il n'était point douteux qu'ils fussent intimement liés. Salomon Bigle les regardait en souriant.

« Après s'être ainsi longtemps promenés, ils s'assirent dans une éclaircie de bruyère. Le soir venait : je m'étais caché derrière un massif d'arbustes. Ce que je vis alors me révéla d'un coup la personnalité de Salomon Bigle. Sous ses yeux attentifs, Mme M... et le jeune homme se livrèrent à des fantaisies non équivoques.

« J'avais affaire à un sadique. Il me restait à m'expliquer comment une femme comme celle en question pouvait se prêter à de pareilles choses. Il fallait qu'elle fût aveuglée, hypnotisée sans doute.

« Le lendemain, je fus assez heureux pour voir sortir de l'Abbaye la personne même que j'attendais. Jane D... était seule. Elle se dirigea vers une chapelle abandonnée qui est à l'orée d'un bois. Elle y demeura longtemps, si longtemps qu'ayant peur qu'elle s'en fût allée sans que je la visse, je m'approchai de l'édifice, et par une des fenêtres j'aperçus la malheureuse agenouillée, immobile, les bras en croix.

« Un paysan passait : je l'appelai. Nous entrâmes dans la chapelle. La jeune fille ne bougea pas. Mais tout d'un coup elle tomba à la renverse. Nous nous précipitâmes : elle était raide comme un morceau de bois. Nous la transportâmes à l'abbaye. Chemin faisant, un cortège s'était formé, des gens du pays. — Vous me demanderez peut-être pourquoi je ramenai la jeune fille à l'abbaye au lieu de l'enlever tout de suite : c'est que cela m'eût été impossible, étant donné que je n'avais alors sur moi aucun mandat d'action, qu'il y avait rassemblées plus de trente per-

sonnes, qui toutes eussent pris parti contre moi, et puis je ne disposais d'aucun véhicule. Au reste, cela me permit de voir l'attitude de Salomon Bigle en présence de sa victime — car je ne doutai pas un instant que la malheureuse ne fût, elle aussi, comme l'autre, au pouvoir de cet endormeur. Il ne parut nullement alarmé de la voir en cet état, preuve qu'il n'avait rien d'anormal.

« Ma mission était terminée ou à peu près. Il ne me restait plus qu'à faire mon rapport, que je remis le soir même à Mme D...

« Le lendemain matin, Mme D... arrivait à l'Abbaye des Combes : je l'y accompagnai. Nos précautions étaient prises : nous disposions d'une auto rapide. Nous enlevâmes la jeune fille.

« Vingt-quatre heures après, Salomon Bigle qui, dans son effarement, n'avait pas songé à fuir, était mis en état d'arrestation.

« Tel est le récit, poursuivait « Le Quotidien », que voulut bien nous faire l'homme dont la perspicacité a droit à tous les éloges.

« Et maintenant, qui est Salomon Bigle, et que se passait-il à l'Abbaye des Combes ?

« Comme nous le disions tout à l'heure, nous manquons encore de renseignements précis sur l'homme. Les uns disent qu'il exerçait, illégalement d'ailleurs, la médecine, qu'il promettait à tous ceux qui venaient le voir de leur donner un « idéal », de les mener au bonheur, et que ce petit métier de charlatan lui rapportait des sommes colossales. Il serait, d'après ceux-là, très riche. Selon d'autres, cet homme serait tout simplement un sadique, jouissant d'une grande puissance d'hypnotisme, dont il usait pour livrer à ses vices les malheureuses et les malheureux — car il y avait aussi des hommes à l'Abbaye ! — qu'il réduisait ainsi à l'état d'impuissance. Toujours est-il qu'on découvrit à l'Abbaye, outre Jane D... et Mme M..., un pauvre fou, un individu autrefois très riche et à qui Salomon Bigle avait persuadé d'être pauvre... et de lui donner sa fortune ; une pauvre loque qui, dans une

chambre obscure où l'avait séquestré le monstre, ne vivait plus que d'opium ; et enfin un curé !

« Comme on le voit, la police vient de mettre le nez — trop tard hélas ! — dans un joli cloaque. Tout nous permet de croire — notamment quelques renseignements de la dernière heure que nous n'avons pas eu le temps de contrôler et que ne nous permet pas de publier notre scrupuleux souci de la vérité — tout nous permet de croire que nous allons assister à un scandale dont on ne peut encore soupçonner les bornes. Fidèle à notre habitude, nous tiendrons nos lecteurs au courant des moindres détails de cette ignominieuse affaire. »

XLVI

La presse ne s'occupait plus que de l'affaire « Les Chercheurs de l'idéal » qu'elle défigurait autant par ignorance que par besoin de plaire à sa clientèle assoiffée de scandale. Heureuse d'être ainsi servie, celle-ci se régalait.

Les révélations se succédaient, se précipitaient, sensationnelles. La politique, naturellement, s'en mêlait : c'était pour les uns l'œuvre de la franc-maçonnerie, pour les autres une affaire cléricale.

Et puis l'on nommait maintenant tous les acteurs du drame. Et les versions se multi-

pliaient, d'autant plus librement que Salomon Bigle, lors de sa première comparution devant le juge d'instruction, avait refusé de parler.

On était alors allé interwiever son avocat : celui-ci, tout en protestant de l'impossibilité morale où il était de rien divulguer, s'était laissé prendre complaisamment une interwiew de trois colonnes d'où il ressortait clairement que lui-même ne comprenait rien à l'affaire.

XLVII

Deux jours après l'arrestation de Salomon Bigle, trois hommes se présentèrent successivement au cabinet du juge d'instruction et demandèrent à être entendus.

C'étaient Briannes, l'homme qui se possède et Jobelin.

Ce qu'ils dirent au magistrat, personne, hors eux-mêmes et celui-ci, ne le surent, mais les journaux n'en prétendirent pas moins le communiquer.

— « Cet homme étrange, disait entre autres *Le Quotidien,* et dont la psychologie confond, jouissait d'une telle autorité

morale, qu'il asservissait même les hommes. Trois de ses victimes, bien que matériellement échappées à son joug, ont été hier supplier le juge d'instruction de libérer le prévenu, dont ils garantissent *la parfaite honorabilité.*

L'une de ces personnes est un gros industriel, M. B... — Nous nous sommes rendus à son domicile : on nous y a répondu qu'il était parti pour la campagne.

« Nous n'avons pas été plus heureux chez M. Briannes, un original, celui-là, millionnaire, dont les fantaisies sont proverbiales dans son quartier : lui aussi a disparu, mais sa concierge a bien voulu nous raconter quelques-unes de ses... bizarreries : il couche, dit-on, dans un cercueil, à côté d'un squelette de femme vêtu d'une robe magnifique et coiffé d'un chapeau en forme de pain de sucre !

« Enfin nous avons pu atteindre le troisième défenseur de Salomon Bigle. C'est un nommé Jobelin, que nous avons joint dans une bras-

serie du quartier Montmartre, où, au milieu d'un nombreux public, il *expliquait* Salomon Bigle.

« Cet homme, clamait-il avec ardeur, vous n'ètes pas fichu de le comprendre, ni les uns ni les autres. Vous lui prètez vos vices, vos turpitudes. Quelle dégoùtation !... Je vous dis, moi, que c'est un type épatant, et qui donnait à chacun de ceux qui avaient recours à lui son idéal. Sa méthode était celle-ci : il identifiait l'individu par des moyens de son invention, par son hérédité, ses goûts, son thème astral. Une fois identifié, il lui disait : Mon bonhomme, voilà ce que tu dois être pour être heureux, Ce qu'il en a opéré des guérisons, ah! mes amis !... Tenez, moi qui vous parle, que quelques-uns d'entre vous ont connu fichu, foutu, vidé, à la veille de me faire sauter le caisson, eh! bien, il m'a rendu, ou plutôt il m'a donné la foi en la vie, il m'a appris ma raison de vivre. Je crois maintenant en demain, et cet espoir illumine mes aujourd'hui. Tas

d'abrutîs, qui sans le connaître, salissez de votre propre fumier un homme dont le seul tort est de ne pas être accessible à votre stupidité !

« Comme on le voit, le brave Jobelin était en verve. En ce langage coloré et... tout ce qu'il y a de plus courtois, il poursuivait notre éducation, tout en vidant les bocks que, sans rancune et bon gogo, le public lui payait inlassablement.

« Tout cela, est-il besoin de le dire, sent la farce, mais une farce odieuse, criminelle, quand on songe aux victimes, à celle-là surtout, cette malheureuse enfant, dont se servait Salomon Bigle pour l'assouvissement de ses innommables instincts. »

XLVIII

Le Quotidien parut un matin, habillé de cette manchette sensationnelle qu'aucun lecteur ne put lire sans un frisson de curiosité perverse :

La vérité se fait jour. — Ce qui se passait à l'Abbaye des Combes. — Le journal d'une hystérique. — Le désespoir de la famille Duferblé.

Et cela commençait ainsi :

« Ce qui se passait à l'Abbaye des Combes dépasse tout ce que, dans l'ignorance, nous

avions pu imaginer. Tout en prenant garde à ne choquer que le moins possible les oreilles chastes de nos lectrices, nous tâcherons de le faire entendre.

« Salomon Bigle, usant de son pouvoir hypnotique, accouplait ses pensionnaires et se donnait le plaisir d'assister à des scènes sur lesquelles nous n'insisterons pas. Qu'on se rappelle la déclaration du policier qui, en plein air, surprit l'immonde personnage présidant aux jeux de Mme Med Merti et de M. Jacques Ardieu.

« Le dégoûtant personnage variait à l'infini les spectacles dont il repaissait son vice : il est, à l'Abbaye des Combes, une petite pièce noire, qui servait à des orgies innommables où figuraient tous les pensionnaires de l'Abbaye.

« Et maintenant veut-on se rendre compte de l'amour qu'inspirait Bigle à ses victimes et de l'état d'hystérie dans lequel il les mettait : lisez cette page, écrite de la main même de Jane Duferblé :

« Réception de l'Amant.

« O mon tendre amant, ô mon aimé souverain, je ne puis dire tout l'excès de ma joie, quand tu pénètres en moi, et que ruissellent mes larmes. O les heures d'ivresses incomparables que nous vivons ensemble, quand tu descends dans ma couche, près de moi, que tu me possèdes de toute l'ardeur de ton amour!... Viens, viens, mon doux Aimé, mon Maître, et qu'un baiser de tes lèvres apaise les miennes desséchées de fièvre. Comble-moi de plaisir!... de parfums célestes, tout mon corps est paré, pour être moins indigne de tes caresses!... Que ton étreinte est douce!... J'expire, j'expire de bonheur sous ton embrassement!... Te voilà, mon amour, te voilà!... des fleurs, des fleurs?... Pénètre-moi bien!... Je meurs!.. Je meurs!... d'oranges et de citrons réconforte-moi!... Mon amour! »

« L'homme qui acceptait, qui exigeait de pareilles protestations d'amour d'une jeune

fille de dix-huit ans, séduite par lui, n'est-il pas un monstre!...

« Les malheureux qu'il n'arrivait pas à subjuguer suffisamment, il les empoisonnait avec de l'opium, de l'éther, de la morphine et du haschich. L'un de ces infortunés est en train de mourir. On a essayé d'obtenir de lui quelques renseignements, mais son état d'abrutissement est tel qu'on n'a rien pu en tirer. Il répétait continuellement, quand on l'a trouvé : « Que la mort est belle ainsi, qu'elle est donc belle, toute vêtue de pierreries! » On l'a transporté à l'hôpital. Depuis qu'il y est et qu'on lui a naturellement retiré son poison, il ne cesse de hurler. C'est un spectacle navrant.

« Un autre infortuné, au régime que lui fit subir Salomon Bigle, est devenu fou. Il croyait avoir trouvé la pierre philosophale. Comme on essayait de le détromper, il est entré dans une violente colère et a voulu tuer ceux qui l'entouraient : depuis ce moment il réclame sans trêve sa pierre philosophale

qu'on lui a, dit-il, volée. Il est dans un état de surexcitation tel, que les médecins craignent pour ses jours.

« Tout cela n'est-il pas pitoyable ! »

« L'opinion publique s'émeut et réclame le châtiment. Hier, la foule s'est assemblée devant le Palais de Justice, où Salomon Bigle avait été amené pour être interrogé. Les cris de « A mort, à mort, à l'eau », montaient en clameur formidable. On dut faire sortir l'inculpé par une porte dérobée.

« *Dernière heure.* — Le bruit court que demain Jane Duferblé sera examinée par les médecins, pour savoir exactement la nature des outrages qu'elle a subis, car la jeune fille, toujours sous la puissance de Salomon Bigle, se défend de lui avoir appartenu. »

XLIX

Med, dans une lettre qu'elle adressa aux journaux, et qui fut partout insérée, tenta de faire entendre la vérité.

Crânement elle y expliquait sa propre conduite ; elle disait que c'était elle qui, voyant Jane Duferblé atteinte du mal qui la rongeait elle-même, l'avait conduite chez Salomon Bigle.

— Cet homme, disait-elle en terminant, mais il a déjà fait plus de bien pour l'humanité que bien d'autres à qui vous avez voué votre estime et votre reconnaissance. Oui, tous les dépossédés d'idéal, qui se mouraient

de n'en avoir pas, et qui sont allés à lui, tous — vous pouvez le leur demander — vous diront quel maître généreux il fut, lui qui dispensait le bonheur et la joie. Et c'est cet homme, que vous salissez des plus infâmes soupçons !... Mais vous-mêmes qui l'insultez, qui le traînez ignominieusement dans la boue que vous faites, vous le salueriez du nom de Rédempteur et vous lui baiseriez les pieds, si vous l'aviez connu !

Le style même de cette lettre, son exaltation ne firent qu'accroître les passions hostiles.

A part quelques rares individus, aussitôt flétris du nom d'*intellectuels*, tous s'accordaient sur ce point que Salomon Bigle était un sadique, et que la lettre de Med prouvait, mieux qu'aucun argument, à quel point il affolait ses victimes.

L

Un coup de théâtre : Jane Duferblé serait intacte. — L'opinion du docteur Rabutin.

Et le *Quotidien*, qui annonçait cela, poursuivait en ces termes :

« Comme nous l'avions annoncé à nos lecteurs, les médecins ont examiné Jane Duferblé : ils affirment qu'elle n'a subi aucun outrage.

« Mais alors ?

« Le triste personnage, pense-t-on, n'usait pas de toutes ses pensionnaires de la

même façon. Il était trop raffiné pour cela, et il se peut parfaitement que les outrages qu'à subis Jane Duferblé de sa part, *n'aient laissé aucune trace.*

« Toutefois, et pour ne nous point départir de notre habituelle impartialité, nous devons signaler l'opinion de l'éminent docteur Rabutin, de la Faculté de Médecine qui a, lui aussi, examiné la jeune fille, et qui, de plus, s'est assez longuement entretenu avec elle.

« Il prétend que c'est une mystique : la fameuse élucubration qu'on se rappelle, ne s'adresserait pas à Salomon Bigle ; elle aurait pour objet le Christ, dont Jane serait éperdument amoureuse à la façon de ces étranges détraquées hystériques.

« On objecte à cette opinion que Jane Duferblé, avant sa disparition, n'avait rien d'une mystique, qu'elle était au contraire très mondaine, même un peu frivole.

« Et puis admettons cette invraisemblable hypothèse et que, sous l'empire de Salomon Bigle, la pauvre fille soit en effet devenue

mystique : n'y aurait-il pas alors dans l'esprit de la malheureuse une confusion, habilement exploitée par le criminel, entre le Christ et lui. Nous serions portés à le croire.

« Au moment de mettre sous presse on communique que l'état de santé de Jane Duferblé, déplorable à sa sortie de l'Abbaye, et qui n'avait cessé de s'aggraver, est soudain devenu très inquiétant. Sur l'ordre des médecins, la malade, qui d'ailleurs est maintenant hors d'état de donner aucun renseignement, qui semble vivre perpétuellement en un monde à côté et qui ne reconnaît même plus les siens, est partie pour la Suisse. On craint de ne pouvoir la sauver. La douleur des parents est à son comble.

LI

Briannes, Jobelin et l'Homme heureux se rendirent de nouveau, ensemble cette fois, chez le juge d'instruction. Ils tentèrent de lui faire entendre la vérité, et ne pouvant y parvenir — on les tenait en suspicion, surtout Briannes qui passait pour un loufoque, et Jobelin à qui nuisait, en la circonstance, sa réputation de bohème — ils demandèrent du moins qu'on mît l'inculpé en liberté. Ils se butèrent à un refus catégorique.

A leur sortie du Palais de Justice, les trois hommes qui avaient été reconnus, et dont on connaissait la démarche auprès du juge, faillirent être écharpés.

Quand la foule a une proie sur laquelle exercer ses instincts de haine et de sauvagerie, elle n'admet pas qu'on essaye de la lui arracher.

Ce même jour, on perquisitionna à l'Abbaye des Combes. On y trouva les fiches et le manuscrit, de la main même de Salomon Bigle, intitulé : « Le Triomphant. »

C'était, on le sait, sa vie, et l'histoire de son avènement à la félicité. Par malheur, cette œuvre, d'une clarté magnifique pour quiconque en eût possédé la clef, ne pouvait qu'enténébrer davantage l'opinion publique. Il eût été préférable qu'elle ne connût pas ces pages qui ne pouvaient pas éclairer à ses yeux la physionomie de Salomon Bigle. Mais les journaux en eurent communication et ils jetèrent « Le Triomphant », cette œuvre de silence et de recueillement, ils la jetèrent, ainsi qu'un nouvel appât, à la curiosité insatiable de la foule.

Nous la donnons ici, *in-extenso*. Elle est indispensable à la compréhension de ce

caractère étrange. On y verra que Salomon Bigle, tout en ne proposant aux individus que des idéals accessibles à chacun d'eux, croit en un état supérieur, à quoi ne peuvent atteindre, pour le moment du moins, que quelques très rares privilégiés.

LII

« LE TRIOMPHANT »

Moi qui distribue l'erreur convenable aux faibles, j'ai atteint à la vérité. Et j'en suis là où il est possible de se passer de mensonges. Et demain quelques hommes pourront ainsi se passer de mensonges, et après-demain il y en aura davantage.

Car je suis l'homme qui s'est levé de bon matin et qui était dehors avant que le jour fût levé.

Et c'est pourquoi j'ai vu le premier la lumière du jour.

I

Or, j'avais été ce que sont beaucoup d'hommes.

C'est-à-dire obscurs et éblouis, les yeux trop éblouis de la lumière extérieure pour voir dans les ténèbres de leur intimité.

Car celui qui a longuement regardé le soleil et qui regarde ensuite une pièce obscure, celui-là n'y voit qu'une multitude échevelée de petits soleils, mais il ne voit rien de ce qui est effectivement dans la pièce obscure.

Or, j'avais été celui-là, et il m'advint de fermer les yeux, et ayant ainsi fermé les yeux, je me regardai.

Et je sus que j'étais distinct de tout ce dont je croyais jusqu'alors faire partie. Et j'en conçus une grande joie, et je m'aimai.

Et sur cet amour, j'édifiai ma félicité.

Et je connus le Bonheur, non point celui mystérieux que promettent les prêtres, ni

celui vulgaire et d'ailleurs impossible, que prétendent atteindre les vaniteux de ce monde, mais le Bonheur qui est et auquel on accède en accédant au Moi.

Et si jamais quelqu'un lit ces pages, et qu'il ne soit pas aveugle, il saura le chemin par où je suis entré en ma demeure.

Et il connaîtra que je fus un sage.

Tantôt je suis allé dans mon jardin. Dans un ruissellement de soleil et parmi des fleurs, j'ai vu un papillon splendide. Et ce papillon tout frémissant était glorieux de la lumière du jour et de la joie des fleurs, mais il n'était point glorieux de sa propre gloire, car il ne s'était jamais vu.

2

Je me nommerai l'*Inconnu* jusqu'au jour où je serai le *Triomphant*.

Et je demeurai l'Inconnu tout le temps que dura ma dissipation.

Et je devins le Triomphant le jour où, m'étant groupé et m'étant aventuré parmi

les régions ténébreuses de mon Moi, je m'atteignis.

Et je fus véritablement le Triomphant, car alors j'avais vaincu les obstacles extérieurs et je m'étais concentré, et je connus la souveraine récompense, le Bonheur auquel nous aspirons tous, que nous imaginons ici ou là, et qui est en nous, et qui est la possession de nous-même.

Le soleil boit la rosée du matin : sous ses rayons elle s'évapore dans l'espace. Et ainsi nous nous dispersons à la chaleur de la vie. Et nous croyons vivre d'autant plus intensément que nous nous dispersons davantage et qu'ainsi nous nous évanouissons.

3

Pendant très longtemps, je vécus selon les hommes, m'appliquant à connaître d'eux le plus possible. Je m'imaginais m'augmenter ainsi d'acquisitions profitables.

J'étais ce que me faisait mon éducation sociale.

Or, une éducation sociale est toujours fausse, puisque c'est une même formule s'appliquant à des tempéraments divers. Elle est toujours fausse, non point qu'elle le soit, mais dans son rapport avec ceux qu'elle prétend chausser sans avoir leur mesure.

Mon intelligence, ployée au rythme d'une logique ingénieuse, ne songeait pas à vérifier les éléments sur quoi elle opérait. Et son travail demeurait stérile.

Et il convenait qu'il en fût ainsi, car autrement je n'aurais pas été selon la société.

> Le jardinier est descendu ce matin de bonne heure dans le jardin, et il a tondu la pelouse. Et il a ensuite considéré son œuvre d'un œil satisfait, car il n'y avait plus un brin d'herbe qui dépassât les autres. Mais il aperçut une fleur échappée à son œuvre. Et il se précipita vers elle et il l'arracha.
>
> Et la pelouse, dès lors, fut d'une régularité magnifique.

4

Et j'en arrivai bien vite, parce que je me

développai régulièrement et complètement selon la méthode des hommes, à ce qu'eux-mêmes reconnaissent déplorable, encore que ce soit l'aboutissant logique de leurs aspirations.

Celui que domine l'esprit religieux ou l'amour de la volupté — même sentiment diversement orienté — celui-là, si son développement n'est pas entravé par la pénurie de son imagination, connaîtra les pires excès.

Et c'est pourquoi je sombrai dans les excès.

> Il y a un petit chemin qui part de la ferme et qui s'en va vers une mare boueuse. Et si vous prenez ce chemin et si vous allez jusqu'au bout, c'est à la mare que vous atteindrez.

5

Je pris donc la route qu'on m'indiqua.

Et je m'engageai dans la vie entre la double haie qui fait le chemin droit et sans

alternatives, et qui dissimule l'enivrante liberté des champs.

> Mettez à votre cheval des œillères afin qu'il croie qu'il n'a qu'un chemin possible, celui où vous voulez qu'il aille.

6

Et tout au début de la route, mon enthousiasme, que n'avait pas encore étouffé la contrainte, me grisait.

Et un peu plus tard, quand se fut éteint mon enthousiasme sous la cendre de l'Opinion, mon pas avait pris la cadence de celui des autres.

Et il y avait bien des hommes qui marchaient devant moi, et il y en avait beaucoup d'autres qui me suivaient.

Et j'avalais, sans songer à m'en plaindre, la poussière que soulevaient les pieds de ceux qui me précédaient.

Et mon pas devint soudain plus difficile, et je m'aperçus que ce n'était plus dans de

la poussière que je marchais, mais dans la boue.

Il est une heure matinale où tout paraît très lointain, où dans le vague de la brume s'étire la magnificence de l'aube. C'est une heure délicate où le silence ressemble à un grand chant d'espoir. — Il est une minute de l'enfance toute pareille en délicatesse et en virginité à cette heure matinale. Mais cette première heure ne porte jamais la journée qu'elle annonce, car elle est à peine éclose que les fumées des préjugés l'envahissent. Et la journée qui surgit dans un rayonnement d'aube s'achève dans des ténèbres de suie.

7

Il m'advint donc de me dégrader selon l'enseignement des hommes et les circonstances.

Il m'advint d'être logique, tel qu'on voulait que je fusse, et de m'abandonner à la société.

Mais mon individualité était plus vivace

qu'elle n'est communément chez les hommes, et elle s'insurgea contre l'anéantissement de l'être comme une flamme parmi de la cendre.

M'étant dilapidé, je me repliai, faute d'exubérances possibles, sur moi-même.

Et je vis quelqu'un que je ne connaissais pas et que je pris pour un étranger.

Et je fus surpris de trouver cet étranger assis à mon foyer.

Et cet étranger m'invita à entrer en ma propre demeure.

Et du dedans de ma demeure, quand je regardai l'extérieur, je fus frappé d'ahurissement, car rien ne m'apparut tel que je l'avais cru jusqu'alors.

Et je compris que rien n'existe de vrai que le rapport entre soi et l'extérieur.

Et pour que nous connaissions ce rapport, il faut que nous soyons d'abord qui nous sommes.

Et c'est pourquoi je me demandai : « Qui suis-je ? »

Et je me penchai sur l'abîme de mon Moi, et je fus saisi d'un grand vertige.

Mais je n'eus point peur et *je me connus*.

Sous un monceau de pierres, j'ai découvert un petit lézard, un tout petit lézard. Je l'ai découvert, parce que, une à une, j'ai enlevé les pierres. Mais beaucoup étaient passés avant moi sur la route où gisait le monceau de pierres et n'avaient pas vu le petit lézard. Et le petit lézard y était pourtant.

8

Chacun de nous devrait être un centre individuel.

Un centre individuel de sensations : nos sensations, bien que provoquées par des objets qui sont dans la communauté, devraient nous être personnelles. — Elles le sont parfois : chez les simples où les sensations ne sont déflorées par aucun jugement les précédant ou les accompagnant.

Un centre individuel d'intelligence : et cela n'est pour ainsi dire jamais.

Car ne croyez pas que nous sommes des centres individuels d'intelligence : notre intelligence, la société en a fait un rouage mécanique.

On ne devrait prendre parmi l'acquisition des hommes, dans le domaine de l'acquis, que des matériaux sur quoi s'exercerait notre intelligence libre, et qui seraient à nos jugements ce que sont les objets à nos sensations, quand par hasard nos sensations sont pures.

Or l'on procède tout autrement : l'éducation pétrit notre intelligence. On ne se contente pas de lui soumettre des connaissances acquises par d'autres, on lui donne et on lui ordonne une méthode pour les apprécier et en tirer parti, pour les assimiler.

Tel un estomac que l'on stimulerait à l'aide de poisons pour qu'il précipite une digestion.

Et ainsi ce n'est pas nous qui pensons, mais l'individualité sociale par notre intelligence.

Et dans l'état de notre société, il y a quelques simples qui sont des individus parce qu'ils ne sont en rapport avec l'extérieur que par leurs sensations, et peut-être quelques privilégiés dont l'intelligence s'est dégagée du joug social. A part ces êtres d'exception, tous les autres sont privés de sensations pures et de jugements propres, de personnalité.

Sur la grande route aux ornières profondes s'achemine la théorie des damnés traînant le fardeau, accru sans cesse, des préjugés. Et s'il est un des damnés qui s'échappe du troupeau pour s'élancer dans la plaine, aussitôt des clameurs s'élèvent, des insultes et des ricanements. Car celui-là appartenait aux autres et il s'est échappé !

9

Un enfant de pauvres est bien misérable, mais nul n'est plus misérable qu'un enfant de riches.

C'est un petit terrain vague dont s'empa-

rent immédiatement les soins vigilants de tous ceux qui l'entourent.

Et sur ce petit terrain vague on étouffe bien vite sous les caresses les germes qui allaient pousser.

Et bien vite, pour qu'il soit à l'abri, on lui construit, à l'aide de vieux matériaux, préparés pour cela, très vieux et très solides, une demeure somptueuse.

Et le petit être est dans la demeure somptueuse.

Et la demeure somptueuse est pourvue d'une très belle façade, mais elle n'est qu'un cercueil qui abrite un cadavre.

Car le petit être n'est déjà plus qu'un cadavre.

Il y a ainsi, en certains pays, de riches monuments. Et le visiteur qui les admire demande à son guide : « Que sont ces monuments, si magnifiques ? » Et le guide lui répond : « Ce sont des mausolées. » Et alors le visiteur songe : « Il y a un mort là-dedans : j'aimerais mieux qu'il n'y eût pas de mort ! » Mais comme en ces pays-là le soleil est

ardent, toute la nature exubérante, le voyageur oublie en sa joie superficielle de vivre que dans les mausolées il y a des morts.

10

Ma première enfance fut celle des enfants riches, et mon éducation fut établie sur les bases accoutumées.

On m'enveloppa, comme d'ouate, de précautions : et on me gouverna par l'appétit des jouissances et par la peur.

Et on me dissimula l'*Effort*.

Et on étouffa ma *Volonté*.

On me disait : « Fais ceci et tu auras une récompense. Si tu ne le fais pas, le diable t'emportera. » — On m'apprenait qu'un acte est nul ainsi, qu'il ne vaut que par le profit qu'on en peut tirer. — Et en même temps on introduisait dans ma petite cervelle l'esprit de crainte et de servage.

Et on me disait : « Les enfants bien sages ont tout ce qu'ils veulent, et ceux qui font ce

qu'on ne veut point qu'ils fassent sont punis.»

Et cela signifiait : Obéis, sois inerte et tu seras récompensé. Si tu as de l'initiative, tu te briseras. » Et par la voix de ma mère c'était déjà la société qui parlait.

Et mon initiative s'anémia peu à peu.

Un jour d'été, à la campagne, je tentai à la dérobée d'escalader un petit mur. Et je tombai et je me blessai. Et ma mère me dit : « Voilà ce que c'est que d'être désobéissant : le mur t'a puni ! » — Et elle aurait dû me dire : « Tu es tombé parce que tu t'y es mal pris. Peut-être aussi n'es-tu pas encore assez fort : tu recommenceras plus tard. Mais ne te désole pas. Courage, mon garçon ! Tu as essayé, c'est déjà bien. »

Mais comme on m'avait dit que le mur m'avait puni, j'eus peur du mur. Et je ne passai plus jamais devant lui sans effroi.

Et ainsi j'avais peur de beaucoup de choses à qui l'on prêtait, pour m'effrayer et que je fusse docile, une volonté supérieure à la mienne. J'eus peur du mur, j'eus peur des

cheminées par où descendent les diables quand il fait du vent, j'eus peur du tonnerre qui est la voix irritée d'un ogre féroce, j'eus peur du noir, j'eus peur de tout. Et je doutai de moi.

Et pour calmer mes frayeurs on m'apprit à m'en remettre aveuglément à des forces auxquelles obéissaient celles qu'on m'avait signalées, à des forces toutes-puissantes.

Et on m'introduisit, sous une forme anecdotique, toute une religion.

Et dès lors, blotti dans la crainte de la vie et la confiance béate en des protecteurs supra-terrestres, je ne remuai plus.

Mon éducation d'homme était faite : je pouvais aborder la vie :

> Le torrent qui anime la vallée roule avec lui des cailloux. Mais ces cailloux, qui sont des débris de roches, et qui furent anguleux, et qui eurent chacun une physionomie propre, et qui furent enfin ce que sont les pierres de la montagne, ne font pas mal au torrent : il les a polis, et elles sont toutes maintenant à peu près semblables.

II

Jusqu'à l'heure inouïe de la Révélation, ma vie tient toute en ce mot : vanité. C'est pourquoi je ne la relaterai pas : on perd son temps à raconter du temps perdu.

Mais un jour vint qu'accablé de lassitude, dégoûté de ce que je croyais être la vie, je m'arrêtai sur la route.

Et pour la première fois, n'entendant plus mon pas frapper le sol, j'ouvris l'oreille.

Et le silence qui m'enveloppait était tout nouveau pour moi.

Et le voyageur que je portais en moi et dont je n'entendais pas la voix, à cause du bruit de la route, du bruit de mes pas, et qui, las sans doute de m'appeler, s'était assoupi, se leva de son somme.

Et il me dit : « Pourquoi donc es-tu seul à faire la route ? Ne suis-je pas ton compagnon ? »

Je lui demandai qui il était pour me parler ainsi, si familièrement.

Et il me répondit par un rire étrange que je n'avais jamais entendu et que je reconnus tout de suite : le mien.

12

Or cela se passa une nuit de printemps que, rentré chez moi, à peu près ruiné au jeu, lâché par une femme en qui j'avais mis toute ma raison de vivre, je ne songeais plus qu'à me débarrasser de la vie.

Ce fut comme un grand cri d'orgueil qui me monta des profondeurs de moi-même jusqu'aux lèvres.

Et en une seconde de lucidité soudaine, radieuse, je pris conscience de moi, et je me dressai contre la vie — ce que j'avais cru être la vie — fort de tous mes accablements.

L'Orgueil de soi, l'Effort constant! Se suffire à soi-même, ne trouver dans l'adver-

sité que des occasions d'efforts, c'est-à-dire d'épanouissement, de bonheur, être plus fort que tout! Je comprenais maintenant!

A dater de cette nuit-là, nuit d'effondrement et de résurrection, je commençai d'être. Et je cessai d'être l'Inconnu pour devenir le Triomphant.

Et je connus la science du Bonheur.

Et je vécus, parmi les infortunes, dans de la joie.

Et je vécus selon moi : selon l'instinct de la conservation qui veut l'effort, et selon l'instinct de la reproduction, dénudé de toute volupté.

Car la volupté, sous toutes ses formes, la volupté que cherchent les hommes et que beaucoup ont raison de chercher, puisqu'ils ne peuvent s'élever plus haut, est un mensonge : elle est l'Erreur.

Elle épuise l'homme et le distrait de soi-même, et le voyageur qui s'arrête sur la route à cueillir des fleurs n'atteindra pas l'auberge avant la nuit.

Et je vivais tout droit comme pousse un peuplier.

Et je vivais dans la plénitude de l'être.

Et mon bonheur était d'être un effort permanent, un épanouissement d'orgueil.

13

Mais je suis un accident.

Mais la première goutte d'eau qui tomba des nuages fut un accident, et maintenant la pluie n'est plus un accident.

Et peut-être qu'un jour les Triomphants seront comme les gouttes d'eau de pluie.

Et les premiers seront plus particulièrement les Triomphants, car ils auront à triompher de l'hérédité dont ils débarrasseront les autres.

Et la vie des hommes ne sera plus qu'un triomphe.

Mais la vie de l'Humanité est longue, et vous n'en savez pas le commencement et ce n'est pas vous qui en verrez la fin.

14

La plaine est immense. L'ombre descend. Le Triomphant, d'un cri rude, vient d'arrèter les bœufs de la charrue qu'il pousse. Il s'essuie la sueur du front. Et il regarde.

Et la splendeur du soir l'émeut. Et il aime l'odeur qui monte de la terre que le soc a ouverte, et il aime le cri des courlis qui se plaignent, et il aime la brume qui se pose sur la terre au loin. Et il se dresse avec orgueil, *car ce sont ses sensations qu'il aime*, et si le soir est beau, c'est qu'il le *sent* beau.

Et alors, centre de tout, le Triomphant étend ses deux bras, aux muscles tendus, en un geste large de possession.

Et d'une église il s'échappe un angélus.

Et le Triomphant demeure, et il l'accueille, cet angélus qui sonne, et il l'accueille, car c'est pour lui qu'il sonne, puisque c'est lui qui l'entend, car c'est pour lui qu'il sonne, puisqu'il est dieu !

15

Or, cette nuit, j'ai vu, en songe, le Triomphant brisé par l'âge.

Il était assis paisiblement sur le seuil de sa demeure.

Et sa vie — sa vie de triomphe — n'ayant été qu'un effort permanent, de toutes les minutes, il était maintenant fatigué, et il aspirait au repos.

Et c'était dans l'ordre des choses.

Donc, ayant lutté, il aspirait au repos, c'est-à-dire à la mort.

Et il n'était point comme ceux pour qui la vie a été de la volupté et qui ont peur de la Mort.

Il aspirait au Repos et il aspirait à la Mort.

Et sur le seuil de sa demeure, il l'attendait patiemment et il lui souriait.

Et c'était dans l'ordre des choses.

Car la vie, c'est l'effort, et après l'effort

c'est, avec l'affaiblissement des facultés et des organes, le besoin de repos, le besoin de mourir que ne connaissent point les voluptueux, ceux pour qui la vie n'a pas été l'Effort.

Le destin de l'homme est d'aimer la vie, et, ayant vécu, de désirer la Mort. Mais ceux-là seuls connaissent le bonheur de mourir qui auront connu le bonbeur de vivre.

Et ainsi j'ai vu cette nuit, en songe, le Triomphant brisé par l'âge.

Et il était assis paisiblement sur le seuil sa demeure.

LIII

Le 7 mai, après sept mois d'instruction, l'affaire Salomon Bigle, dite des *Chercheurs d'Idéals*, venait devant la cour d'assises de Paris.

Salomon Bigle était inculpé d'enlèvement d'une mineure et comparaissait devant le jury en vertu de l'article suivant du code pénal :

« Quiconque aura, par fraude ou par violence, enlevé ou fait enlever des mineurs, ou les aura entraînés, détournés ou déplacés, ou les aura fait entraîner, détourner ou déplacer des lieux où ils étaient mis par

ceux à l'autorité ou à la direction desquels ils étaient soumis ou confiés, subira la peine de la réclusion. »

Cette affaire qui avait déjà, pendant des mois, tenu en haleine l'opinion publique, allait enfin se dénouer dans l'impatience fiévreuse des foules. Le public, comme dans toutes les affaires pour lesquelles il se passionne, était divisé en deux camps d'inégale importance, ce qui ajoutait à l'intérêt même de l'affaire, la fièvre de la lutte : quelques-uns, à la vérité très rares, d'un esprit attentif, avaient pris la défense de Salomon Bigle, qu'ils présentaient comme un homme supérieur, inaccessible à la masse, une sorte d'initiateur à une science nouvelle, un Messie formidable des temps prochains. Les autres, dominés par les apparences immédiates et défavorables, s'acharnaient sur lui et le poursuivaient d'une haine implacable.

Le 7 mai donc s'ouvrit la première audience de cette affaire mémorable.

La salle crevait de monde, et, bien avant l'ouverture des débats, on y écumait. C'était dans cette atmosphère surchauffée, viciée par tant d'haleines de fièvre, lourde de miasmes et puante, qu'allaient se dérouler les débats.

Et il y avait là, en abondance, des femmes, des femmes de tous les mondes, rapprochées pour la circonstance en une secrète sympathie, comme en une tacite et vicieuse complicité. Jeunes ou vieilles, elles se sentaient toutes frémir de curiosités malsaines, et, pour la plupart élégantes, elles en oubliaient, toutes, leurs ordinaires préoccupations d'élégance ; elles attendaient, haletantes. Et pour le moment, une crainte commune les étreignait toutes, la crainte de l'huis clos, dont on les menaçait depuis plusieurs jours.

Elles employaient leur attente anxieuse à se montrer et à dévisager une dame, assise au premier rang, et qui s'entretenait, avec exubérance, avec un avocat : c'était, disait-on, madame Duferblé, qui se portait partie

civile. A côté d'elle, effaré et se recroquevillant, pour qu'on ne le vît point, gisait lamentablement M. Duferblé.

Enfin, après des heures d'une mortelle angoisse, où s'évertuaient les éventails à remuer l'atmosphère trouble, Salomon Bigle apparut, entre deux gardes. Il se fit, à son entrée, un large silence, et puis une rumeur de chuchotements :

— Le voilà!... Il n'est pas mal! — Vous trouvez! — Moi, je ne me le représentais pas comme ça! — Il a de beaux yeux! — Vous direz ce que vous voudrez, mais c'est un saligaud! — Tout de même, on ne le dirait pas, à le voir! — Si l'on pouvait seulement savoir tout ce qu'il a fait!

Et la rumeur, d'abord légère, timide, s'enfla, et cela devint bientôt un tumulte. Le président des assises dut surgir du siège où s'écrasait son épaisse petite personne rouge pour, d'une voix en fausset, d'une voix d'eunuque, réclamer le silence et rappeler l'auditoire au respect de la cour.

Et alors commença l'interrogatoire.

A la première question que lui avait posée le président, Salomon Bigle s'était levé. Il déclina son nom, son âge, son lieu de naissance, et quand le président lui demanda :

— Votre profession ?

Il répondit :

— Vous ne la trouverez pas dans le bottin. Elle n'y est pas encore.

On rit.

Mais juste à ce moment il se fit, dans la salle, surgie de nulle part et de partout à la fois, une nouvelle rumeur.

— Quoi !... Qu'est-ce ?... Qu'y a-t-il ?... s'informait-on de l'un à l'autre.

— On vient d'apprendre la mort du fumeur d'opium !

Alors, de l'auditoire de nouveau affolé, des cris s'échappèrent à l'adresse de Bigle :

— Assassin !... Assassin !... A mort !

Cette fois, le président dut menacer de faire évacuer la salle. Il n'en fallut pas moins pour que le silence se rétablît.

Et il poursuivit l'interrogatoire de l'accusé.

Salomon Bigle ne niait aucun des faits matériels relevés contre lui par l'accusation, mais il s'élevait contre l'interprétation qu'on en donnait.

— Au surplus, dit-il, je vous dirai, quand le moment sera venu, c'est-à-dire à la fin des débats, je vous dirai qui je suis : vous me comprendrez peut-être, et si vous ne me comprenez pas, je ne m'en affligerai pas autrement, car cela prouvera que j'avais devancé le temps, et alors il m'importera peu que mon œuvre mort-née, puisque avant terme, périsse avec moi.

Cette première journée d'audience, tout entière consacrée à l'interrogatoire de l'accusé, ne fit qu'accroître les colères accumulées contre lui : on lui en voulait de ne pas s'être, dès ce premier jour, expliqué : on lui en voulait surtout du mépris où il semblait bien qu'il tînt la cour et les jurés et les spectateurs. L'indifférence qu'il paraissait

porter à cette affaire dont il était le héros, et qui ne laissait personne indifférent, révoltait les gens « de bon sens », à qui il n'en fallait pas davantage pour qu'ils fussent persuadés que c'était un coquin.

— Un honnête homme, disait-on, se serait défendu, aurait énergiquement protesté contre les accusations dont on l'accablait ; celui-là, au contraire, très calme, presque indifférent, promettait seulement, pour la fin des débats, des explications qu'il soupçonnait ne pas devoir être très convaincantes. En vérité, c'était abuser de la patience des gens, et l'on était généralement d'avis que cet homme méritait l'échafaud, plus encore pour son cynisme et son mépris de l'opinion que pour ses crimes.

LIV

La seconde journée fut consacrée à l'audition des témoins à charge.

C'étaient, pour la plupart, des paysans de l'Abbaye des Combes. Ces braves gens, qui n'avaient jamais trouvé à se plaindre de Salomon Bigle, depuis six ans qu'il passait l'été parmi eux, étaient maintenant les plus acharnés après lui.

— Je me rappelle ben maintenant, attestait une vieille femme, que tout ce qui se fabriquait là n'était pas très catholique.

— Cependant, crut devoir remarquer le président, lors de votre première déposition

devant le juge d'instruction, vous avez dit ne rien savoir.

— C'est qu'à ce moment-là je ne savions pas encore si je devions parler. Mais je m'y sommes décidée.

On s'en aperçut bien : elle se lança en un interminable discours d'une confusion extrême, d'où rien ne s'évadait de précis, amas d'accusations formidables, d'ineptes insinuations sans le moindre fondement : c'était toute la méchanceté de la race de la terre, du campagnard qui a d'abord bien regardé d'où soufflait le vent et qui est maintenant assuré de l'impunité, — l'accusé était entre deux gardes, — c'était tout ce fiel qui crevait ainsi, immonde et puant.

Après cette femme, dont il fallut arrêter l'éloquence, vint le policier qui avait découvert la retraite de Jane Duferblé. Son apparition fit sensation. Bel homme, portant beau, très fier d'être l'un des héros les plus importants de l'affaire, bref ridicule et

odieux, il vint se placer devant la barre et complaisamment, d'une voix qu'il s'appliquait à composer, il prêta serment.

Et alors, avec des prétentions d'orateur, il raconta minutieusement, agrémenté d'appréciations personnelles, ce qu'il avait déjà mille fois raconté aux journaux, comment, grâce à son flair infaillible, il avait découvert l'Abbaye, la scène à laquelle il avait assisté : Med dans les bras de son amant, sous l'œil amusé de Salomon Bigle.

Arrivé à ce point de sa déposition, il se tourna vers l'accusé, et, les deux poings sur les hanches, rigolant, attentif à l'effet qu'il comptait produire, il lança : « Monsieur faisait le voyeur ! »

On s'esclaffa.

— Voilà, certes, disait-on, une déposition écrasante. Il ne s'en relèvera pas.

Après le policier, ce fut le tour des médecins qui avaient examiné Jane. Ils reconnurent tous que la jeune fille était intacte, mais ils prétendaient qu'étant donné le

sadique à qui l'on avait affaire, cela ne prouvait absolument rien en sa faveur, *au contraire.*

Sollicité d'expliquer cet « au contraire », l'un de ces messieurs déclara que Salomon Bigle en était à ce degré du vice, où les actes naturels n'ont plus aucun attrait pour celui qui en est l'auteur.

— « Il lui fallait, dit-il, des exercices autrement raffinés que ceux qui nous viennent à l'esprit, il lui fallait du « contre nature ». Vous avez vu qu'au lieu de profiter de Med Merti, comme il lui eût été facile de le faire, étant donné l'autorité qu'il avait sur elle et les sentiments que la malheureuse elle-même vous a avoué avoir éprouvé pour lui, vous avez vu qu'au lieu de cela, il l'a livrée à un autre — d'ailleurs aussi inconscient qu'elle — et qu'il prenait son plaisir à assister aux épanchements de ce couple. Eh bien ! Messieurs, nous sommes fondés à croire que le personnage, capable de pareilles saletés, se livrait sur la pauvre jeune fille

que nous avons examinée à des actes qui ne devaient laisser aucune trace.

C'est sur cette déposition que se termina la deuxième journée.

LV

Le lendemain on entendit les témoins à décharge.

L'homme qui se possède se présenta le premier à la barre.

Il se raconta lui-même. Il exposa ce qu'il avait été autrefois et ce qu'il était devenu depuis qu'il avait connu Salomon Bigle, et il conclut ainsi :

— En quoi suis-je, moi, l'œuvre d'un sadique?

Il parut bien que cette déclaration, faite froidement, émanant d'un homme d'une indiscutable honorabilité et grave, jetait

quelque peu la panique parmi la meute de l'accusation. Personne ne doutait qu'il fût sincère quand il affirma qu'il devait à l'accusé d'avoir accédé à la plénitude de soi. Et le trouble qui se manifestait devint de la stupeur, quand on entendit l'industriel s'adresser en ces termes à Salomon Bigle :

— On est en train de commettre, sur votre compte, une erreur colossale. Mais vous ne permettrez pas qu'elle soit consommée, et vous parlerez : et il ne vous sera pas difficile de montrer la sottise des accusations portées contre vous. J'ai vécu plusieurs mois à l'Abbaye et j'y ai appris quel homme vous êtes, et je suis heureux que l'occasion me soit donnée de vous dire en public que vous avez, monsieur Bigle, tout mon respect et toute mon affection.

Il était évident que, provoqué par ces paroles, un vif mouvement de sympathie, en faveur de Bigle, se manifestait dans l'auditoire, surtout parmi les femmes. Quant à ses irréductibles adversaires, ils n'en éprou-

vaient que plus de haine à son égard. Ils lui concédaient seulement qu'il était, outre un saligaud, un malin, et que, prévoyant de loin la catastrophe, il avait pris ses précautions et s'était ménagé des défenseurs influents.

Jobelin parut ensuite. Dans son ardent désir de convaincre et son enthousiaste affection pour Bigle, il dissipa en quelques mots à peu près toute l'impression favorable qu'avait produite « l'Homme qui se possède. » Il s'égara dans son hypothèse d'un art futur, si bien que le président, après avoir deux fois tenté en vain de le ramener au sujet, le pria de quitter la barre.

— Il est fou ou saoûl, ricana quelqu'un.

Briannes qui lui succéda ne fut pas plus heureux. D'abord il avait une légende : c'était, disait-on, un original, dont les aventures baroques ne se comptaient plus. Ne couchait-il pas dans un cercueil, côte à côte avec un squelette de femme ou d'évèque, on ne savait au juste !... En le voyant paraître, élégant, déconcertant un peu, on sourit :

dès lors tout ce qu'il pouvait dire ne pouvait avoir de poids. Au reste, ses déclarations, abondant en considérations précieuses, déplurent.

Mais le gros événement de la journée, ce fut la déposition de Med. Très franchement, crânement, elle se dénuda toute. Elle dit comment, ayant eu recours, neurasthénique, à Salomon Bigle, il lui avait redonné la vie. Elle dit son amour pour lui, qu'il repoussa, et comment, par suite de la conformité de leurs tempéraments, révélée par les fiches, elle était devenue la maîtresse de Jacques Ardieu.

Le président l'interrompit :

— Ainsi, vous y croyez, à ces fiches ?

— Il me faudrait être aveugle pour n'y pas croire.

— Ça n'a pourtant rien de scientifique.

— Autant dire, monsieur le président, qu'une science qui débute n'est pas une science.

— C'est bon, continuez !... fit, rageur, le

magistrat qui avait pris conscience de sa stupidité.

Elle continua. Elle dit avoir elle-même proposé à Jane Duferblé, de l'emmener chez Bigle.

De nouveau le président l'interrompit.

— Savez-vous bien que si nous n'avions la preuve qu'à ce moment déjà vous étiez sous la domination de cet homme, vous seriez en ce moment assise à côté de lui. Regrettez-vous au moins d'avoir fait cela ?

Elle s'insurgea, toute :

— Moi, mais j'en suis heureuse !

A ces mots, Mme Duferblé qui jusqu'alors n'avait rien dit, se dressa.

— Malheureuse !... Mais c'est vous qui êtes la cause de tout !... Vous avez abusé de mon amitié, vous avez abusé de la crédulité de ma fille !... Vous êtes une misérable. Songez qu'aujourd'hui la pauvre enfant est au plus mal, en Suisse, dans une maison de santé !... Et vous dites que vous êtes heureuse d'avoir fait cela !

Vainement, son mari s'employait à la tirer par sa robe.

— Madame, s'écria Med, Jane ne serait pas aujourd'hui dans un pareil état si vous ne l'y aviez mise. A l'Abbaye des Combes, elle était heureuse, infiniment heureuse !... Vous auriez dû le comprendre !...

— Taisez-vous !

— C'est une mystique...

— Encore cette histoire de mysticisme ! éclata le président qui, de parti pris, ne voulait pas envisager cette hypothèse qu'il trouvait stupide.

Et il ajouta, solennel et ridicule :

— La cour ne permettra pas qu'on se moque d'elle avec de pareilles inepties.

— Alors, s'écria Med, ce n'était pas la peine de me dire de venir, si c'est pour m'empêcher de parler comme je l'entends !

Elle était superbe d'indignation. Elle s'adressa aux jurés.

— Mais vous, messieurs, vous qui n'êtes pas de parti pris, écoutez-moi, je vous en

supplie! Vous ne connaissez rien de l'affaire. On a tout faussé! C'est un roman qu'on a échafaudé de toutes pièces! Ça ne tient pas debout!... Cet homme, messieurs, qu'on vous représente comme un immonde personnage, que vous allez condamner, que l'on traite devant vous comme le dernier des derniers, mais il a déjà fait plus pour l'humanité que bien d'autres à qui vous réservez votre reconnaissance! Oui, tous les chercheurs d'idéals, tous ceux qui ont soif de bonheur, tous ceux qui se mouraient de n'en pas avoir, tous ceux-là qui sont allés à lui, savent quel maître généreux il fut, lui qui dispensait le bonheur et la joie! Et ceux-là mêmes qui l'insultent aujourd'hui, qui le traînent ignominieusement dans la boue, le salueraient du nom de Rédempteur, s'ils l'avaient connu!

Épuisée, elle s'abattit, la face contre terre.

Et alors Salomon Bigle, que rien jusqu'ici n'avait pu émouvoir, qu'aucune attaque

n'avait dérangé de son impénétrable impassibilité, murmura d'une voix tremblante :

— Merci!

On s'était empressé auprès de Med; on l'emporta, évanouie.

Après ce dramatique épisode, les autres dépositions passèrent à peu près inaperçues, même celle du docteur Rabutin qui, seul parmi ses confrères, affirmait que Jane Duferblé était une mystique et que Salomon Bigle n'avait jamais abusé d'elle.

LVI

La quatrième journée devait être la dernière.

Dès le début de l'audience l'avocat général se leva. Toute sa physionomie était imprégnée de joie. Encore jeune, bel homme, il savait que du dénouement de cette affaire dépendait son avancement. Et comme il se sentait l'opinion acquise, et qu'il avait longuement préparé son discours qu'il estimait remarquable et dont il attendait une grosse impression sur la salle, il prenait grand soin de son attitude et de ses gestes.

Il sourit aux femmes, se passa la main dans les cheveux.

Tout d'abord il fut coquet, malicieux : il s'arrêtait complaisamment chaque fois qu'il jugeait avoir montré de l'esprit. Peu à peu il devint grave, et puis sa voix, précieuse au début, prit du volume, et alors se déroulèrent, comme des vagues, de longues périodes.

— Cet homme, s'exclamait-il, que nous avons sous les yeux, inerte, accablé sous le poids de ses crimes, il convient qu'il soit un exemple salutaire à tous les esprits pervertis qui n'attendent que son acquittement pour l'imiter. Il importe, messieurs, il importe que nous débarrassions la société de ce criminel redoutable, dont vous avez vu — quel meilleur argument saurions-nous invoquer contre lui — les pires victimes venir lamentablement déposer en sa faveur ! Ne nous dissimulons pas la vérité : cet individu, à qui nous devons reconnaître une incroyable puissance, une troublante séduction, est un danger public. Aussi, messieurs, et quelque dure que puisse être cette nécessité, sachez

être impitoyables. Pas de faiblesse, je vous en conjure ! Pour nous, nous penserions manquer à notre devoir et à la haute mission qui nous fut confiée, si nous ne requérions pas contre cet homme le maximum d'une peine que nous voudrions décupler pour la circonstance !

M. l'avocat général se rassit, l'oreille agréablement caressée d'un murmure favorable.

L'avocat des Duferblé se leva. Son plaidoyer fut d'ordre sentimental. Il exposa à la pitié du jury cette malheureuse jeune fille que le bandit avait réduite à la dernière extrémité. Et il lut une dépêche envoyée par le docteur qui soignait Jane à Genève; l'état de la malade s'aggravait.

Cette dépêche alarmante venait en effet d'être remise à Mme Duferblé, qui, sanglotante, quitta aussitôt la salle avec son mari. Elle partait pour Genève.

En passant devant Salomon Bigle, elle s'écria :

— Assassin !

Comme il se faisait tard, le président dut lever la séance, et l'on remit au lendemain le dénoûment de l'affaire qu'on avait espéré pour ce jour là.

LVII

— Vous avez la parole! dit, dès qu'il se fut assis, le président à l'avocat de Salomon Bigle.

— Messieurs, commença-t-il, je vais un peu vous surprendre en vous annonçant que si je me suis levé, c'est pour me rasseoir aussitôt. Ce n'est pas dans les habitudes de notre corporation. Mais mon client a l'intention de dire quelques mots, et tout ce que je pourrais dire en sa faveur serait inutile à côté de ce que vous allez entendre. Qu'il me soit pourtant permis de vous demander, messieurs, avant d'abandonner la parole,

non pas de la clémence — nous n'en avons pas besoin — mais du sang-froid. On vous a présenté l'affaire sous un faux jour. Veuillez, alors qu'il en est temps encore, vous recueillir et vous assimiler la personnalité — étrange, je suis le premier à le reconnaître — que vous avez devant vous. Cet homme est un donneur d'idéal, un semeur d'espoirs. Sa tâche fut généreuse. Il subit en ce moment le sort de tous les christs, ses devanciers. Mais plus clairvoyants que leurs juges, vous saurez ne pas les imiter; vous plaçant au-dessus de l'opinion, si haut que ne vous atteindront plus les rumeurs de la foule, vous serez justes envers cet homme et c'est vous-mêmes, ses juges, qui tresserez sa couronne de gloire. Et ce sera la vôtre aussi!

Sur ces paroles Salomon Bigle se leva :

Tous les regards se tendirent vers lui : ceux des femmes, encore que la plupart le jugeassent coupable, l'assaillirent en offrande. Il se fit un léger murmure de mots échangés

à voix basse, de « chut » nerveux, d'un bruit sourd de pieds qu'on accommode pour n'avoir plus à les bouger pendant deux heures. Et puis le silence tomba, avide de recueillir les paroles de l'homme.

Il parlait déjà :

— Messieurs, il a été dit en ces quatre jours d'audience bien des absurdités. Et cela provient du parti pris malencontreux qui présida à l'examen de cette affaire. S'il vous plaisait de l'abandonner un instant, ce parti pris, d'oublier tout ce que vous avez entendu, de changer de place enfin pour voir les événements sous un autre angle, vous auriez plus de chances, messieurs, d'atteindre à la vérité. Un principe est établi, indiscutable : je suis un sadique, et toutes mes actions, vous vous appliquez impérieusement à les interpréter comme les manifestations d'un sadique.

Mais si par hasard, messieurs, je n'étais pas un sadique ?

Voulez-vous m'accorder cette hypothèse,

quitte à retourner à votre opinion dès que j'aurai parlé.

En vérité, la question qui vous est soumise n'est point banale : et c'est par là qu'elle risque de vous déconcerter. Vous l'avez regardée d'où vous êtes, d'en bas : il eût fallu l'aborder de plain-pied, ce qui, étant donné son altitude, n'est pas à la portée de tout le monde. On s'est arrêté à des faits constatés, indéniables et que je n'ai jamais niés : le fait d'avoir favorisé la fuite d'une mineure ; le fait de me l'être appropriée et de l'avoir transformée ; cet autre fait d'avoir été présent lors d'entretiens intimes entre une jeune femme et son amant ; et ce fait encore d'avoir enseigné l'opium à un malheureux et de l'avoir ainsi conduit à la mort. Tous ces faits-là, je le répète, sont exacts, et c'est pourquoi je n'ai pas voulu prendre la parole tandis qu'on les exposait à cette barre. Mais un fait, messieurs, n'a par lui-même aucun intérêt : il est de plus inintelligible. Ce qu'il importe ce n'est pas de le contrôler, c'est de l'expli-

quer, de savoir dans quelles circonstances il a été commis, l'état d'esprit de ceux qui y ont participé et ses conséquences.

Or, c'est en toute santé morale et pour le bien des intéressés qu'ont été commis les actes qui me sont reprochés.

En présence de ce couple amoureux que je venais de faire, je n'ai connu, messieurs, que la joie de l'avoir fait. Qui me le reprochera ?

Dans cette sorte d'enlèvement d'une mineure, je n'ai vu que le bonheur de cette enfant qui, de tempérament extatique, ne pouvait plus vivre de la vie du monde. Et je lui avais donné le bonheur, et c'est vous qui l'avez mortellement frappée, en me l'arrachant.

Où est le coupable ?

Et cet infortuné qui traînait une vie dont chaque minute était une griffe qui lui labourait le cœur, ai-je eu tort de lui faire croire au bonheur et de l'acheminer parmi les fumées paradisiaques de l'opium à une mort

dont il fêtait la venue comme celle d'une maîtresse aimée !

A côté de ceux-là, des malades, des inférieurs, voyez les autres, les sains ! Voyez ce que j'ai fait d'eux. *L'homme qui se possède* est venu lui-même, exemple vivant, vous le dire : mais vous ne lui avez accordé qu'une oreille distraite : *ça n'était pas dans vos vues*.

Mais quittons les faits, et pénétrons ensemble, messieurs, en ce domaine vertigineux d'où vous apparaîtra peut-être la question sous son véritable aspect.

Je vous dirai tout à l'heure, en terminant, qui je suis et ma conception de l'homme tel qu'il doit être un jour. Pour l'instant je ne vous parlerai que du système que j'ai employé à l'égard de ceux qu'il vous plaît de considérer comme mes victimes. Ce système, prenez-y garde, n'a rien d'une panacée sociale : je n'ai point la prétention d'avoir trouvé le moyen immédiat de rendre tous les hommes heureux ; je n'ai que la certitude d'avoir

sauvé du naufrage moral quelques individus. C'est moins colossal, mais c'est plus certain.

Nous ne sommes, messieurs, pris individuellement, que des minutes, que des secondes de l'humanité. Il est donc utile de connaître l'Humanité, si l'on veut connaître les hommes.

Or, vous pouvez, messieurs, vous en convaincre en parcourant l'histoire des peuples, l'Humanité n'est pas libre en tant que société : elle est perpétuellement aspirée par des besoins, dont la marche et les répétitions sont régulières.

Certaines étapes de cette route où chemine l'Homme, sont des étapes heureuses, quelque pitoyables qu'elles nous puissent paraître, parce que les individus ont l'âme de leur époque : une religion commune, un art commun, une morale qui leur semble absolue, tels sont les caractères évidents de ces temps-là.

Mais à côté de ces époques normales, il y

a les époques de transition, de génération, les époques désemparées qui tiennent encore un peu à hier et qui appartiennent déjà à demain. Ce sont les époques douloureuses et de neurasthénie.

Je vous ai dit en commençant que, bien que certain de posséder la science du bonheur, je n'ai pas pensé donner à notre époque un remède souverain. La raison en est simple : c'est que nous ne sommes pas encore à l'heure de cet idéal dont je vous parlerai tout à l'heure : nous n'en sommes qu'aux idéals individuels, qu'aux idéals provisoires.

Nous n'avons plus ni religion, ni art, ni morale, c'est-à-dire plus d'idéal. Nous sommes tous, plus ou moins, des neurasthéniques. Non seulement nous, mais nos enfants : il s'en est suicidé 13 l'année dernière au collège.

Une voix. — Et le remède que vous proposez, c'est l'opium, le sadisme...

Ces paroles se perdirent dans le tumulte qui emplit le prétoire.

Invulnérable, Salomon Bigle reprit :

— Demain se lèvera des ruines où nous gémissons l'Idéal nécessaire à la vie. Il viendra à son heure, sans que nous l'ayons ni avancé ni retardé. Il viendra comme le maître qui pénètre dans sa demeure, au moment qu'il lui plaît. Car ce ne sont pas les sociétés qui font leur chemin : elles le suivent. Un homme n'est grand que s'il exprime son époque. Une époque est faite d'idées éparpillées dans l'air, que recueillent tous ceux qui ne lui sont pas hostiles par tempérament.

Une voix. — Et les précurseurs, qu'est-ce que vous en faites ?

— Il n'y a pas de précurseurs, au sens où vous l'entendez. Les idées s'engendrent : il y a des gens qui, plus attentifs et plus subtils, surprennent avant les autres cette génération. L'homme qui aurait une idée à lui est inconcevable : il serait en tout cas inintelligible.

Une voix. — C'est vous qui l'êtes, inintelligible !

— Toutes les fois qu'un homme blesse l'amour-propre de ses semblables, il est traité d'insensé. Et c'est blesser profondément les hommes dans leur amour-propre que de leur dire : vous prétendez que vos cerveaux sont des laboratoires d'idées : c'est faux. Les idées existent, en dehors de vous, elles se développent, s'engendrent en dehors de vous et malgré vous. Et vous ne pouvez, vous, que les recueillir, que vous les assimiler. Et les meilleurs d'entre vous sont ceux qui assimilent le mieux les idées *actuellement* en circulation et pour cela du domaine commun. Le génie, ce n'est que d'arriver à point, d'être de son époque. Tel apache, en d'autres temps, eut été un Napoléon ! Et c'est pourquoi, en ces heures troubles où nous vivons, dépourvus d'idées communes, vous ne trouverez point de génies !

Par malheur les Idées, dont il importerait de connaître le mécanisme, sont soumises à des lois d'évolution qui nous échappent complètement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à cer-

tains états de leur croissance elles sont plus vigoureuses, ou plus condensées, bref, qu'elles s'imposent plus aisément à nous. A d'autres époques — au moment sans doute de leur gestation — elles sont plus faibles, plus endormies. A ces époques, correspondent nos époques de désarroi intellectuel, nos époques de lassitude et de neurasthénie.

Nous vivons, messieurs, une de ces époques-là.

Salomon Bigle se tut un instant, pour reprendre du souffle.

— Messieurs, ce trop long exposé que j'ai fait aussi bref que possible, vous était nécessaire pour comprendre mes intentions. — Vous voyez que nous sommes très loin du sadisme ! — Privés de l'idéal social qui fait l'harmonie des sociétés, les individus n'ont plus, au lieu de s'évader librement et dans la joie, qu'à se recueillir. Dans ce recueillement ils se découvriront des aspirations pour des idéals intimes, divers, des idéals éteints parfois, réminiscences d'hérédité,

qu'importe! puisque, quels qu'ils soient, ces idéals leur permettront de vivre.

Car on ne saurait vivre sans idéal.

Parmi les personnes, traitées par moi, il en est qui appartiennent nettement à des temps périmés. Elles eussent en vain cherché dans notre temps une raison de vivre. Je leur en ai donné une, en les éloignant des contingences et en leur soumettant un idéal convenable : tel est précisément le cas de Mlle Duferblé.

Il en est d'autres, d'un tempérament moins dessiné, qui n'eussent été bonnes en d'autres temps qu'à recueillir l'idéal s'imposant dont je vous ai parlé. Celles-là, je les ai acheminées du mieux que j'ai pu vers l'anéantissement.

Quant à celles, valides, qui pouvaient vivre selon l'époque, je me suis contenté de les mettre en possession d'elles-mêmes.

Toutes, je les ai délivrées du mal épouvantable qui les rongeait ; le mal de vivre, la neurasthénie.

Pour atteindre à ces résultats, vous savez, messieurs, quelle fut ma méthode, à laquelle on reprocha de n'être pas scientifique. A l'aide de renseignements que me donnaient les intéressés eux-mêmes sur leur tempérament, leurs goûts, leur hérédité, et par la connaissance de leur thème astral, c'est-à-dire des positions d'astres qui présidèrent à leur venue, — nous oublions trop volontiers que nous faisons partie du Grand-Tout et des phénomènes qui le constituent — à l'aide donc de tous ces éléments attentivement groupés, je parvenais à identifier les malades qui voulaient bien recourir à moi. Cette science, sur laquelle repose tout mon système, est expérimentale : elle est le résultat d'un grand nombre d'observations et je crois qu'on peut la pousser très loin.

Salomon Bigle s'arrêta : il parut se recueillir et reprit en ces termes :

— Je viens de vous dire, messieurs, quelles furent mes intentions, si étrangement interprétées, à l'égard de ceux qui eurent recours

à moi, ce que pas un ne m'a paru regretter. Mais je n'insisterai pas sur cette constatation, M. l'avocat général, dont les vues me dépassent, ayant fait remarquer que cela constituait contre moi la charge la plus accablante. Et maintenant, si vous me le permettez, je vais vous donner quelques aperçus sur ma doctrine générale, dont, je le répète, je ne crois pas la réalisation immédiate.

J'ai dans l'idée, messieurs, que, rien n'étant définitif, notre morale actuelle, quand elle aura fait son temps, dont je ne fixerai pas le terme, croulera ainsi qu'un vieil édifice hors d'usage. Elle croulera le jour où l'individu se dressera, et où il aura le culte de soi-même. Les hommes n'ont pas encore songé à cela : qu'il n'y a pas un acte qui soit bon ou mauvais en soi, qu'un acte n'est bon ou mauvais que selon les circonstances et l'individu. Et que le même acte, exactement le même, peut être magnifique ou infâme!

Et qu'il devrait y avoir autant de codes que d'individus.

Et que cela est nécessaire si l'on admet que l'individu est à lui seul une république dont il est maître et qu'il n'a, vis-à-vis des autres, que le devoir de ne point leur nuire.

Ce devoir, il repose sur l'intérêt même de l'individu : en renonçant à nuire aux autres, l'individu achète sa propre sécurité.

Mais cette conception ne sera intelligible que le jour où les hommes seront des individus.

Ce jour-là, ils se connaîtront, ils sauront que les intérêts de la société, avec lesquels on confond actuellement les leurs, sont nécessairement vulgaires et bas, que l'homme social ne tire sa force que du préjugé et de la fourberie, dont il doit s'armer s'il ne veut être écrasé, qu'au contraire l'homme individuel, se développant pour son propre compte, trouvera en lui tout ce qu'il contient d'éléments de jouissance et qu'il en usera.

Car le bonheur n'est pas dans la société, il est en la connaissance de soi et dans le développement harmonieux et normal de ce Moi primitif.

Vous objecterez en vain ces hommes qui vous paraissent vivre hors la société et qui donnent libre cours à leurs instincts. Car leurs instincts, si vous y prenez garde, ne sont que de l'atavisme : ils sont le résultat de la société et de l'éducation.

L'homme naturel est une disponibilité de forces et non un agrégat d'instincts.

Une morale solide et sans hypocrisie n'a qu'une base possible : l'intérêt. Et l'intérêt de l'homme c'est son bonheur. Et son bonheur est en lui.

Certes, des conditions matérielles sont nécessaires à cette connaissance de soi-même, à cette auto-éducation, mais ces conditions seront réalisées le jour où les hommes en auront compris la nécessité.

Ce jour-là, bien des préjugés apparaîtront qui sont à peine soupçonnés. On verra que

la richesse, dont nous faisons l'objet de tous nos vœux, est un facteur d'anéantissement moral, que l'oisiveté, c'est-à-dire la non jouissance de soi, est le pire de tous les maux; qu'au contraire l'effort, que nous nous représentons comme redoutable, et dont nous tâchons de nous affranchir, est la condition essentielle du bonheur.

On verra alors que l'orgueil de soi est un idéal suffisant, et que l'on peut édifier sur lui une religion.

Et chaque individu sera une initiative.

Mais ces temps-là, messieurs, comme je vous le disais en commençant, ne sont point proches. Ils seront précédés d'une ère de solidarité et d'égalité, qui permettra aux hommes des améliorations d'ordre matériel et surtout de prendre conscience de leur dignité.

Ils seront en condition de se connaître.

Mais après s'être ainsi solidarisés, ils se différencieront. Car l'individualisme, c'est la culture des différences.

Et ce sera le règne équitable de l'Inégalité. C'est-à-dire que chacun aura des droits en proportion de sa valeur individuelle.

En ces temps-là, où seront abolies les conventions, tous ceux qui sont capables d'effort pourront donner leur effort, et, hormis les faibles, chacun connaîtra le bonheur dont il est capable, puisque le bonheur c'est l'épanouissement de l'être, et que tous les êtres s'épanouiront dans l'Effort.

Salomon Bigle conclut :

— En attendant qu'éclate cette vérité, il nous faut vivre dans le mensonge. Que chacun du moins ait le mensonge qui lui convient. Par malheur de pauvres êtres se traînent misérablement sur la route, qui n'ont pas leur mensonge salutaire. C'est pour avoir voulu le leur donner, messieurs, que je suis ici devant vous. C'est pour avoir tenté de les mystifier, qu'on m'accuse de crimes. Prononcez-vous sur moi comme il vous semblera juste : pour ma part votre décision m'importe peu, car je porte en

moi la souveraine appréciation de mes actes.

Cette péroraison s'anéantit au milieu d'un silence interdit. Le jury se retira pour délibérer, tandis qu'on emmenait SalomonBigle.

A ce moment parvint dans le prétoire la nouvelle de la mort de Jane Duferblé, à Genève. Cela acheva de soulever contre Bigle l'opinion qu'avaient déjà indisposée ses dernières paroles.

Et des cris de haine, des cris de mort saillirent de la rumeur qui emplissait la salle, grondait, débordante, dans les couloirs.

Quand revinrent les jurés le calme se rétablit soudainement.

Le président du jury lut le verdict. Il était affirmatif sur tous les points, sans circonstances atténuantes. C'était le maximum de la peine : 10 ans de réclusion.

Des acclamations éclatèrent, furieuses. On introduisit Salomon Bigle. Impassible il écouta l'arrêt.

— Tout est dans l'ordre des choses : les temps ne sont pas arrivés, prononça-t-il.

Mais personne n'entendit ses paroles, car une tempête déchaînée couvrait sa voix.

La société, par ces huées, exprimait qu'elle était satisfaite.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

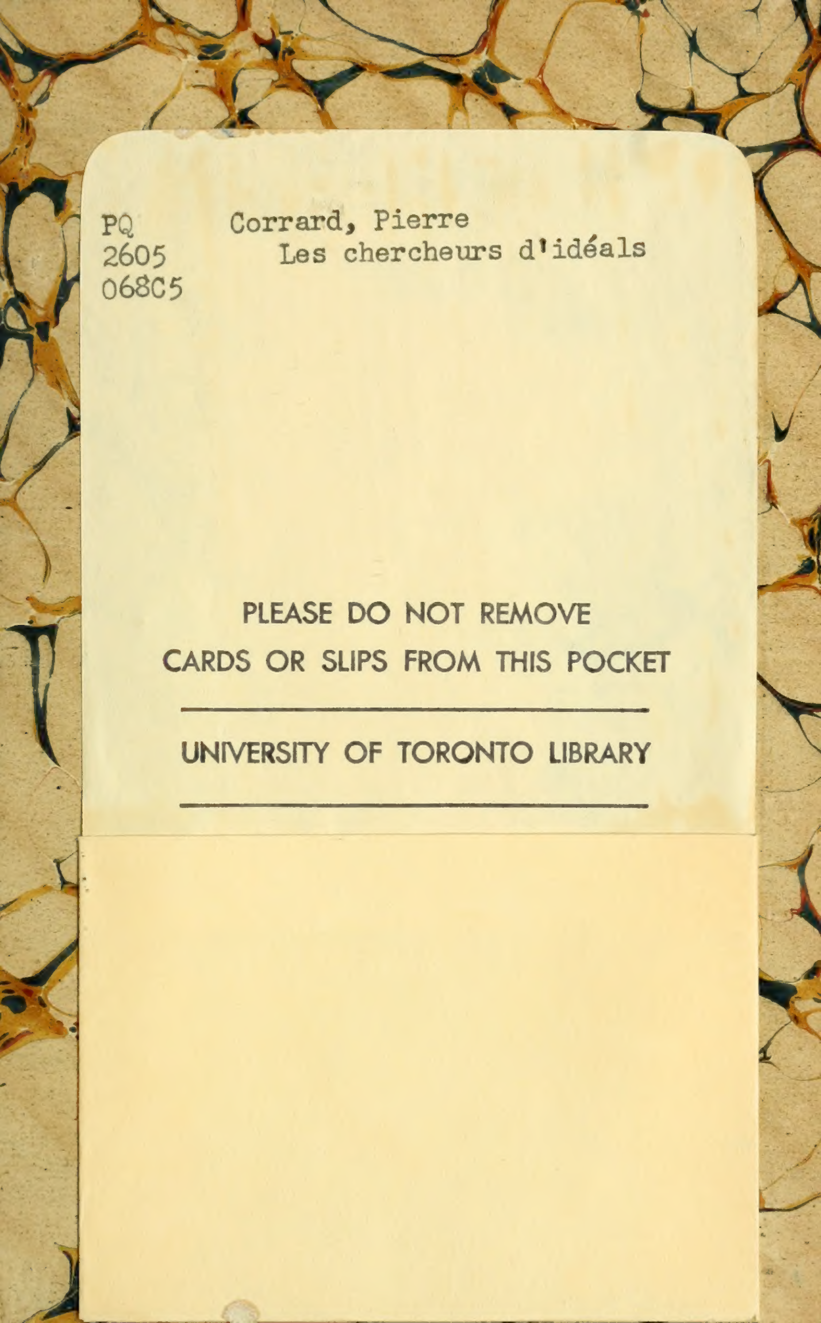
A LA MÊME LIBRAIRIE

PUBLICATIONS RÉCENTES

Collection de romans in-18 à 3 fr. 50 le volume.

6936. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 3-10.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 23 05 11 009 5